

janvier 1987

REVUE

de la Société Historique du Madawaska



Incendie de Saint-Quentin en 1920

Saint-Quentin et le retour à la terre
Analyse socio-économique
1910-1960

Revue de la Société
historique du Madawaska

Comité de rédaction

Jacques G. Albert, président
Adrien Bérubé
Benoît Bérubé
Georgette Desjardins, r.h.s.j.

**Bureau de direction de la
Société historique du
Madawaska**

Président
Jacques G. Albert

Président sortant
Guy R. Michaud

Vice-président
Georges Cyr

Secrétaire
Guy Lefrançois

Trésorier
Clément Therriault

Agent d'information
Robert Cyr

Directeurs
Conrad Soucy
Winnifred Dionne
Mad. Gordon Walsh

ISSN: 9926-6156
Sans publicité

Vol. XIV, No 4

octobre-décembre 1986

COTISATION

Membres étudiants.....	5,00\$
Membres adultes.....	12,00\$
Membres adultes (couples - deux droits de vote et un abonnement à la Revue).....	15,00\$
Membres de soutien (Associations, bibliothèques, groupes).....	25,00\$
Membres à vie.....	100,00\$
Membres à vie (couples).....	150,00\$
Membres à vie corporations.....	250,00\$
Municipalité.....	25,00\$
	+ un cent per capita

Faire vos chèques ou mandats-poste à:
La Société historique du Madawaska Inc.
C.P. 474, Edmundston, N.-B.
E3V 3L1

Présentation

C'est avec plaisir que nous vous présentons le volume XIV, numéro 4 de notre **Revue de la Société historique du Madawaska**. Ce numéro contient la thèse de Maîtrise ès Arts (M.A.) de Sr Irène Landry. Cette thèse fut présentée à la Faculté des Arts de l'Université de Moncton en 1985. Elle s'intitule **Saint-Quentin et le retour à la terre, Analyse socio-économique, 1910-1960**. Elle étudie la fondation de Saint-Quentin dans le mouvement du retour à la terre, de colonisation au début du XXe siècle.

Nous tenons à remercier sincèrement Sr Irène Landry et la Congrégation des Filles de Marie-de-l'Assomption de nous avoir permis de publier ce texte dans notre Revue. Les photos qui illustrent le texte sont, pour la plupart, de Monsieur Léopold Roy de Saint-Quentin. Elles ont été fournies par la bibliothèque de l'École A.-J.-Savoie de Saint-Quentin.

Nous sommes assurés que tous nos lecteurs liront avec plaisir cet excellent texte de Sr Irène Landry. Ce texte termine l'année 1986 et le volume XIV de la **Revue de la Société historique du Madawaska**. Nous vous promettons d'excellents numéros pour notre Revue en 1987, en ce quinzième anniversaire de notre Revue.

Jacques G. Albert
président du comité de publication

Saint-Quentin et le retour à la terre, Analyse socio-économique, 1910-1960

Table des matières

INTRODUCTION	4
CHAPITRE I. LE RETOUR A LA TERRE, L'ABBÉ MELANSON ET LA FONDATION DE SAINT-QUENTIN.....	6
Mouvement de colonisation au Québec	
Oeuvre de colonisation de l'abbé Melanson	
Débuts de Saint-Quentin	
CHAPITRE II. LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE.....	15
Difficultés d'établissement	
Concessions et concentration vers le centre	
Mobilité de la population	
Saint-Quentin et la littérature de l'époque	
Cultivateurs vs bûcherons	
CHAPITRE III. ASPECTS DÉMOGRAPHIQUES ET SOCIOLOGIQUES.....	31
Origine de la population et instabilité de la population	
Nuptialité	
Natalité	
Mortalité	
CONCLUSION	44
BIBLIOGRAPHIE	45
ANNEXES.....	47

Liste des tableaux

Tableau	Page
1. Rangs et Lots d'Anderson.....	12
2. Concessions des terres à Saint-Quentin.....	18
3. Concessions de lots selon les rangs.....	18
4. Répartition des familles selon les rangs.....	18
5. Occupation des chefs de famille.....	27
6. Origine des premiers colons (1910-1924).....	32
7. Migration nette.....	33
8. Mouvement saisonnier des mariages.....	36
9. Origine des conjoints.....	37
10. Taux comparatifs de natalité pour 1,000 habitants.....	39
11. Nombre d'enfants par famille.....	39
12. Intervalle naissance-baptême.....	40
13. Taux de mortalité infantile (décès des moins de 1 an) pour 1,000 naissances vivantes à Saint-Quentin.....	41
14. Taux de mortalité infantile pour 1,000 naissances vivantes: Restigouche et Saint-Quentin.....	41
15. Mortalité infantile (décès des moins de 1 an) pour 1,000 naissances vivantes suivant l'origine ethnique, N.-B. Comparaison avec Saint-Quentin (moyennes).....	42

Liste des cartes et graphiques

Illustration	Page
1. Carte 1: Le comté de Restigouche, N.-B., où l'abbé Arthur Melanson oeuvre de 1905 à 1933.....	8
2. Carte 2: Maritime Provinces Short Lines.....	10
3. Graphique 1: Nombre moyen d'occupants par terre (1910-1924).....	20
4. Graphique 2: Nombre d'occupants sur les lots du rang II (1910-1924).....	20
5. Graphique 3: Nombre d'occupants sur les lots du rang 12 (1910-1924).....	21
6. Graphique 4: Courbe de la population Saint-Quentin (1914-1960).....	31
7. Graphique 5: Déplacement de la population Saint-Quentin (1922-1960).....	33
8. Graphique 6: Courbe des mariages Saint-Quentin (1910-1960).....	34
9. Graphique 7: Courbe des naissances Saint-Quentin (1910-1960).....	38
10. Graphique 8: Taux de natalité de la population du N.-B. selon l'origine ethnique par rapport à Saint-Quentin.....	38
11. Graphique 9: Courbe des décès Saint-Quentin (1910-1960).....	41

Introduction

Pendant la deuxième moitié du XIXe et le début du XXe siècle, l'histoire rurale du Canada français a été profondément marquée par le mouvement de colonisation. A la fois économique, social et idéologique, ce mouvement a pris forme sous la direction de l'élite clérico-nationaliste de la province de Québec qui cherchait des moyens de stopper l'exode des Canadiens français vers les villes industrielles des États-Unis. En lieu et place des usines de textile, cette élite a encouragé ses compatriotes à s'établir sur les nouvelles terres et à développer les régions rurales du Québec.

Toute une idéologie agriculturiste sous-tendait le discours du mouvement. L'élite et surtout les prêtres ont véhiculé le mythe d'une mission providentielle des Canadiens français. Selon ce discours, Dieu a réservé une terre promise aux Canadiens français et c'est cette terre qui permettra de régénérer la race.

Les idées de base de ce mouvement de colonisation se sont rapidement propagées au Nouveau-Brunswick. L'Acadie aussi avait ses chefs de file clérico-nationalistes et, grâce à leur enthousiasme et à leurs constants efforts, plusieurs nouvelles paroisses furent créées. La figure la plus connue parmi cette élite acadienne demeure Mgr Marcel-François Richard qui a oeuvré dans le sud-est de la province. Mais d'autres régions se sont développées sous l'impulsion de jeunes prêtres qui, à l'exemple de Mgr Marcel-François Richard, se découvraient peu à peu une vocation de fondateurs de paroisses. C'est le cas notamment de l'abbé Louis-Joseph-Arthur Melanson dont l'oeuvre colonisatrice s'est concentrée dans le comté de Restigouche au Nouveau-Brunswick.

Le jeune abbé Melanson était profondément convaincu que l'agriculture était la seule façon de contrer l'exode vers les États-Unis et de donner aux Acadiens et Canadiens français la stabilité économique qui, selon lui, résidait dans le retour à la terre. Avec un discours calqué sur le modèle québécois, l'abbé Melanson entreprit de convaincre les gens de l'importance de l'agriculture. Fortement stimulée par ses efforts, la colonisation connut un vaste essor dans le comté de Restigouche et, peu à peu, la majorité anglophone de ce comté fut dépassée par les éléments francophones.

L.-J.-Arthur Melanson entreprit son oeuvre de prêtre colonisateur en 1907 quand il fut nommé curé de Balmoral. Il avait alors la responsabilité de tout le territoire s'étendant de Balmoral jusqu'aux chantiers de la région de Saint-Quentin. Dans cette région, de nouvelles paroisses surgiront de la forêt, surtout le long de la voie ferrée reliant Campbellton à Saint-Léonard. Les plus prospères seront, sans contredit, les villages de Kedgwick et de Saint-Quentin.

C'est la paroisse de Saint-Quentin qui retiendra notre

attention lors de la présente étude. Nous tenterons de brosser un tableau de la vie socio-économique de ce village, et cela sur une période de cinquante ans, à compter de 1910, année de sa fondation, jusqu'en 1960. Comme les années 1960 constituent un tournant au plan démographique, économique et social, nous avons cru bon nous limiter à la période précédente, ce qui permettra d'observer l'évolution d'une population qui conserve encore, d'une façon générale, ses caractéristiques des débuts.¹

Carrefour entre le Québec et les États-Unis, la situation géographique de Saint-Quentin favorisait l'arrivée de colons venant d'un peu partout et la richesse de son sol comme celle de ses forêts constituaient de puissants facteurs d'attraction. L'abbé Melanson voulait attirer de vrais colons, des gens qui prendraient racine sur de belles terres et qui continueraient ainsi de perpétuer la "tradition" acadienne d'une vie saine près de la nature.

Or, cette vision sous-estime les difficultés auxquelles seront astreints les colons et surestime les perspectives agricoles de Saint-Quentin. L'étude du mouvement de la propriété foncière dans ce village démontre qu'il y avait une très grande mobilité et une très grande instabilité parmi les premiers colons. Cette instabilité étonne au premier abord et remet en question toute la vision de l'abbé Melanson qui voulait que les gens viennent à Saint-Quentin d'abord et avant tout pour s'établir, pour y défricher et cultiver la terre.

Nous constatons en parcourant même la littérature plus récente concernant Saint-Quentin qu'on y fait planer une espèce de halo agriculturiste. Saint-Quentin y est toujours présenté comme un modèle de réussite agricole. Mais ce portrait idyllique est-il conforme à la réalité? C'est la question que nous allons poser tout au long de cette étude.

Les faits apportent une certaine nuance à ce tableau champêtre. Depuis les débuts, la forêt semble avoir joué un rôle de premier plan dans l'économie du village. Non seulement beaucoup de gens n'ont vécu que des revenus de la forêt mais, qui plus est, la majorité des cultivateurs ont tiré de l'industrie forestière les revenus d'appoint dont ils avaient besoin pour faire fructifier leur entreprise agricole.

Les caractéristiques propres de cette paroisse de Saint-Quentin seront étudiées en trois parties. Dans la première, nous arrêterons d'abord au mouvement de colonisation en général. Après un bref aperçu des grandes lignes de ce mouvement au Québec, nous verrons comment l'abbé Melanson en a appliqué les principes directeurs dans le comté de Restigouche. Nous concluons cette partie par une description des débuts du village de Saint-Quentin.

Dans un deuxième volet, nous nous attarderons à la propriété foncière et cette étude permettra non seulement d'observer les difficiles conditions d'établissement des premiers colons, mais de voir aussi l'extrême mobilité de cette population et de poser un diagnostic sur la vie économique du village.

Dans la troisième partie, nous ferons une incursion du côté démographique où il sera possible de voir une population venant majoritairement du Québec, population avec un taux d'accroissement naturel fort élevé, mais aux prises avec une mortalité infantile alarmante et surtout une constante émigration. Le chapitre s'arrêtera aussi sur certaines coutumes reliées à ces trois grands moments de la vie: la naissance, le mariage et la mortalité.

Pour étudier cette population de façon systématique, il faut, bien sûr, des sources d'information. Il est à la fois facile et difficile de faire l'analyse d'une population aussi récente que celle de Saint-Quentin. Facile parce que les sources orales sont généralement accessibles et très précieuses, mais difficile aussi parce que l'on n'a pas accès aux recensements nominaux ce qui nous coupe de bien des moyens de vérification et nous empêche de compléter les informations reçues de diverses sources.

Nous avons pu consulter trois sources d'information qui constituent les bases de cette thèse. En premier lieu, le cadastre du village de Saint-Quentin. D'une part, ce cadastre a pu être étudié à partir des dossiers relatifs aux concessions de terres, dossiers qui sont conservés en par-

tie aux Archives provinciales du Nouveau-Brunswick et au Ministère des Ressources naturelles à Fredericton. D'autre part, les transferts de propriétés ont pu être suivis à partir des documents qui se trouvent au Bureau d'enregistrement des terres à Campbellton.

Les registres paroissiaux constituent une deuxième source d'information fort précieuse surtout pour la partie démographique de cette étude. Tous les actes de baptêmes, mariages et sépultures sont fidèlement notés dans ces registres dès les débuts du village. Malheureusement, le chiffre global de la population n'est donné qu'à partir de 1922, ce qui limite la possibilité de reconstituer l'accroissement total dans les premières années.

À part ces sources, la correspondance de l'abbé Arthur Melanson a été très utilisée. Ce fonds Arthur Melanson est conservé aux Archives des Filles de Marie-de-l'Assomption à Campbellton. De plus, de nombreux articles de journaux, surtout de *L'Évangéline*, ont pu servir de compléments. Les témoignages oraux des gens de Saint-Quentin constituent aussi un apport précieux qui a permis de pousser plus loin ou de vérifier des hypothèses soulevées par les documents écrits.

Nous pensons que toutes ces sources sont suffisamment riches pour permettre une analyse du discours de la colonisation en Acadie à travers une de ses figures dominantes, l'abbé Melanson et aussi de son expression concrète dans la paroisse de Saint-Quentin, paroisse qui a souvent servi de modèle pour démontrer la réussite du "retour à la terre" en Acadie.

1. Saint-Quentin, à l'image de la société canadienne en général, connaîtra de grands changements sociaux et économiques à compter des années 1960. Cela se traduira sur le plan démographique, par exemple, par une chute du taux de natalité et sur le plan économique par

l'abandon rapide des terres qui seront de plus en plus concentrées entre les mains de quelques gros cultivateurs à la suite de l'intervention du gouvernement dans le cadre du programme A.R.D.A. (Aménagement rural et développement agricole).



Rue Canada actuelle vers 1912

Chapitre 1

Le retour à la terre, l'abbé Melanson et la fondation de Saint-Quentin

"L'agriculture est le point de départ d'où partent toutes les espérances de succès et d'avancement dans le progrès."

Arthur Melanson

Mouvement de colonisation au Québec

L'idéologie du retour à la terre est à l'origine d'un vaste mouvement de colonisation au Canada français. La natalité galopante, le manque de terres dans les régions agricoles et l'improductivité du sol font que le Québec, dans la deuxième moitié du XIXe siècle, assiste à l'exode d'un demi-million de ses habitants vers des villes industrielles des États-Unis. Dans des régions agricoles surpeuplées, telles Charlevoix et le Bas-Saint-Laurent, on ne pouvait plus morceler des terres entre les fils de familles nombreuses et les plus jeunes durent s'expatrier en direction des usines américaines de textile.

Pour mettre un frein à cette hémorragie, l'élite clérico-nationaliste du Québec conçut le mouvement du "retour à la terre". Ce mouvement prit forme vers les années 1850 à la suite d'une enquête effectuée par un comité parlementaire en 1849. L'enquête révélait le départ de 20,000 Canadiens français depuis les cinq dernières années.²

Sous l'impulsion de Mgr Bourget, évêque de Montréal, des sociétés de colonisation furent mises sur pied. On en distingue deux types: les sociétés de secours et les sociétés à forme coopérative.³

Ces sociétés étaient soutenues financièrement par le gouvernement, mais elles demeuraient essentiellement des initiatives privées, le plus souvent organisées sous les auspices de l'Église. Il y en avait un grand nombre. Par exemple, l'année 1873 vit accorder 72 chartes. Cela ne veut pas dire que toutes ces sociétés furent efficaces, mais beaucoup de nouvelles régions furent ouvertes à la colonisation grâce à l'action concertée du mouvement.

Mais qui donnait vie à ces sociétés? Qui les animait de l'intérieur? La plupart du temps, la direction de ces sociétés de colonisation était assumée par un prêtre missionnaire. Parmi les figures dominantes, on retient surtout les noms du curé Labelle dans le nord de Saint-Jérôme et du curé Hébert dans la région du Saguenay. Mais, même si tous ne sont pas aussi connus, des dizaines de prêtres ont consacré leurs énergies à ce mouvement. Mentionnons l'abbé Marquis pour les Cantons de l'Est, le curé Brassard pour la Mauricie, le père Paradis au Témiscamingue et bien d'autres.⁴

Ces prêtres missionnaires s'inspiraient d'une idéolo-

gie agriculturiste. Dans une étude récente sur le Nord québécois, Christian Morrissonneau a résumé l'idéologie clérico-nationaliste de la façon suivante: "La Providence a assigné aux Canadiens français la mission de conquérir le Nord qu'elle leur a réservé pour qu'ils y survivent et s'y renforcent."⁵

Ce mythe colonisateur, qui s'applique à tout le mouvement québécois, se diviserait en trois étapes: la mission providentielle du peuple canadien-français, la terre promise et la régénération.

Du côté théorique, le thème de la mission providentielle avait d'abord été abordé par l'historien français du XIXe siècle, Rameau de St-Père, et de fervents disciples se sont chargés d'en propager l'idée. "La mission des Canadiens français est de cultiver la terre et de devenir les premiers agriculteurs du continent américain", disait Arthur Buies, un des principaux porte-parole du mouvement.⁶

Cette mission, dans la rhétorique du mouvement agricole au Québec, remonterait à Jacques Cartier selon l'abbé Lafleche, futur évêque de Trois-Rivières et grand théoricien de l'idéologie agriculturiste. L'action de Jacques Cartier s'apparenterait à celle d'Abraham. Et pour compléter l'analogie biblique, la Conquête de 1763 est comparée à la dispersion du peuple d'Israël, après quoi les terres nouvelles apporteraient la régénération promise par Dieu, la terre promise.⁸

Vers la fin du XIXe siècle, ce modèle idéologique fut appliqué en Acadie. Les raisons du retour à la terre en Acadie ne sont pas exactement les mêmes qu'au Québec et on note aussi quelques variantes dans le discours qui accompagne le mouvement.

Nous serons à même de constater les ressemblances et les différences entre le mouvement au Québec et en Acadie en étudiant l'action d'un des chefs de file du mouvement en Acadie, l'abbé Louis-Joseph-Arthur Melanson. Ce jeune abbé fut à l'origine de la fondation de plusieurs paroisses du comté de Restigouche au Nouveau-Brunswick. Nous allons maintenant fixer notre attention sur l'idéologie qui habitait l'abbé Melanson. Nous le ferons à partir de ses écrits, puis nous procéderons à l'étude d'une des paroisses qu'il a fondées, Saint-Quentin, au nord-ouest du Nouveau-Brunswick.

Oeuvre de colonisation de l'abbé Melanson

Louis-Joseph-Arthur Melanson est né à Trois-Rivières dans la province de Québec. Son père était sous-contracteur pour le Canadien Pacifique et se déplaçait en fonction du développement du réseau ferroviaire. C'est ainsi que sa famille, comme bien d'autres au XIXe siècle, a vécu en cinq endroits différents pendant les dix premières années de la vie du futur Mgr Melanson.⁹ Le jeune Melanson fit ses études au Québec en particulier au petit Séminaire de Rimouski et chez les Sulpiciens à Montréal. Durant ses études, sa santé lui causant des inquiétudes, il se heurta à un refus de la part de l'évêque de Rimouski quand il demanda d'être accepté au sacerdoce. Il alla donc frapper à la porte du diocèse de Chatham au Nouveau-Brunswick où il fut accueilli par Mgr Thomas Barry. Ordonné prêtre le 9 juillet 1905, sa première nomination le place vicaire à Campbellton.¹⁰

L'évêque de Chatham, Mgr Barry, reconnaît tout de suite les mérites et l'énergie de ce jeune prêtre et, dès 1907, il le nomme curé de Balmoral. Le territoire à couvrir était énorme. Il comprenait les missions de Val d'Amours, de Dundee aussi bien que la région des chantiers du comté de Restigouche où des centaines de bûcherons passaient une grande partie de l'année. En plus, il devait s'occuper des campements d'ouvriers qui travaillaient à la construction de la voie ferrée Campbellton-Saint-Léonard.¹¹ La carte suivante présente le comté de Restigouche où l'abbé Melanson a oeuvré de 1905 à 1933.

C'est pendant les années où il est curé à Balmoral (1907-1919) que l'abbé Melanson entreprend une campagne en faveur de la colonisation. Son oeuvre est influencée par deux facteurs: d'abord par le mouvement de colonisation au Québec où l'abbé Melanson a vécu jusqu'en 1905, puis par ses contacts fréquents avec les bûcherons et les ouvriers du chemin de fer pour qui il ne voit pas d'avenir dans leur métier actuel. Ces différentes causes reliaient l'idéologie au vécu quotidien et fournissaient une nouvelle dynamique à la mission de l'abbé Melanson, celle de se faire l'apôtre du "retour à la terre" en Acadie.

L'abbé Melanson ne néglige aucun moyen de propager ses idées, mais il se sert surtout de la parole et de l'écrit. À chaque fois qu'il en a l'occasion, il s'adresse aux gars de chantier et aux ouvriers de la voie ferrée comme en fait foi cette exhortation que lui-même rappelle dans ses écrits. À l'occasion d'une messe en plein air le long de la voie ferrée en construction, le 20 juillet 1908, il disait ceci:

La célébration de nos saints mystères, pour la première fois, sur une terre nouvelle, est la prise de possession de cette terre par le Christ et par l'Église. C'est aussi l'ère du progrès et de la civilisation qui s'annonce (...) pendant que je tenais la sainte Hostie, (...) je demandais au Dieu de l'Eucharistie, d'exaucer les prières du dernier de ses apôtres et de faire surgir, partout le long de cette voie ferrée, des paroisses grandes et prospères.¹²

Mais c'est surtout à partir des écrits de l'abbé Melanson que l'on peut mieux constater ses efforts pour promouvoir l'agriculture et la colonisation. Il correspondait



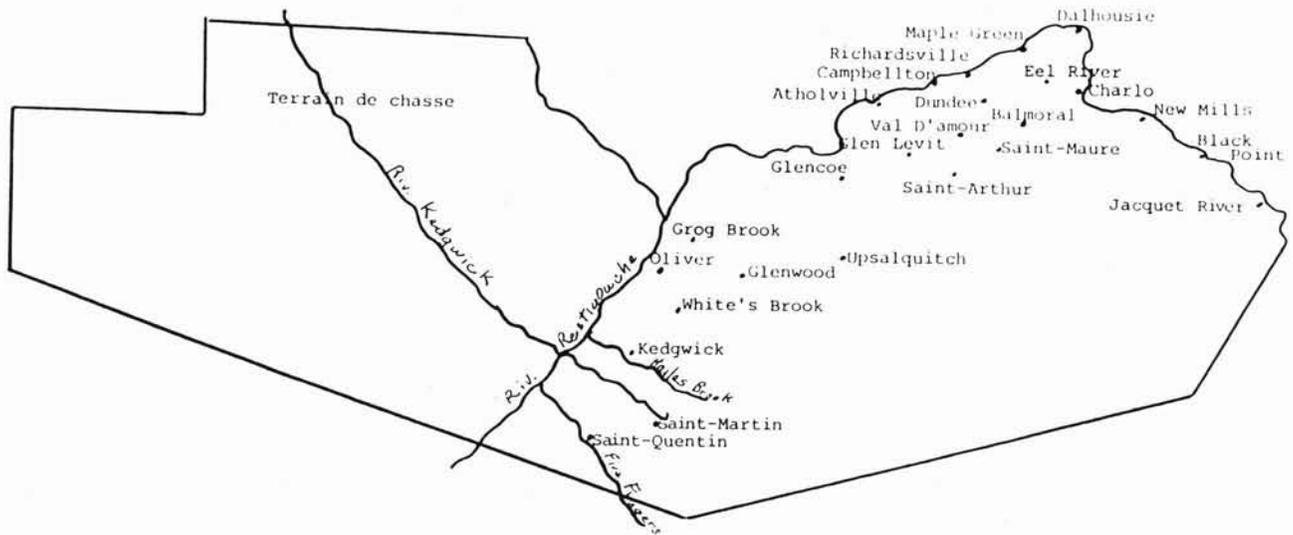
Mgr Louis-Joseph-Arthur Melanson. Il oeuvra à Saint-Quentin de 1910 à 1914

souvent avec des membres influents du gouvernement afin d'obtenir des concessions de terres pour la colonisation et pour défendre les colons aux prises avec les marchands de bois.¹³ Il a publié régulièrement dans les journaux de l'époque des articles exhortant les Acadiens à s'établir sur les nouvelles terres ouvertes par la construction du chemin de fer. Et il lançait un appel dans le même sens aux gens du Québec, appel publié par le **Progrès du Golfe de Rimouski** en août 1911 et reproduit dans le livre **Retour à la terre**.¹⁴

C'est dans ce livre **Retour à la terre**, publié en 1916, que nous trouvons l'expression la plus cohérente de ses idées sur la colonisation. Il aborde une série de thèmes qui constituent les clés de sa pensée sur l'agriculture et la colonisation ainsi que sur le discours employé en Acadie pour promouvoir le retour à la terre.

Pour attirer les gens dans le comté de Restigouche, l'abbé Melanson a utilisé plusieurs arguments qui militent en faveur de la colonisation de cette région.

Comme au Québec, l'abbé Melanson revient souvent sur la richesse du sol et sur la sécurité qu'elle assure com-



CARTE I. LE COMTE DE RESTIGOUCHE, N.-B., OU L'ABBE ARTHUR MELANSON OEUVRE DE 1905 à 1933.

Source: Carte inédite tirée du manuscrit de Bertha Plourde intitulé: Au service de l'Eglise, Biographie de Monseigneur L.-J.-Arthur Melanson, 1879-1941.

parée aux incertitudes des chantiers de bûcherons ou de chemin de fer. Le quart de son volume **Retour à la terre** est consacré à décrire les différentes régions de Restigouche qui sont aptes à la colonisation.

*J'ai visité le comté en tout sens. Je n'y ai point trouvé de ces terrains marécageux, rocheux et impropres à la germination; certains endroits sont accidentés mais partout j'ai remarqué une terre riche et fertile.*¹⁵

Dès 1911, il publiait dans l'Évangéline, sous le pseudonyme Terrien de Balmoral, l'éloge suivant du comté de Restigouche.

*Le nouveau chemin de fer de l'International qui traverse tout le nord de Restigouche, une partie de Victoria et du Madawaska offre un champ bien vaste à l'ambition du colon. Il y a de quoi à faire plus de dix paroisses. La terre ne peut être plus propice à la culture, le terrain est plat, sillonné de cours d'eau.*¹⁶

Bien d'autres textes pourraient être cités qui vont tous dans le même sens. Restigouche offre des terrains fertiles et l'abbé Melanson entendait le faire savoir au plus grand nombre de gens possible.

Tout comme au Québec, l'émigration vers les États-Unis constituait un des problèmes majeurs mais il s'ajoutait aussi un autre phénomène: la désertion du sol pour aller travailler dans les chantiers. L'abbé Melanson revient souvent sur ce thème. La majeure partie du territoire du Nouveau-Brunswick se composait de forêt et, bien entendu, l'industrie forestière était prospère. L'abbé Melanson notait l'activité phénoménale des bûcherons quand il soulignait que seulement dans le comté de Restigouche en 1913, 67 120 839 pieds de bois marchand

avaient été coupés.¹⁷

Le père Melanson reconnaissait les avantages de la forêt pour une colonie naissante: "Sans elle, comment pourrait-il (le colon) vivre en attendant qu'il puisse récolter assez pour assurer sa subsistance et celle de sa famille?" Mais, pour lui, les avantages du bois s'arrêtent là.

L'abbé Melanson s'efforçait de faire ressortir combien l'entreprise forestière retardait la colonisation. Pour lui, travailler dans les moulins et parcourir les chantiers ne pouvaient qu'avoir des effets néfastes sur l'agriculture. Peu importe les profits, "ils ne pourront jamais compenser les pertes subies, dans l'intervalle par la négligence et l'insouciance avec lesquelles on aura fatalement traité la culture de la terre."¹⁹

Le bois, voilà l'ennemi, c'est la vérité dont l'abbé Melanson est convaincu et qu'il s'efforce de faire comprendre à travers trois chapitres de son volume **Retour à la terre**.

Une différence existe entre le mouvement québécois de colonisation et celui du comté de Restigouche. Alors qu'au Québec, les projets sont constamment retardés par manque de voies de communication tant en Abitibi, au Lac St-Jean que dans les Laurentides²⁰, il n'en est pas ainsi au Nouveau-Brunswick où on préconise simplement de suivre les voies d'accès déjà tracées. Puisque la voie ferrée reliant Campbellton à Saint-Léonard est en voie de construction et qu'elle sera parachevée en septembre 1910, l'abbé Melanson avait raison d'attirer l'attention sur les facilités de transport que cela représentait. On pouvait maintenant s'enfoncer dans le comté de Restigouche venant du sud ou du nord de la province. De plus, le train rapprochait le comté de la population et des marchés de la Gaspésie, du Bas-Saint-Laurent ainsi que du

Maine.

Dans un article publié dans *L'Évangéline* en 1911, l'abbé Melanson tentait de vaincre la peur de l'isolement que pourraient ressentir certaines personnes, en particulier les femmes. S'adressant à elles, il leur dit "qu'en allant jeter leur tente le long de la ligne de l'International, ce n'est pas tout à fait s'enfoncer dans une forêt sauvage. Non, les chars y circulent deux fois par jour."²¹

Dans un autre article, il s'exclamait: "La nouvelle ligne de l'International traverse le plus beau et le plus riche terrain colonisable de tout notre pays peut-être."²² Il s'agit de la région actuelle de Kedgwick et de Saint-Quentin.

Il est intéressant de faire une petite incursion du côté de l'idéologie sous-jacente à l'action colonisatrice de l'abbé Melanson. En se basant sur l'idéologie québécoise, il soutenait que le grand besoin du temps, c'était l'agriculture. Il entreprend donc de la revaloriser à travers tous ses discours. L'avenir résidait dans la terre. Il fallait devenir propriétaire du sol et ainsi prendre racine, être stable pour profiter des réels avantages de la terre.

Un des thèmes majeurs de l'idéologie au Québec est sans contredit celui de la mission providentielle du peuple canadien-français. L'abbé Melanson souscrit totalement à cette idée. À l'instar de Mgr Marcel-François Richard, chef de file du mouvement de colonisation en Acadie, il se fit l'ardent défenseur de la cause française au Nouveau-Brunswick. Il voulait faire de Restigouche un comté majoritairement français. "Restigouche est appelé à devenir français. Il faut qu'il le devienne... et il ne le deviendra complètement que par la colonisation."²³

On trouve régulièrement sous la plume de l'abbé Melanson les mots race et peuple. Mais, à cause de l'histoire particulière des Acadiens, l'utilisation de ces concepts prennent une coloration particulière. Au Québec, le point de référence étant la Conquête, l'agriculture devenait un moyen de reconquérir le sol et de donner un nouvel élan à la race. En Acadie, l'abbé Melanson exploitera la Dispersion des Acadiens, faisant valoir qu'à travers la colonisation, la race acadienne suit les traces de ses pères et fait peu à peu la reconquête de son pays.

Le colon prend possession du sol, agrandit son domaine, et partant, le patrimoine national; il fait donc là la conquête du pays jusque-là boisé, conquête lente, pacifique, mais réelle et patriotique.

N'est-ce pas ce qu'ont fait nos pères après la dispersion?"²⁴

La colonisation, c'est le "salut de la race".²⁵ Et rien n'est plus noble que l'agriculture puisqu'elle tire son origine de Dieu même. L'agriculteur est le collaborateur du "grand Agriculteur" en continuant l'œuvre de la création. Voilà située bien haut la noble mission de cultivateur.

Dans sa louange de la terre, l'abbé Melanson en fait ressortir les avantages moraux. La vie du colon est saine, elle apporte richesse et bonheur, elle maintient en bonne

santé et garde les jeunes loin des vices développés dans les villes, dans les chantiers et dans les moulins. "La vie des champs, c'est la gardienne de la langue, des moeurs et des traditions."²⁶ On retrouve ici le thème de la régénération propre à l'idéologie québécoise.

L'abbé Melanson est convaincu "que notre peuple a une mission à remplir sur cette terre d'Amérique."²⁷ Comme on peut le constater son discours est calqué sur celui du clergé québécois. Et nous allons nous attarder maintenant sur un village qu'il a fondé et qui, pour lui, constituait une terre promise, un "lieu marqué par la Providence".²⁸ Et puisque, pour lui, "l'agriculture est le point de départ d'où partent toutes les espérances de succès et d'avancement dans le progrès"²⁹, Saint-Quentin était appelé à un brillant avenir.

Par les méthodes de l'histoire orale aussi bien que par les analyses statistiques tirées des registres paroissiaux et du cadastre du village de Saint-Quentin, cette thèse vise à comparer le discours de la colonisation avec ses réalisations; à mesurer jusqu'à quel point les promesses et les plans de l'abbé Melanson pour le village de Saint-Quentin sont devenus les vrais axes de stabilité et de développement.

Débuts de Saint-Quentin

La fondation du village de Saint-Quentin est associée directement à la construction du chemin de fer reliant Campbellton à Saint-Léonard. Ce chemin de fer, l'International³⁰, fut construit en deux sections. Un groupe d'ouvriers entreprenait la construction en partant de Campbellton et l'autre groupe partait de Saint-Léonard. La jonction se fit dans la région de Kedgwick en 1910 et le premier trajet officiel eut lieu au mois de septembre de cette même année. C'est donc en octobre 1910 que les premiers colons arrivaient à Saint-Quentin pour y examiner les lieux et se choisir une terre.

Le site du village est au centre d'un vaste territoire. Saint-Quentin se trouve à environ 100 kilomètres de Campbellton, donc de la frontière québécoise, et d'Edmundston d'où l'on a aussi accès à la province de Québec aussi bien qu'à l'état du Maine. On peut aussi accéder à la frontière américaine dans la région de Saint-Léonard, à quelque 80 kilomètres de Saint-Quentin. Un tel emplacement permettait la venue de gens originaires d'un peu partout. La carte suivante permet de voir l'emplacement géographique de Saint-Quentin ainsi que le tracé de l'International.

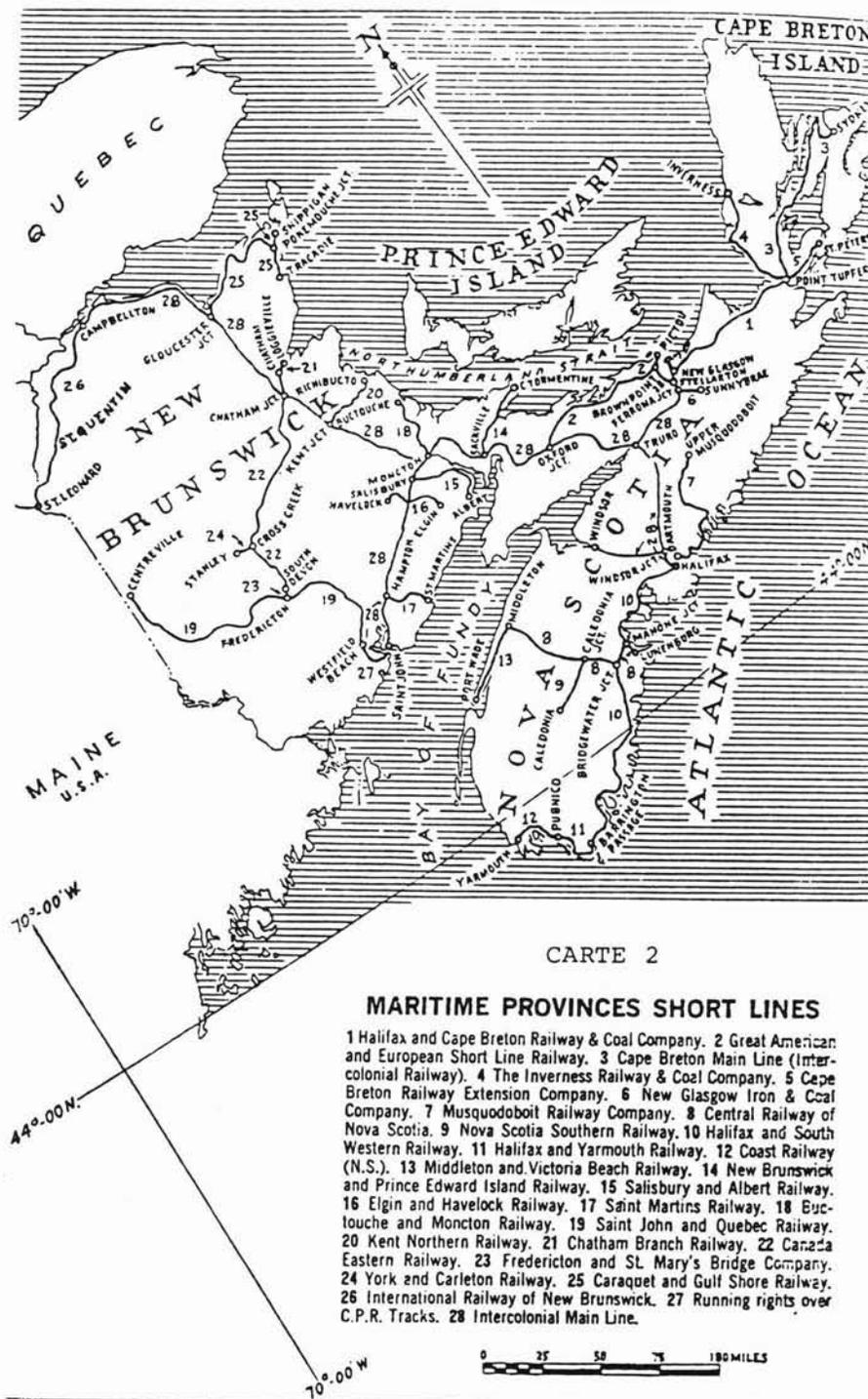
Pendant la construction de la ligne du chemin de fer, l'emplacement de Saint-Quentin fut appelé Five Fingers du nom de la rivière Five Fingers, un des tributaires de la Restigouche. Mais, au moment de l'installation des premiers colons, la localité portait déjà le nom d'Anderson, en l'honneur du gérant de l'International. En 1919, Anderson devint Saint-Quentin en mémoire de la bataille de Saint-Quentin, ville située sur la Somme, en France, où l'armée canadienne venait de remporter une éclatante victoire.³¹

Le premier habitant de Saint-Quentin était un

employé du chemin de fer, Simon Gallant, originaire de l'Île-du-Prince-Édouard. Mais ce dernier, même s'il s'installa sur une terre, finit par quitter les lieux après quelques années. On considère les cinq premières familles qui se sont installées en octobre 1910 comme étant les premiers colons de Saint-Quentin.

Il s'agit des familles suivantes:
Elisée Labrie de Saint-Eloi, Témiscouata, Qc

Léon Beaulieu de Saint-Cyprien, Témiscouata, Qc
Alphonse Deschênes de Saint-Jean-de-Dieu, Témiscouata, Qc
Ferdinand Pelletier de Saint-Jean-de-Dieu, Témiscouata, Qc
Daniel Ouellet de Val Brillant, Matapédia, Qc
De plus, trois célibataires figuraient parmi les premiers pionniers. Les deux frères Joseph et Philodolphe Saucier de Val Brillant, Matapédia, ainsi que Jean Fournier du



Source: G.R. Stevens, Canadian National Railways, Vol. II, Clarke, Irwin Company Ltd, Toronto, 1962, p. 288.



Gare CNR, Anderson, 1911. M. Philias Arsenault et la famille. Elle était située au même endroit que la gare actuelle

même endroit. Celui-ci s'est marié en 1915 et on retrouve encore de ses descendants aujourd'hui.

Il est intéressant de noter que tous ces habitants ont pris racine à Saint-Quentin. Un autre fait à retenir, c'est que quatre familles sur cinq sont originaires du Témiscouata et l'autre, ainsi que les trois célibataires, venaient de la vallée de la Matapédia. Ceci constitue d'une certaine façon un genre de mini-échantillon des lieux d'origine de la future population de Saint-Quentin car, comme nous le verrons plus loin, c'est du Témiscouata et de la Matapédia que s'effectuera le plus fort du courant d'émigration vers Saint-Quentin.

Ces premières familles passent donc l'hiver 1910-1911 à Anderson dans de petits camps bâtis à la hâte. (Voir photo).

En général, les hommes venaient visiter les lieux, ils se choisissaient un lopin de terre, se bâtissaient une petite cabane et ensuite allaient chercher leur famille. Étant les premiers sur les lieux, ils pouvaient choisir la terre qui leur paraissait la meilleure tant au point de vue de sa fertilité que de son site.

M. Charles Labrie, lors d'une entrevue, racontait les débuts des siens à Saint-Quentin. Il n'avait que 12 ans à l'époque, mais l'expérience était exceptionnelle et il en a gardé un fidèle souvenir. Son père, M. Elizée Labrie, serait d'abord venu à l'automne 1910, avec deux de ses frères.

Ils se sont greyés chacun d'une poche avec un morceau de toile pour un abri en cas de pluie. Quelques morceaux de lard, de pain et du sel et quelques ustensiles, du thé, farine et ce qu'ils pouvaient avoir besoin pour débiter (...) Ils se sont fait un petit camp et ont fait un abattis (...) Après mon père a pris un char (il s'agit du train) et monté notre ménage et du matériel pour loger notre shack. Fallait embarquer toute la famille dans le char ce soir là, 12 enfants.³²

La forêt vierge de la région de Saint-Quentin entend donc résonner des bruits nouveaux et dans peu de temps, elle vit arriver des centaines de nouveaux colons. L'abbé Melanson écrit en octobre 1911: "Déjà nous comptons dans cette seule localité 127 lots de pris."³³ Les nouveaux colons ont donc occupé des terres et, dès 1911, ils remplissaient les formules officielles pour obtenir la concession de leur lot du ministère des Terres et Mines du Nouveau-Brunswick. Pour obtenir un lot, le colon devait avoir au moins 18 ans, faire une demande officielle et déboursier les frais de l'arpentage (5,00\$). Une fois ces formalités accomplies, son nom paraissait dans le "Royal Gazette" et l'habitant pouvait commencer les travaux de défrichement sur sa terre. Il n'en obtenait toutefois la concession officielle qu'aux conditions suivantes: trois ans de résidence, construction d'une maison d'au moins 16 par 20 pieds, exécution de travaux de route pour un montant équivalent à 30,00\$, défrichement d'au moins dix acres de terrain.³⁴



Joseph Saucier, son père, Philodolphe Saucier (actuellement terre de l'hôpital), 1913

En 1911, Saint-Quentin fut divisé en trois fronteaux doubles, donc six rangs, les rangs 9 à 14, et en 1912, on ajouta les rangs 15 à 18. Pour ce qui est des rangs 7 et 8, ils seront arpentés en partie en 1912 et en partie en 1918.³⁵

Ces rangs de dimensions variables comportent de 20 à 37 lots et chaque lot contient 100 acres à quelques exceptions près. Le nombre de lots se chiffre à 334. On peut trouver dans la correspondance de l'abbé Melanson une description de cette localité que l'on appelait toujours à ce moment-là Anderson ou encore Hazen Settlement.

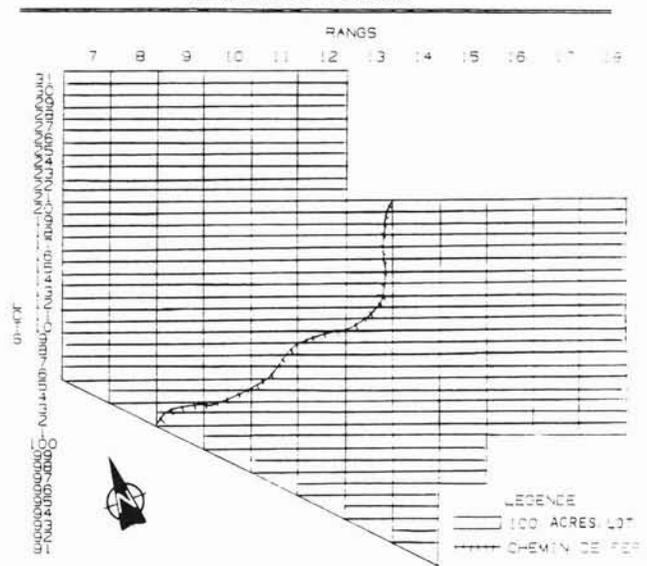
Bornes de la paroisse d'Anderson

Au nord par le rang 7 inclusivement. À l'est par la ligne des lots 31 et 32 jusqu'à la ligne des rangs 12-13, où nous prenons ensuite la ligne des lots 20 à 21 toujours à l'est jusqu'à la ligne du rang 18. Au sud par le rang 18 inclusivement. À l'ouest par la ligne du comté de Victoria.³⁶

Toutes ces données permettent de dresser le tableau suivant des rangs et lots d'Anderson.

Tous les lots d'Anderson furent vite occupés. En 1916, selon les témoignages d'Antonio Rioux et de Louis Castonguay, aucun lot n'était disponible.³⁷ Mais les terres changeaient facilement de mains entraînant une forte instabilité. C'était un va-et-vient continu, disent les anciens

TABLEAU 1
RANGS ET LOTS D'ANDERSON



³⁶ Lettre, Arthur Melanson à Mgr Thomas Barry, non datée, Archives des Filles de Marie-de-l'Assomption, Campbellton (copie après AFMA), BC 833 .M52L 3.

du village. Qu'est-ce qui attirait ces gens? D'abord le sol y était fertile et plusieurs témoignages confirment que la région offrait, en effet, de belles possibilités agricoles. "Ça poussait assez ben, c'était pas malaisé"³⁸, nous dit, dans

son langage savoureux, M. Alphonse Léveillée. L'abbé Melanson, qui se chargea de faire connaître la région par la voie des journaux et cela même au Québec, insistait sur les belles qualités du sol. Dans son volume **Retour à la terre**, il décrivait les récoltes des premières années.

Il y a des habitants qui ont déjà la moitié de leur lot en culture, soit 50 acres; ils sont assez nombreux ceux qui, à l'automne de 1915, ont récolté mille boisseaux de grains et vingt à trente tonnes de foin. Le terrain très propre à la culture se compose de terre jaune, mélangée de terre noire. On n'y rencontre pas de roches; enfin tout indique un sol extrêmement riche et fertile.³⁹

"Tout indique un sol extrêmement riche et fertile." Est-ce réalité ou exagération pour fin de propagande? Les témoignages oraux sont unanimes à vanter les belles terres de Saint-Quentin. Le sol était plat, fertile et sans roches. Mais on peut aussi appuyer cette affirmation de façon plus scientifique en se reportant à une étude pédologique effectuée par le ministère de l'Agriculture et de l'Aménagement rural du Nouveau-Brunswick.⁴⁰ Ce rapport classifie le sol de la région de Saint-Quentin parmi les meilleurs de la province, c'est-à-dire ceux de la classe deux et trois. (La classe un offre un sol à peu près parfait qu'on ne trouve nulle part au Nouveau-Brunswick.)

Mais, il n'y a pas que les belles possibilités agricoles qui faisaient miroiter des avantages aux yeux des colons. Dès les débuts de Saint-Quentin, la puissante industrie forestière était à l'oeuvre pour attirer des bûcherons dans les terres nouvellement ouvertes. L'abbé Melanson passait sous silence l'implication de l'exploitation forestière, mais il semble bien que les premiers colons étaient autant, sinon plus, attirés par les possibilités de coupe du

bois que par l'agriculture. Le Nouveau-Brunswick, comme nous l'avons mentionné déjà, connaissait une rapide expansion de son industrie forestière. Le bois était en grande demande et le comté de Restigouche, fortement boisé, devenait un des lieux convoités par l'industrie forestière.

Il se trouvait de nombreux chantiers dans le comté et selon plusieurs témoignages, le bois a été un facteur d'attraction pour beaucoup de colons. Dès le premier hiver, nous dit Charles Labrie, les quelques colons fondateurs de Saint-Quentin se sont retrouvés dans les chantiers.

Le premier hiver qu'on a arrivé icitte ben on a arrivé l'automne, avec des garçons, fallait qu'on vive hein. Y avait l'automne, aucune récolte, rien en toute. Y avait deux de mes frères y'ont été passer l'hiver là pis tous les autres: les Ouellet qui sont venus là, les Saucier, pis les Deschênes, ben ça tout été rendus là. Y avait 12, je crois qu'y avait 13 camps là. Des camps de 60-70 hommes, ça prenait un lot de monde.⁴¹

De plus, à Saint-Quentin, on vit s'ouvrir très rapidement quelques moulins employant en moyenne une trentaine d'hommes. Ces installations prouvent ainsi que dès les débuts du village le bois avait une place de choix. Dans les chapitres suivants, nous essayerons d'analyser de façon plus précise ce problème fondamental des places respectives de l'agriculture et de la forêt dans le développement de Saint-Quentin. Cette étude éclairera l'incidence de ces deux facteurs sur les aspects démographiques, en particulier les migrations, et aussi sur l'occupation du sol.

1. Arthur Melanson, **Retour à la terre**, Librairie Beauchemin Ltée, Montréal, 1916, p. 31.

2. **Report of the Select Committee of the Legislative Assembly appointed to inquire into the causes and importance of the Emigration which takes place annually, from Lower Canada to the United States**, Montréal, 1849, pp. 3-9.

3. Jean Hamelin et Yves Roby, **Histoire économique du Québec (1851-1896)**, Fides, Montréal, 1971, pp. 170-171.

4. *Ibid.*, pp. 168-169.

5. Christian Morissonneau, **La terre promise, Le mythe du Nord québécois**, Éditions Hurtubise HMH Ltée, Montréal, 1978, p. 30.

6. Rameau de Saint-Père, Edme, **La France aux colonies, Études sur le développement de la race française hors de l'Europe. Les Français en Amérique: Acadiens et Canadiens**, Paris, Jouby, 1859, Chapitre XIV, pp. 249-275.

7. Arthur Buies, **La province de Québec**, Département de l'Agriculture, Québec, 1900, p. 82.

8. Louis-François Lafèche, **Quelques considérations sur les rapports de la société civile avec la religion et la famille**, E. Sénécal, Montréal, 1866, p. 54.

9. Sainte-Flavie (Qué.)-1879; Bocage Baie (Ont.)-1880; Petit Rocher (N.-B.)-1885; Glenlivit (N.-B.)-1888; New-

Richmond (Qué.)-1889. Ces nombreux déplacements étaient habituels au XIXe siècle. Voir Stephan Thernstrom et Peter R. Knights, "Men in Motion: Some data and Speculations about Urban Population Mobility in Nineteenth Century America", dans Tamara K. Hareven, **Anonymous Americans: Explorations in Nineteenth Century Social History**, Englewood Cliffs, N.J. 1971, p. 39.

10. Père Albert, o.f.m., "Mgr Louis-Joseph-Arthur Melanson", Numéro-hommage des **Annales Notre-Dame de l'Assomption**, no 6, décembre, Moncton, 1941, pp. 7-8.

11. *Ibid.*, p. 13.

12. Melanson, **Retour à la terre**, pp. 132-133.

13. Nous nous attarderons davantage sur cet aspect de l'action de l'abbé Melanson lors de l'étude de la propriété foncière.

14. Melanson, **Retour à la terre**, p. 103.

15. *Ibid.*, p. 110.

16. Terrien de Balmoral (Arthur Melanson), "Colonisons... Colonisons", **L'Évangéline**, 14 juin 1911, p. 4.

17. Melanson, **Retour à la terre**, p. 105.

18. *Ibid.*, p. 83.

19. *Ibid.*, p. 85.

20. Gérard Bouchard, "Introduction à l'étude de la société saguenayenne aux XIXe et XXe siècles", *Revue historique de l'Amérique française*, 31e année, no 1, juin 1977, p. 16.
20. Albert Faucher, "Explication socio-économique des migrations dans l'histoire du Québec", dans Normand Séguin, *Agriculture et colonisation*, Boréal Express, Montréal, 1980, pp. 152-153.
21. Terrien de Balmoral (Arthur Melanson), "La colonisation dans Restigouche", *L'Évangéline*, 25 octobre 1911, p. 4.
22. Terrien de Balmoral (Arthur Melanson), "La colonisation et le français dans Restigouche", *L'Évangéline*, 21 juin 1911, p. 4.
23. *Ibid.*
24. Melanson, *Retour à la terre*, p. 17.
25. *Ibid.*, p. 18.
26. *Ibid.*, p. 49.
27. *Ibid.*, p. 110.
28. *Ibid.*, p. 133.
29. *Ibid.*, p. 31.
30. Ce chemin de fer passa sous le contrôle du fédéral en 1914 et fut désormais considéré comme un embranchement de l'Intercolonial. Voir G.R. Stevens, *Canadian National Railways*, Vol. II, Clarke, Irwin Company Ltd, Toronto, 1962, p. 279.
31. (Louis Lebel), *Saint-Quentin, Quarantième anniversaire*, publié par la Chambre de commerce de Saint-Quentin, April et Fortin Ltée, Edmundston, 1950, p. 14.
32. Charles Labrie, 80 ans, entrevue réalisée à Saint-Quentin, septembre 1979. Les entrevues ayant toutes été réalisées à Saint-Quentin, nous n'indiquerons désormais, pour les sources orales, que le nom et l'âge de la personne interrogée ainsi que la date de l'entrevue.
33. Terrien de Balmoral, (Arthur Melanson), "La colonisation dans le comté de Restigouche", *L'Évangéline*, 25 octobre 1911, p. 4.
34. Ces règlements étaient stipulés par les lois "Free Grants" et "Labor Acts". Tous les détails en furent imprimés par le journal *Evening Star* de Fredericton en 1879, 64 pages.
35. **Grant Reference Plan**, nos 23 et 36, Ministère des Ressources naturelles, Gouvernement du Nouveau-Brunswick, Fredericton.
36. Lettre, Arthur Melanson à Mgr Thomas Barry, non datée, Archives des Filles de Marie-de-l'Assomption, Campbellton (ci-après AFMA), BC 853 • M52L3.
37. Antonio Rioux, 71 ans, et Louis Castonguay, 75 ans, décembre 1984.
38. Alphonse Léveillée, 90 ans, décembre 1984.
39. Melanson, *Retour à la terre*, pp. 151-152.
40. *Saint-Quentin-Kedgwick, Rapport pédologique*, Direction de l'industrie végétale, Ministère de l'Agriculture et de l'Aménagement rural du Nouveau-Brunswick, juin 1982, 129 pages.
41. Charles Labrie, 78 ans, mai 1977.



Le moulin à farine de M. Jean-Baptiste Chouinard

Chapitre II

La propriété foncière

“Anderson, sans aucun doute, est appelé à devenir une des meilleures paroisses agricoles du comté.”¹

Arthur Melanson

Difficultés d'établissement

Les premiers habitants de Saint-Quentin, désireux de cultiver la terre ou attirés par le bois, s'empressaient de réclamer des terres au gouvernement. Mais cela n'allait pas sans problème. Deux obstacles de taille se posaient aux nouveaux arrivants: les restrictions sur la coupe du bois et la lenteur du gouvernement à approuver leur demande de lots. Les marchands de bois étaient à l'œuvre et ils intervenaient auprès du gouvernement afin que ce dernier protège leur accès aux terres boisées. Les colons, pour qui les revenus du bois étaient plus que nécessaires, se voyaient confrontés à des taxes élevées sur la coupe du bois et cela sur leur propre terre.

Nous avons trouvé dans la correspondance de l'abbé Melanson copie d'une lettre adressée à M. L. Bert Somers, commissaire des terres à Anderson. Le signataire, dont nous ignorons le nom, rappelle que M. Somers s'est plaint du retard du gouvernement à répondre aux demandes des concessions. Il fait ensuite mention d'un certain Monsieur Leblanc qui aidera sûrement à solutionner les problèmes des colons:

*Avec les capacités que personne ne conteste à M. Leblanc, nous ne doutons pas qu'il parvienne à régler ces applications (sic) de lots, dont vous déplorez les retards, comme à régler aussi les autres choses défectueuses dont vous me parlez encore, dans votre lettre, pour ce qui regarde l'impôt élevé de la coupe du bois.*²

Ce L. Bert Somers, originaire d'Angleterre, était à Saint-Quentin depuis 1912. Il devenait un intermédiaire indispensable pour défendre les colons devant le gouvernement. Toute correspondance avec le gouvernement se faisait, bien sûr, en anglais et quand le colon se risquait à écrire lui-même, il le faisait dans un anglais pitoyable.

Une lettre de M. Somers au sous-ministre des Terres et Mines et responsable des concessions de terre, M. T. J. Loggie, atteste de cette difficulté des colons à s'exprimer face à un gouvernement anglophone. “A lot of people here had some trouble with M. Trafton, the late caretaker, on account that M. Trafton was unable to speak french.”³ Et il ne faut pas oublier que beaucoup de ces colons ne savaient même pas écrire. Les lettres de demande étaient souvent signées d'une croix. On comprend alors que toutes les subtilités des lois sur les concessions de terres pouvaient leur échapper. M. Somers ajoutait dans la même lettre: “Others again hardly understand what the difference is between an application and an approval. A man came to me today to apply for

his lot, and he has three full years residence on it.”⁴

Le gouvernement, en fait, retirait d'une main ce qu'il donnait de l'autre. Le colon, une fois son lot approuvé, n'en devenait propriétaire qu'après trois ans. Pendant ce temps, il avait le droit de couper du bois sur une étendue de 10 acres par année et le reste était, dans la plupart des cas, réservé aux compagnies de bois pour une durée d'un an environ. On comprend sa frustration alors que souvent il ne saisissait même pas les règles du jeu. C'est ce que pense M. Arthur Perron, qui a œuvré dans le secteur forestier toute sa vie. Selon lui:

*Le monde ont pas compris ça (...). Les compagnies avaient un an pour couper le bois. Y ont coupé le bois à eux autres. Y ont pas coupé le bois des habitants. Quand une terre est pas patentée, a l'est pas à vous, a l'est au gouvernement.*⁵

Les colons de Saint-Quentin ne se sont pas croisés les bras devant les lenteurs du gouvernement. On trouve dans les dossiers de Fredericton plusieurs lettres de colons réclamant ce qu'ils considèrent leur dû. M. Jean Morneault s'adressait ainsi à M. Loggie concernant sa demande et celle de ses deux fils. “These applications were made nearly a year ago and we have been making efforts to have them approved to us in time to have them taken out of the lumber licences.”⁶ M. Morneault ajoutait qu'ils sont de pauvres gens incapables de lutter contre “any big lumber concern”. Et il terminait ainsi: “We do not consider that we are asking any favor but only what is our right and we expect that the department will see that we get it.”⁷ Une telle lettre démontre certainement un habitant fier et capable de défendre ses droits.

Déjà en 1911, les citoyens d'Anderson avaient fait parvenir une pétition au gouvernement. En plus de réclamer de l'argent pour la construction de routes, ils osaient demander que leurs terres soient retirées des limites de la coupe du bois permise aux compagnies.

*We further ask you, Honorable Sir, the favor that the next coming August 11, all Hazen Settlement be taken off from Lumber licence. How could we leave (sic) in the first years on a new settlement if they take the lumber.*⁸

Ces problèmes de retard dans les approbations de lots et de complications autour de la coupe du bois eurent finalement des conséquences tragiques. Un dénommé Pierre Rioux, originaire de Cabano, au Québec, s'était installé sur le lot 12 du rang 10. Il avait demandé cette terre, mais le gouvernement tardait à lui répondre. Dans une lettre

au gouvernement, le 5 octobre 1912, il écrit ceci: "Veuillez m'envoyer mon reçu d'application (sic) pour le dit lopin."⁹ Il rappelait la date de l'arpentage et celle de sa demande et il ajoutait: "j'espère donc que aucune personne a droit de venir coupé (sic) mon bois."¹⁰

Mais le gouvernement fit la sourde oreille et la compagnie Richards Manufacturing Co., qui détenait le permis de la coupe du bois sur ce lot, continua ses opérations de plus belle. Si bien que Pierre Rioux finit par perdre patience et, le 8 novembre 1912, le drame éclata. Rioux prit son fusil et tira sur deux hommes. Résultat: un mort et un blessé grave. Les policiers furent prévenus et se rendirent au camp de Rioux. Le reste demeure obscur. Toujours est-il que Pierre Rioux est mort. Les uns disent que les policiers l'ont tué, les autres qu'il s'est suicidé avant leur arrivée, et les témoignages des personnes âgées de Saint-Quentin qui ont été contemporaines de l'événement se contredisent."

Il fallait ce tragique événement pour faire bouger le gouvernement. Un article du *Madawaska* publié à l'occasion du cinquantenaire de Saint-Quentin tire cette conclusion de ce que l'on pourrait appeler l'affaire Rioux.

*La conduite de Pierre Rioux était sans doute impardonnable et répréhensible. Mais le sang ayant coulé, les autorités provinciales ne tardèrent plus à donner les concessions aux colons et à régulariser leur situation.*¹²

Si on essaie d'analyser les réticences du gouvernement à accorder des lots, on y trouve quelques explications. L'abbé Melanson, pour sa part, trouvait que le gouvernement pratiquait un certain favoritisme à l'égard des anglophones. En 1911, une compagnie anglaise du nom de Win Thomson & Co. faisait part au premier ministre du Nouveau-Brunswick, l'Honorable Hazen, d'un vaste plan de colonisation dont le recrutement se ferait en Angleterre. L'abbé Melanson, dans un article écrit pour *L'Évangéline* le 21 juin 1911, mettait les colons en garde. Il les exhortait à ne pas négliger leur coin de terre de peur de le perdre au profit des Anglais. Car, selon lui, le gouvernement profitera de l'occasion pour augmenter la population anglophone dans le comté de Restigouche. "On fera tout pour aider ces colons anglais"¹³, soulignait-il. Et il décrivait les efforts fournis par le gouvernement vingt ans auparavant, pour établir des colons écossais à Balmoral. "Le gouvernement d'alors leur a défriché chacun 10 acres de terre, bâti une maison, fourni d'instruments de défrichement, nourri (sic) pendant 3 ans."¹⁴ Et l'abbé Melanson de constater que sur ces soixante familles, une seule est restée. Le gouvernement, selon lui, avait oublié le principal. "Le courage, l'esprit de persévérance et d'énergie que l'on ne rencontre que chez le Canadien et l'Acadien lorsqu'il s'agit de défrichement de colonie."¹⁵

À cette résistance du gouvernement vis-à-vis la colonisation francophone, il faut aussi ajouter la crainte que les colons ne soient en fait que des "voleurs de bois". Ce n'est pas pour rien que D. V. Landry, du Département de l'Agriculture, écrivait à l'abbé Melanson, en avril 1912, pour l'encourager à continuer d'organiser les colons "afin de montrer aux gens du Nouveau-Brunswick qu'ils sont

de bonne foi et non des dévastateurs de la forêt."¹⁶

Et l'Honorable J. K. Fleming, premier ministre du Nouveau-Brunswick, répondait, en 1914, à l'abbé Melanson qui lui avait demandé, semble-t-il, s'il était opposé à la colonisation des terres du Nouveau-Brunswick par des colons francophones, qu'il n'y était pas opposé et faisait valoir tout ce que son gouvernement avait fait en ce sens. Et il ajoutait:

*We are doing this notwithstanding that it has been stated over and over again that most of these people are not bona fide settlers, that their desire is to strip the lands of the growing timber.*¹⁷

On ne peut passer sous silence qu'effectivement plusieurs colons étaient surtout attirés par le bois comme nous le verrons un peu plus loin. Certains faisaient aussi de la spéculation. Ils avaient, par exemple, la possibilité de vendre leur terre à très bon prix après l'avoir officiellement obtenue du gouvernement. Une lettre de M. Jean Thériault à l'abbé Melanson est très significative. Il mentionne que Daniel Ouellet, arrivé à Anderson avec 0,75\$ en poche, vient de vendre son lot ainsi que les deux autres (ceux de ses fils probablement) pour la somme de 5 460,00\$.¹⁸

Beaucoup de colons se contentaient de défricher quelques acres pour ensuite obtenir une somme d'argent d'un acheteur éventuel, et donc réaliser un certain gain avant de déménager ailleurs pour y refaire les mêmes opérations. Les Archives du Département des Terres et Mines à Fredericton possèdent plusieurs documents qui attestent de telles transactions. Certains de ces échanges ne se faisaient pas sans problème. Il y avait assez souvent avocats et procès.

À titre d'exemple, voici les complications autour du lot 8, rang 11. Fidèle Gallant avait obtenu l'approbation pour son lot en 1911 et en avait loué une partie à Edouard Dufour. Ce dernier y bâtit un moulin. Ensuite, en mars 1911, Gallant vendit un lot triangulaire à François Marquis pour la somme de 40,00\$.

En juillet 1911, Fidèle Gallant décidait de partir. Il transféra sa terre à Albert Daigle pour la somme de 125,00\$. Avec sa terre, Daigle héritait de plusieurs problèmes. Il s'ensuivit une série de complications avec Dufour et Marquis et on fit même intervenir la justice. D'autant plus qu'en 1912, Dufour signa une entente avec la compagnie Rivard qui exploitait le bois. Dufour lui céda 100 pieds de forêt pour 325,00\$. Mais Albert Daigle refusa de reconnaître les droits de Dufour et de Marquis. Fidèle Gallant, pour sa part, se défendait en se référant à une entente verbale faite avec Daigle.¹⁹

Toutes ces complications portent sur un seul lot et l'étude des concessions en donne de multiples exemples. Il y avait possibilité de faire de l'argent avec une terre qu'on avait eu pour rien.

D'autres procédés, parfois plus ou moins honnêtes, peuvent aussi être remarqués. Un vieillard, qui avait dépassé l'âge de travailler, demandait une terre et la donnait à un de ses fils qui en possédait déjà une. D'autres,

de loin, sollicitaient une terre en vue de la spéculation.

La correspondance entre un des colons de Saint-Quentin et le gouvernement est révélatrice de ce type de spéculation frauduleuse.²⁰ Le 13 novembre 1911, le colon en question écrit à l'agent des terres concernant un lot qu'il aimerait avoir et qui serait pris par un homme possédant une grosse usine de fromage à Sainte-Angèle, comté de Rimouski.²¹ Puis il s'informe si une terre peut être ainsi utilisée pour la spéculation. Dans une autre lettre, celle du 26 novembre 1911, ce même personnage écrit pour rapporter qu'un certain individu aurait mis un lot en vente pour 1 100,00\$ alors qu'il n'avait jamais sollicité ce lot. La lettre est difficile à lire à cause de la pauvre qualité de l'anglais, mais il est clairement question de procédés malhonnêtes tels l'utilisation du nom d'autres personnes afin d'obtenir plus d'un lot et ainsi se faire de l'argent.²² Dans son volume, *La conquête du sol au 19e siècle*, Normand Séguin fait allusion à "un système institutionnalisé de délation au sein des milieux de colonisation"²³ dans la région du Saguenay-Lac St-Jean. Le gouvernement du Québec accordait au délateur la terre occupée par le colon fautif. Rien n'indique que ce système existait au Nouveau-Brunswick au début du XXe siècle, mais ce colon devenu informateur, étant originaire de la Province de Québec, pouvait être marqué par les lois de sa province d'origine.

L'étude des transferts de propriétés et de la corres-

pondance du Département des Terres et Mines permet de conclure qu'effectivement la spéculation était assez courante à Saint-Quentin comme ailleurs, et que, dès ses débuts, cette jeune localité connaissait des spéculateurs et tout un groupe d'intervenants auprès du gouvernement.

Concessions et concentration vers le centre

Les différents lots d'Anderson furent vite concédés. Tenant compte du fait qu'à l'été 1910 personne n'habitait la région, l'abbé Melanson est impressionné par le progrès de la colonisation à l'automne 1911.

*Déjà nous comptons dans cette seule localité 127 lots de pris, et plus de la moitié de ces lots sont virtuellement occupés. On n'a commencé le défriché que ce printemps de 1911 et à l'heure présente nous comptons plus de 500 acres de défrichés (sic) et dont la moitié et plus est en culture.*²⁴

Les témoignages oraux et tous les textes de l'époque mettent l'accent sur le développement rapide d'Anderson. Le premier recensement fait par le curé en 1914 dénombre une population de 1380, répartie en 254 familles.²⁵

On constate à partir de l'étude des concessions de terres qu'elles furent surtout accordées aux colons entre les années 1914 à 1925. Sur les 334 lots arpentés de 1912 à 1918,



Octave Deschênes, Rang 14, 1911

243 furent concédés avant 1925. Les 91 lots non encore concédés étaient à la périphérie, très éloignés du centre et de ses commodités.

TABLEAU 2
CONCESSIONS DES TERRES A SAINT-QUENTIN

Année	Nombre de concessions	Année	Nombre de concessions	Année	Nombre de concessions
1914	4	1922	18	1930	6
1915	9	1923	8	1931	2
1916	22	1924	8	1932	6
1917	19	1925	7	1933	1
1918	58	1926	3	1934	2
1919	31	1927	..	1935	2
1920	35	1928	4	1936	..
1921	24	1929	6	1937	..

Comme le tableau 2 l'indique, la plupart des terres auront été distribuées dans les quinze premières années d'existence de Saint-Quentin. Si on s'arrête à chaque rang, on constate que ce sont ceux situés au centre du village qui ont été occupés le plus rapidement.

Le tableau suivant (tableau 3) donne le nombre de lots déjà accordés en 1920, ceux accordés de 1921 à 1925 et enfin ceux accordés de 1926 à 1930.

TABLEAU 3
CONCESSIONS DE LOTS SELON LES RANGS

Années	Rangs											
	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18
1920	6	10	12	22	33	28	16	17	6	13	10	5
1921-1925	3	5	11	7	..	6	6	2	4	4	7	10
1926-1930	1	2	2	2	2	1	2	1	3	1	..	2

Ce tableau démontre que les rangs les plus vite peuplés sont les rangs 11 et 12 près de la ligne de chemin de fer et c'est là que rapidement le village s'est érigé. Sur les 178 lots accordés de 1914 à 1920, 61 l'ont été dans les rangs 11 et 12. Les autres rangs les plus peuplés sont les 9 et 10 ainsi que les 13 et 14 avec 34 et 33 lots occupés respectivement.

Cette concentration vers le centre allait en s'accroissant. Il y a peu de renseignements précis concernant le chiffre de la population dans chaque rang au fil des années. Trois sources différentes permettent de localiser la population selon les rangs, mais malheureusement l'écart entre les deux premières sources est de trente-six ans.

D'abord il y a le premier recensement de la paroisse d'Anderson fait par le curé lors de son arrivée en 1914. Les résultats sont inscrits dans le *Livre des Annonces* que l'on peut consulter au presbytère de Saint-Quentin.

On trouve ensuite ces mêmes informations concer-

nant le chiffre de la population selon les rangs, dans le livret *Saint-Quentin, Quarantième anniversaire*. Ces chiffres portent donc sur l'année 1950.

Enfin le registre paroissial contient ces renseignements pour l'année 1958. Le tableau 4 permet de voir la concentration grandissante de la population vers la région centrale.

TABLEAU 4
REPARTITION DES FAMILLES SELON LES RANGS

	1914	1950	1958
Rangs			
7 & 8	20	34	32
9 & 10	27	53	48
11 & 12	113	338	432
13 & 14	61	54	38
15 & 16	20	19	19
17 & 18	13

Comme on peut le constater les terres les plus éloignées, surtout celles des rangs 17 et 18, qui sont à six milles du village, se sont dépeuplées assez rapidement. Pourtant, à un moment donné, elles étaient toutes occupées. Une carte du Département des Terres et Mines portant la date de 1920 démontre, qu'à cette époque, les quarante lots des rangs 17 et 18 étaient occupés.^{25a} Comment s'expliquer, qu'en 1950, ils ne sont plus habités?

On peut facilement imaginer que les gens habitant les rangs éloignés devaient souffrir des distances. Le village est au centre des rangs 11 et 12 et c'est donc là que tous les services importants tels l'église, la fromagerie, la beurrerie, les magasins vont se concentrer. On trouve deux mentions à cet effet dans les dossiers se rapportant au cas de Pierre Castonguay. Ce dernier avait obtenu la concession du lot 2 au rang 17 en 1918. En 1921, il fait des démarches pour obtenir le lot d'en face, le lot 2 du rang 18. L. Bert Somers écrit alors à M. Loggie et lui suggère d'accorder ce lot à Castonguay. "Otherwise the lot will likely stay the way it is and no one apply for the same, on account of it being at the end of the Parish."²⁶

Un peu plus tard, Pierre Castonguay abandonnait son lot au rang 17. En 1929, le gouvernement fait une enquête pour connaître les raisons de cet abandon. Le rapport de l'enquête dit que Castonguay a quitté son lot parce que "too far away from the school (4 miles) and the church (6 miles)."²⁷

Les témoignages oraux viennent confirmer ce point. Ce qui semble avoir eu une influence prépondérante fut le manque d'école. Les rangs 17 et 18 étaient les seuls à n'avoir pas d'école. Voici quelques opinions à ce sujet.

*Pas d'école dans le rang 18. Pas d'électricité alors que le village et quelques autres rangs en avaient. Pas de bureau de poste. Aucun service. C'était loin. Pas de chemin l'hiver non plus.*²⁸



Première beurrerie Rioux vers 1920

René Banville déménage du rang 18 au rang 14 en 1949. Voici comment il explique ce déplacement. "Y avait pas d'école. On voyait pas le jour où il y aurait une école. Tant que les enfants étaient pas en âge d'aller à l'école, ça allait."²⁹ Mlle Laetitia Thériault dit la même chose. Sa famille, arrivée en 1917, est demeurée trois ans au rang 18 puis est déménagée au rang 12 parce qu'il n'y avait pas d'école au rang 18.³⁰

Toutefois, quelques personnes interrogées au cours de cette présente étude croient que beaucoup de gens qui s'étaient installés dans ces rangs éloignés ne cherchaient que les bénéfices du bois. Une fois le bois coupé, ils s'en allaient. Cela nous amène à traiter de la mobilité de la population. Quand on analyse les concessions initiales de terres et ensuite les transferts de propriétés, il est évident qu'il y avait une très grande instabilité de la population à Saint-Quentin.

Mobilité de la population

L'analyse précise de la mobilité de la population à Saint-Quentin a pu être faite à partir de deux sources principales. D'abord les dossiers des concessions de terres conservés aux Archives provinciales et au ministère des Ressources naturelles à Fredericton et ensuite les dossiers de transferts de propriétés conservés au Bureau d'enregistrement des terres à Campbellton.

Les dossiers de concessions des terres sont très complets. Pour un lot en particulier, en plus de connaître le nom de celui à qui le lot est concédé officiellement, on trouve les informations sur toutes les demandes qui ont précédé ainsi que les détails des transactions.³¹

L'étude de ces concessions permet de voir l'instabi-

lité de la population du village dès ses débuts. Parfois un lot fut occupé par quatre ou cinq colons, même davantage, avant d'être concédé officiellement. Certains y habitaient assez longtemps pour obtenir de 300\$ à 500\$ pour leurs travaux de défrichement, mais ils n'ont jamais pris officiellement possession de la terre.

Pour compléter ces informations sur l'évolution de la propriété foncière, il faut consulter les documents sur les transferts de propriétés. Là, encore, on constate que beaucoup s'empressaient de vendre leur terre peu de temps après l'avoir obtenue.

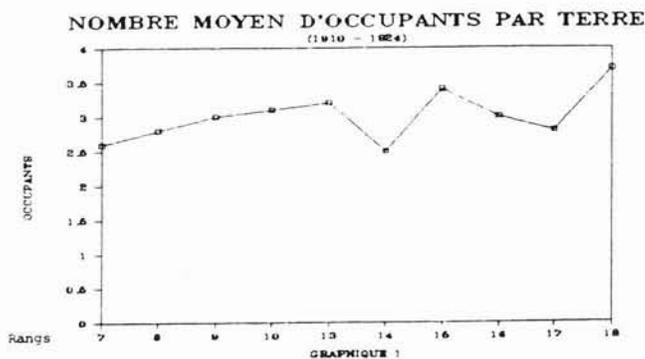
C'est au Bureau d'enregistrement des terres à Campbellton que l'on trouve tous les détails concernant ces ventes. Ces transferts de propriétés sont, toutefois, difficiles à consulter vu l'abondance de l'information et la façon dont le tout est classé. D'abord il s'agit de documents légaux concernant les terres de tout le comté de Restigouche et le tout est classé selon certaines périodes de temps et non selon les régions ou villages. On trouve, par exemple, les renseignements sur toutes les transactions immobilières du comté allant des hypothèques aux ventes en passant par les ententes spéciales (Agreement of Sale), et cela étendu sur une période fixe. Le livre numéro 3 donne les noms des vendeurs et acheteurs pour la période allant du 31 janvier 1918 au 15 septembre 1924. Ce livre ne donne aucune précision sur l'année ni sur le lot qui fait l'objet d'une transaction. Il donne, toutefois, la référence à un autre registre où sont contenus les détails des transactions.

De plus, l'étude est souvent compliquée par la description incomplète concernant le lopin de terre qui fait l'objet d'un transfert. Quand un propriétaire vend tout son lot, c'est facile à repérer. On y lit la formule suivante:

"Containing 100 acres more or less and distinguished as lot X on range Y." C'est toutefois plus compliqué quand le propriétaire ne vend qu'une parcelle de son lot. Habituellement, la dimension du morceau de terre est donnée, mais il est difficile de savoir de quel lot il s'agit. Il arrive que ce ne soit pas spécifié du tout.

Pour toutes ces raisons, nous avons limité l'étude des transferts de propriétés à la période allant de 1914, année des premières concessions, à 1924, fin d'une des séries de données. Cette période de temps paraît bien indiquée puisque la plupart des terres ont été concédées pendant ces dix années. Le but principal étant d'établir la mobilité démographique pendant les premières années de la colonisation, les données recueillies suffisent à cerner la majorité des allées et venues en ce qui concerne les propriétaires fonciers au moins.

Le graphique suivant illustre bien ces déplacements de la population à Saint-Quentin entre 1910 et 1924.



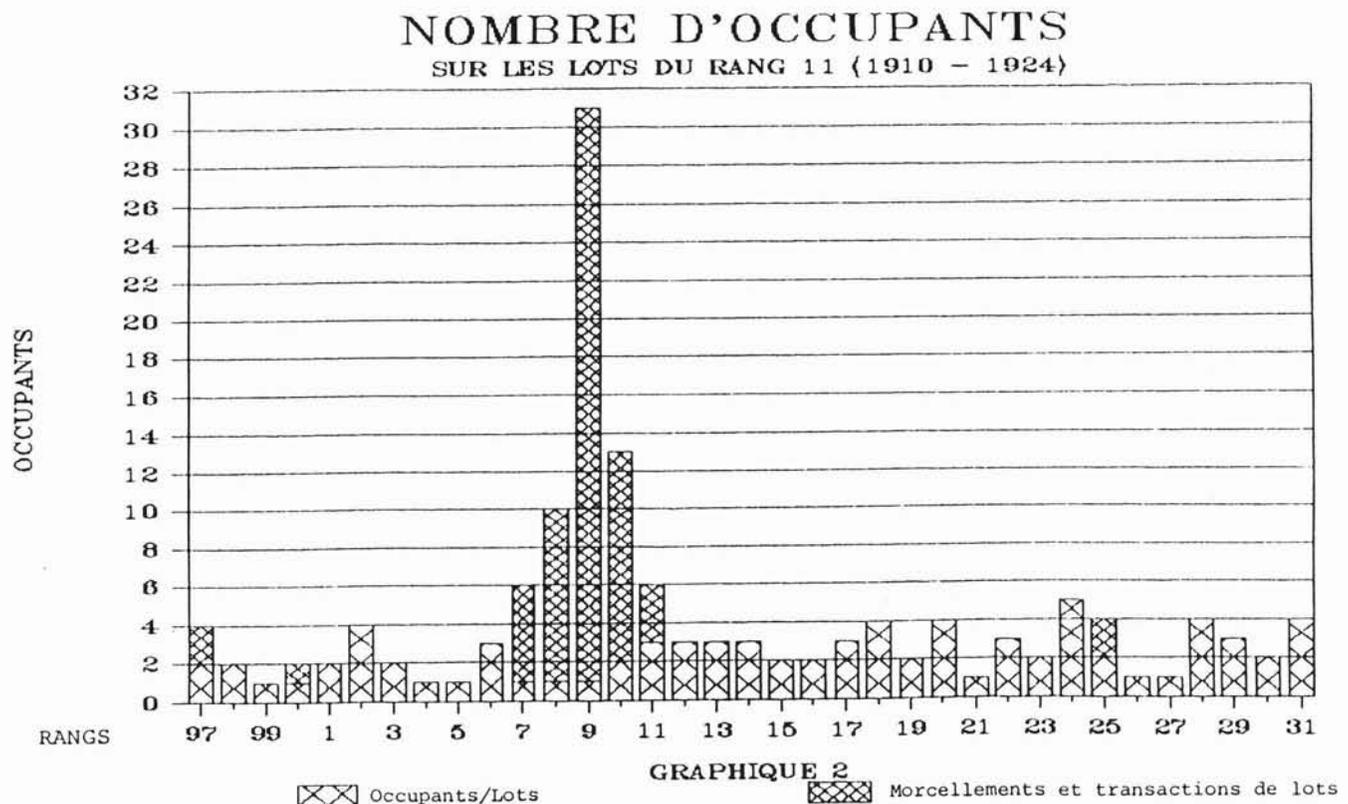
Comme on le sait, chaque lot contient également 100 acres et le cultivateur, surtout en dehors du village, occupait tout son lot et, lors d'une transaction, il le cédait en entier. Le graphique 1 démontre que chaque lot a été en moyenne occupé par plus de deux personnes et puisque le morcellement est à peu près inexistant dans les rangs éloignés du centre, il s'agit presque toujours d'occupations successives.³⁷

On constate aussi que c'est le rang 18 qui connaît la plus grande instabilité. Comme on l'a vu déjà, c'est le rang le plus éloigné du centre mais il est difficile d'expliquer pourquoi les gens quittent davantage le rang 18 que le rang 17. En somme, ces deux rangs connaissent les mêmes problèmes d'éloignement et d'absence d'école.

Sur ce graphique 1, nous avons omis sciemment les rangs 11 et 12 parce que nous avons cru bon les étudier à part. En effet, c'est au centre de ces deux rangs que le village s'est érigé et, par conséquent, les lots du centre vont vite se subdiviser. Certains lots feront l'objet de multiples transactions, même jusqu'à trente pour un seul lot, tel que le démontrent les graphiques 2 et 3. Ces graphiques donnent le nombre d'occupants de chaque terre et fait foi des nombreuses transactions autour de certains lots.

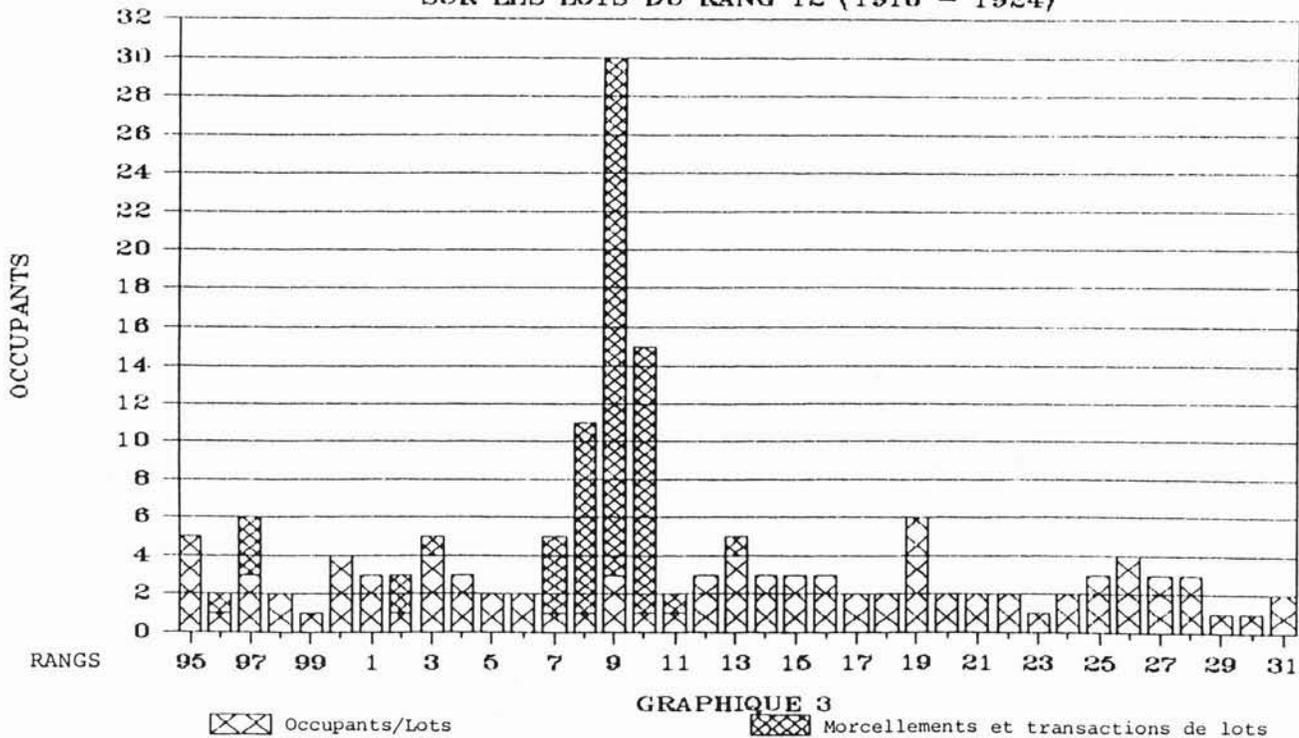
On remarque, à partir de ces graphiques, que les subdivisions se font surtout sur les lots 7 à 11 et la raison en est simple. L'église est située en plein centre de ces lots et les autres services importants du village vont normalement s'y greffer.

Quelques colons avaient vite flairé les avantages de certains sites et les possibilités de s'enrichir par la vente



NOMBRE D'OCCUPANTS

SUR LES LOTS DU RANG 12 (1910 - 1924)



GRAPHIQUE 3

Occupants/Lots

Morcellements et transactions de lots

de terrains. Cela semble être le cas de Jean-Baptiste Chouinard qui obtint en 1917 la concession du lot 9, rang 12, lot qui fera l'objet de vingt-sept transactions par la suite.

Madame Chouinard, interrogée en 1977, décrivait ainsi l'intuition de son mari. Au début, disait-elle, les gens croyaient que le village serait dans la région du Five.³³ Mais son mari a vite vu les avantages de la région centrale des rangs 11 et 12 et a fait des démarches pour que la station du chemin de fer y soit construite plutôt qu'au Five. Mme Chouinard ajoutait:

Ça fait que c'est là qu'on a donné un acre de terre

nous autres, pour loger l'église, pour l'avoir ici à Saint-Quentin au lieu de l'avoir au Five. Puis réellement, elle a plus de convenance ici (...). Nous autres ici, c'est un rang double, les terres arrivent d'un côté puis de l'autre, les gens se logeaient presque en face, ça faisait comme un petit village.³⁴

La population va donc se grouper graduellement autour du clocher, ce qui explique le morcellement des lots 7 à 11. Mais mis à part ces lots, on remarque que les autres terres de ces deux rangs ont une histoire à peu près semblable à celle des autres rangs. La moyenne d'instabilité du rang 11 est de 2.6 et celle du rang 12 est de 2.8. Bien sûr, si on tenait compte des lots 7 à 11, ces moyen-



Rue Canada, 1917



Rue Canada actuelle vers 1912. À remarquer qu'il n'y a pas de presbytère.

nes grimperaient mais fausseraient aussi la réalité puisqu'il ne s'agit plus ici d'occupations successives. Les gens achètent une portion de terrain et s'installent au village. Ils sont soit marchands, hommes de métier ou journaliers. Certains partiront, bien sûr, mais beaucoup resteront et seront les premiers citoyens du village de Saint-Quentin.

Toutes ces données démontrent bien la grande mobilité des gens durant les quinze premières années d'existence de Saint-Quentin. Le juge Louis Lebel, dans une entrevue accordée en décembre 1984, a bien résumé cette situation.

Les Anciens m'ont souvent dit que pour un cultivateur qui restait, y avait eu 6 prédécesseurs sur le même lot qui s'étaient découragés en cours de route. Ça prenait 7 applicants pour finir par créer un vrai cultivateur.³⁵

Qu'est-ce qui explique ce va-et-vient? D'où venaient ces gens et où s'en allaient-ils? Leurs lieux d'origine peuvent être retracés, du moins dans une certaine proportion, et nous nous y arrêterons dans le prochain chapitre. Pour ce qui est de leur nouvelle destination, nous n'en savons que peu de chose. Il semble bien que la plupart de ces gens venaient pour le revenu qu'ils pouvaient tirer du bois et s'en allaient recommencer ailleurs. Beaucoup de témoignages oraux tendent à confirmer cela. Nous en avons choisi quelques-uns parmi ceux que nous livraient les gens de Saint-Quentin.

Au début, ceux-là qui étaient pas vraiment attachés à la terre, qui venaient seulement pour sauver la crème, couper le bois (...). Quand y avaient pu réaliser quelques piastres de profit, y étaient contents,

y pouvaient vendre. Y vendaient leurs ouvrages.
Alphonse Léveillé³⁶

Tant que y a eu du bois sur leur lot, après que les lots étaient épuisés, y sacraient leur camp.
Antonio Rioux³⁷

La plupart, c'était des gars de bois. Après qu'y avaient coupé le bois, y s'en allaient.
René Banville³⁸

C'était pas des vrais cultivateurs. Après que le bois était fini, y avaient pas le courage de faire la terre.
Joseph Michaud³⁹

La majorité, leur ambition, c'était de couper du bois puis le revendre et s'en aller. C'était pas des vrais cultivateurs.
Hector Boissonnault⁴⁰

Beaucoup de colons, c'était pas des vrais cultivateurs. Y venaient bûcher. Y venaient faire un coup d'argent. Y appliquaient une terre et puis y venaient à bout de la patenter, après ça ils la bûchaient toute pis y laissaient ça pis y s'en allaient. Y allaient rouvrir une autre place ailleurs. C'était des coureux de forêt.
Louis Castonguay⁴¹

Les colons ont eu leur application pis le lot, ils avaient le droit de toucher 10 acres pis faire de la terre. Mais y en n'a pas 5% qui l'a faite. Ils ont toute touché le bois, ça pas été long, mais la terre, y n'ont pas faite.
Arthur Perron⁴²

Y avait toujours la tentation pour un colon à qui on confiait une belle terre en bois debout de tout couper sur cette terre là le plus rapidement possible, en prendre tout le profit qu'on pouvait en tirer et ensuite aller tenter la même chose ailleurs. C'étaient des gens qui rejoignaient François Paradis de Maria Chapdelaine.

Louis Lebel⁴³

Cette comparaison avec le François Paradis de Maria Chapdelaine nous amène effectivement à constater qu'à l'instar des colons qui ont peuplé le Saguenay-Lac Saint-Jean et l'Abitibi, les colons de Saint-Quentin étaient fortement attirés par le revenu du bois. Dans les pages qui vont suivre, nous allons essayer de cerner davantage les places respectives de l'agriculture et de la forêt dans la vie économique du village de Saint-Quentin en analysant d'abord la littérature qui s'y rapporte pour voir si l'image qui y est véhiculée correspond à la réalité.

Saint-Quentin et la littérature de l'époque

C'est dans le journal *L'Évangéline* que l'on trouve le plus de textes traitant de Saint-Quentin. L'abbé Melanson l'a largement utilisé pour vendre l'idée de l'importance de l'agriculture et pour vanter les nouvelles régions colonisables.

Dans de nombreux articles écrits surtout en 1911, l'abbé Melanson fait ressortir les progrès d'Anderson au point de vue agricole. Il ne parle jamais du bois. Par exemple, le 25 octobre 1911, il décrit les récoltes de deux colons de Saint-Quentin. Et il conclut :

*Que pensez-vous de ces colons pour une première année seulement de défrichement? Nous y avons trouvé cet été des épis d'avoine de 210 grains et mesuré des épis de foin de 9 pouces de longueur.*⁴⁴

Aucune allusion au fait que ces colons et leurs fils ont passé l'hiver dans les chantiers. L'accent est nettement mis sur l'agriculture et venant de l'abbé Melanson, ce n'est que normal. Mais qu'en est-il des autres auteurs? Comment perçoivent-ils Anderson?

On trouve la même propagande dans un article publié le 1er octobre 1913 et intitulé "Au pays des rêves". L'auteur a utilisé le pseudonyme *Agricolae Amicus*. Le texte fait ressortir la prospérité des nouveaux centres le long de l'International tous peuplés de Canadiens français et il vante la beauté des terres. Les avantages du côté forestier ne sont pas mentionnés. La seule raison donnée pour expliquer la venue croissante des nouveaux colons, c'est l'attraction des belles terres.⁴⁵

Ces textes visent à attirer des colons, c'est bien évident. D'autres genres d'écrits furent publiés à l'occasion d'événements importants dans la vie de l'abbé Melanson. En 1932, à l'occasion de sa nomination au siège épiscopal de Gravelbourg, un article, publié le 1er décembre, souligne son oeuvre colonisatrice. "Des paroisses munies d'une solide organisation ont été créées et des centaines de cultivateurs vivent et prospèrent dans cette partie de la province."⁴⁶

En 1937, quand il devient archevêque de Moncton, *L'Évangéline* publie un article qui donne, cette fois-ci, un son de cloche différent. C'est un des rares textes qui osent toucher la question du bois et de son importance à Saint-Quentin.

L'article indique que "la paroisse de Saint-Quentin, fondée en 1911, sous le nom d'Anderson Siding, se développa rapidement grâce au commerce du bois."⁴⁷ Après avoir donné quelques chiffres qui démontrent l'augmentation rapide de la population entre 1911 et 1914, l'auteur ajoute :

*Comme on le voit, les choses allaient rondement, le bois se vendant bien, tout le monde y faisait leur affaire, tout en cultivant la terre un peu, mais pas assez. On remarque aujourd'hui que ceux qui se tirent le mieux d'affaire ce sont ceux qui dans le bon temps s'occupaient le moins de bois.*⁴⁸

Voilà un texte qui tranche un peu sur le discours habituel en ce sens qu'il reconnaît le rôle effectif du bois dans le développement économique de Saint-Quentin. Mais, la dernière remarque, qui devient en quelque sorte un éloge de l'agriculture, était-elle destinée uniquement à rendre hommage à Mgr Melanson, prêtre-colonisateur en l'honneur de qui l'article était écrit, ou l'auteur y croyait-il vraiment? Si oui, il ouvre tout le débat à savoir si le travail en forêt nuisait à l'agriculture. C'est un point sur lequel nous reviendrons.

La perception de Saint-Quentin comme étant une paroisse agricole prospère va se perpétuer longtemps. En 1950, dans le volume publié à l'occasion du quarantième anniversaire du village, on ne fait qu'une courte allusion à l'industrie forestière, mais on consacre de nombreuses pages à l'agriculture. Du livre *Retour à la terre*, de larges extraits sont cités, extraits qui invitaient les colons à ne pas délaisser leur terre pour le bois. Et l'auteur de conclure: "Tel ne fut pas le cas de tous nos premiers colons qui vinrent en 1910 défricher nos riches fermes qui forment dans le moment notre belle paroisse de Saint-Quentin."⁴⁹ Des chiffres sont ensuite cités concernant les progrès de l'agriculture et qui "démontrent bien l'importance de la profession de cultivateur, ainsi que la position enviable de la paroisse de Saint-Quentin au point de vue agricole."⁵⁰

En 1951, à l'occasion des funérailles de Mgr Martin, prélat domestique, et curé de Saint-Quentin entre 1914 et 1951, l'abbé Camille V. Leclerc, vicaire forain pour le diocèse d'Edmundston et alors curé de Kedgwick, prononçait l'oraison funèbre. Des extraits en sont rapportés dans *L'Évangéline* où il est dit entre autres :

*Ses qualités d'administrateur, et son sens pratique, aussi bien que son zèle apostolique, eurent tôt fait de changer ce terrain de chantiers en une florissante colonie, puis, bientôt, en une belle paroisse, qui aujourd'hui -- on le rappelait à la radio ces jours derniers -- est la plus solide paroisse agricole de la Province.*⁵¹

De plus, des articles publiés à l'occasion de deux décès importants survenus à Saint-Quentin dans les



Moulin Patrick Jean, Rang 12 Sud, 1950

années 1950 semblent bien insister davantage sur l'agriculture que sur le commerce du bois. En 1951, meurt M. Elizée Labrie, considéré généralement comme ayant été le premier colon de Saint-Quentin. M. Patrick Jean, entrepreneur forestier et homme d'affaire très connu, s'éteint en 1959. Or, à la mort d'Élizée Labrie, **L'Évangéline** publie un vibrant hommage à ce valeureux pionnier. Un long article décrit la vie et l'œuvre de M. Labrie et constate que "la paroisse qu'il a ouvert (sic) n'a rien à envier aujourd'hui à ses soeurs aînées du comté de Restigouche au point de vue éducation, agriculture et économie."⁵² Mais, quand meurt M. Patrick Jean, lui qui a œuvré dans l'entreprise forestière à Saint-Quentin depuis les débuts et qui a créé des centaines d'emplois, **L'Évangéline** se contente de décrire un peu son oeuvre en faisant ressortir

tir surtout l'aide qu'il apporta à son village en soutenant des entreprises telles l'aqueduc, l'hôpital et l'agriculture. "Il donnait de son temps et de ses biens pour leur progrès."⁵³

Peut-être qu'ici les nuances sont subtiles, mais il semble que l'on continue toujours de considérer l'agriculture comme le secteur le plus important, du moins le plus digne d'éloge.

Et en 1960, année où se termine cette étude, c'est le cinquantième anniversaire du village de Saint-Quentin. Si l'on veut savoir comment ce village du comté de Restigouche est toujours perçu, il suffit de lire l'édition du 9 juin du journal **Le Madawaska**: "Saint-Quentin consti-



Chargement du bois au Rang 10 vers 1930. Messieurs Timothée Bernard et Alphonse Bujold chargeant du madrier.

tue la plus prospère et la plus merveilleuse réussite de colonisation au Nouveau-Brunswick au cours des temps modernes."⁵⁴

Cultivateurs vs bûcherons

La rhétorique officielle jusqu'à 1960 présentait donc Saint-Quentin comme une grande réussite agricole. Influencé par le discours de la colonisation, on passait sous silence, comme étant un peu honteuse, l'exploitation du bois. Mais quelle était la réalité concrète? Quel était l'apport de la forêt, des chantiers de bûcherons, des moulins dans la région de Saint-Quentin? Nous croyons que la réponse à cette question ne peut venir que du colon lui-même, de l'homme ordinaire qui, lui, n'écrit pas dans les journaux. Tient-il le même discours que les membres de l'élite qui, en fait, étaient souvent les âmes dirigeantes du mouvement de colonisation?

Pour répondre à la question, trente-deux personnes âgées furent interrogées. Le village de Saint-Quentin, étant de fondation récente, ces gens en sont effectivement les pionniers. L'abbé Melanson n'hésitait pas à affirmer que ces gens "furent attirés, non par l'industrie des moulins, mais uniquement par le désir de défricher et de cultiver la terre."⁵⁵ Pourtant, à la question: "Pourquoi êtes-vous venus à Saint-Quentin?", douze des personnes interrogées ont dit que c'était pour l'industrie du bois, seize ont donné l'agriculture comme raison et quatre, le chemin de fer. Voici quelques-uns de ces témoignages:

Ernest Michaud s'en venait bâtir son moulin icitte.

Ça fait que mon mari travaillait pour lui. Ça fait qui s'en est venu avec eux autres pour abattre le bois pour loger le moulin.

Mme Donat Beaulieu⁵⁶

Je suis venu travailler pour Pat Jean dans l'industrie forestière. La forêt était pleine de contracteurs. Je faisais la navette entre le village et les camps de bûcherons.

Hector Boissonnault⁵⁷

Y avait de belles terres par icitte; pis c'était pas rocheux.

Louis Levesque⁵⁸

Ma mère avait toujours désiré de voir sa famille établie sur une terre. Pis-là mon père savait qu'il y avait de la belle terre à cultiver.

Charles Labrie⁵⁹

Mon père voulait toujours s'en venir dans une place où il y avait beaucoup de terres à cultiver.

Mme Eglina Lebel⁶⁰

Il n'y avait pas d'ouvrage au Lac-au-Saumon et mon mari est venu travailler au moulin de Ernest Michaud.

Mme Rose Perron⁶¹

Mon mari a appliqué pour travailler sur le chemin de fer (...). Il voulait devenir sectionnaire et il a eu la job tout de suite.

Mme Rose Dufour⁶²



Moulin à scie situé au Jardine Brook aux étangs de la source (chemin de Saint-Léonard). Moulin à Patrick Jean, 1923



Moulin à Saint-Quentin

On constate donc, à partir de ces témoignages oraux, que beaucoup de facteurs ont joué pour attirer les gens à Saint-Quentin. Les belles terres y ont été pour beaucoup. Mais la construction du chemin de fer a créé des emplois, les moulins aussi et, bien entendu, les chantiers.

Sur ce problème des chantiers face à l'agriculture, une polémique assez intéressante s'est élevée en 1913 et 1914 entre un certain Jean D'Arc et l'abbé Melanson. Ce Jean D'Arc se disait convaincu que les gens quittaient le Québec pour le Nouveau-Brunswick parce qu'ils étaient attirés par le bois. Une correspondance entre les deux hommes s'est alors engagée dans les pages de *L'Évangéline*.

À Jean D'Arc qui avait prétendu que la paroisse d'Anderson était un centre industriel qui tomberait en ruine une fois le bois parti,⁶³ l'abbé Melanson répliquait ceci :

*Vous vous trompez grandement. Il n'y a ici qu'un vaste terrain colonisable. Aucune rivière, aucun pouvoir d'eau, aucune manufacture, à moins que vous n'appeliez centres industriels là où se trouvent quelques scieries de bois, pour utiliser la forêt dans les premières années.*⁶⁴

Puis il affirmait que les gens n'étaient "pas venus

trouver ces moulins"⁶⁵ puisqu'il n'y en avait pas au moment de la fondation.

Ce à quoi Jean D'Arc répondait, dans un article publié en mars 1914, qu'il avait vu des gens qui se préparaient à partir pour Anderson. Il mentionnait entre autres un jeune homme possédant une très bonne terre dans une des paroisses de Rimouski et qui partait parce "qu'il pourra y faire plus d'argent avec le bois"⁶⁶. Selon lui, "la franchise exige d'admettre que c'est plutôt le bois que la terre qui attire les nouveaux venus"⁶⁷, et il comparait cette nouvelle paroisse à celles du Québec.

*Vous admettez sans peine que tous les centres de colonisation, dans la province de Québec, périssent justement par le commerce du bois. Lac St-Jean, Région Labelle, Cantons de l'Est, ont eu, comme vous, leurs beaux jours d'enthousiasme et de ferveur de défrichement; le commerce, l'industrie du bois sont venus et le dépérissement de ces centres de colonisation s'est accentué avec persistance.*⁶⁸

Qui avait raison? Jean D'Arc ou l'abbé Melanson? Qu'en est-il advenu de cette future paroisse agricole d'Anderson? A-t-elle répondu aux aspirations de son fondateur?

Essayons d'abord d'apporter un éclairage en tenant compte d'informations statistiques. Les registres paroissiaux donnent quelques indications de l'ensemble de la situation. À compter de 1922, le curé notait à chaque année le nombre de cultivateurs et de journaliers. Lors des trois premières années, il faisait la distinction entre quatre catégories: cultivateurs, marchands, hommes de métiers et journaliers. Malheureusement, à compter de 1926, il ne donnera que les cultivateurs et journaliers.

Cette simplification fausse les données bien entendu. On peut supposer que tous les gens autres que cultivateurs ont été classés parmi les journaliers car le total équivalait toujours au nombre de familles ce qui amène à conclure qu'ils n'étaient pas omis, et il est difficile d'imaginer que les marchands et hommes de métiers soient classés parmi les cultivateurs, le terme étant trop restrictif.

Ces données du curé nous ont permis de dresser le tableau 5 dans lequel on constate que le nombre de cultivateurs est allé en croissant jusqu'au début des années 1950 pour ensuite céder le pas aux journaliers.

TABLEAU 5
OCCUPATION DES CHEFS DE FAMILLE

Années	Cultivateurs	Journaliers
1926	212	117
1932	230	140
1938	244	121
1944	215	210
1950	235	267
1956	235	353

Il est évident, d'après ces chiffres, que le nombre de journaliers était important dès le départ et qu'en 1944, ils avaient presque rattrapé les cultivateurs.

Il faut noter qu'en plus de la simplification extrême entre cultivateurs et journaliers, ce tableau ne tient pas compte des célibataires et encore moins de la main-d'œuvre féminine. Le total des métiers recensés par le curé équivaut au nombre de familles. Il s'agissait probablement pour lui de classer les chefs de famille lors de sa visite paroissiale.

Ce tableau ne traduit pas vraiment non plus une autre réalité apparemment très présente dès les débuts de Saint-Quentin c'est-à-dire l'importance du bois. Dès les premières années, les moulins jouèrent un rôle de premier plan dans l'économie du village. Une intéressante étude fut entreprise par un groupe du nom d'Objectif 4 et publiée dans la *Revue de Société historique du Madawaska*. Cette étude porte sur l'évolution de l'industrie forestière au nord-ouest du Nouveau-Brunswick entre 1910

et 1971. Concernant la région de Kedgwick-Saint-Quentin, on y lit que quelque 64 scieries ont été en opération pendant ces années, et le plus grand nombre de moulins en opération, soit 23, se situe entre 1921 et 1930. "La plupart des moulins coupant plus d'un million de pieds par année employaient en moyenne une trentaine d'hommes".⁶⁹

Donc si les chiffres contenus dans les enquêtes du curé démontrent que l'agriculture était pendant longtemps l'activité principale à Saint-Quentin, il est évident que le bois aussi occupait une place de choix dès les débuts du village. Ces colons étaient moitié bûcherons, moitié agriculteurs, c'est-à-dire de cette race dont l'abbé Melanson ne voulait pas.⁷⁰ "Le bois, voilà l'ennemi"⁷¹, leur disait-il.

Mais au fond, l'activité agricole et forestière sont-elles aussi opposées l'une à l'autre que la rhétorique de la colonisation le faisait valoir? Cette question continue d'animer certains débats aujourd'hui. Pour l'historien Normand Séguin, l'industrie forestière nuit à l'agriculture. Faisant appel à la notion du développement du sous-développement, il soutient que l'exploitation forestière contribue à maintenir les cultivateurs dans une économie de subsistance. Dans son volume *La conquête du sol au 19e siècle*, Séguin avance l'hypothèse que "la colonisation au Saguenay s'explique fondamentalement par les relations de dépendance qui tiennent une agriculture de subsistance à la remorque d'activités forestières"⁷² Selon lui, c'est "un exemple saisissant de développement du sous-développement"⁷³ L'agriculture aurait été maintenue dans "une forme dégradée" par sa liaison avec le secteur forestier.

Cette théorie est plus ou moins contredite par un autre historien de la région du Saguenay, Gérard Bouchard. Ce dernier prétend, au contraire, que l'activité forestière a contribué à permettre aux colons de développer plus rapidement leur entreprise agricole grâce aux revenus supplémentaires tirés de la forêt. "Nous pensons, dit-il, que l'activité forestière a pu, dans un court terme, favoriser directement le développement de l'agriculture"⁷⁴ Selon lui, grâce à la "bonne synchronisation des deux activités, il est douteux que les chantiers aient généralement entravé les travaux de la terre"⁷⁵

En fait, la même question se pose aussi dans les régions où c'est la pêche qui risque d'influencer le rendement agricole et les dirigeants du mouvement de colonisation n'avaient pas manqué de mettre les agriculteurs en garde contre ce danger.

Nicolas Landry, dans une thèse présentée à l'Université de Moncton en 1982, constate que "la pêche ne nuisait pas au rendement agricole de ceux qui la pratiquaient"⁷⁶ et il prouve, statistiques à l'appui, que ceux qui s'adonnent à ces deux activités "obtenaient un rendement pour ainsi dire similaire à ceux qui faisaient uniquement l'agriculture."⁷⁷

Mais revenons au point qui nous préoccupe à savoir l'influence de l'exploitation forestière sur l'agriculture. Pour éclairer ce débat, nous avons cru bon interroger encore une fois les véritables acteurs de ce système que l'on peut qualifier d'agro-forestier, les gens de Saint-

Quentin.

Ce qui ressort de ces entrevues, c'est que la majorité des cultivateurs ont dû aller dans les chantiers pour vivre. Et selon eux, il s'agissait d'une activité complémentaire et non nuisible. Le bois constituait un revenu d'appoint qui leur permettait, l'été venu, de travailler à l'amélioration de leur entreprise agricole.

Bien sûr, le véritable cultivateur visait à développer sa terre le plus rapidement possible pour en arriver à pouvoir s'y consacrer entièrement et en vivre. Mais, rares sont ceux qui y parvenaient. Voici quelques témoignages parmi les plus pertinents.

Question: Est-ce que vous avez travaillé dans les chantiers?

Tous les hivers, fallait que j'y aille dans le bois, jusqu'en 1947, parce que ça ne me donnait pas assez de revenu (...). Quand j'ai venu à être assez grand de terre pour garder des animaux, puis semer des patates, vendre des patates. C'est avec ça qu'on pouvait vivre. C'est à 47 ans que j'ai pu dire on vit. Avant ça tous les hivers fallait que j'aie dans le bois. Ça fournissait pas.

Joseph Michaud⁷⁸
cultivateur à la retraite

Question: Est-ce que la majorité des cultivateurs allaient travailler dans les chantiers?

Presque toute l'hiver, ah oui, ils pouvaient pas s'en ramasser assez. Il fallait qu'ils défrichent l'été, il y avait rien à faire. Y avaient 2 vaches, 3 vaches. Mais quand la forêt éloignait, ça poussait assez ben, c'était pas malaisé, c'était assez beau. À mesure qu'on pouvait nourrir 2 vaches de plus, on égrandissait.

Alphonse Léveillé⁷⁹
cultivateur à la retraite

Question: Les cultivateurs auraient-ils pu vivre seulement de l'agriculture?

Y auraient pas pu vivre. Je peux pas ouère comment-ce qui auraient pu vivre rien qu'avec ça. La petite récolte qui faisaient, c'était juste pour leurs animaux (...). Fallait qu'y travaillaient pour vivre. Fallait qu'y faisaient du bois pis toutes sortes de choses de même.

Maurice Perron⁸⁰
ancien journalier

Question: Quand vous êtes arrivé, en 1939, est-ce que vous avez eu l'impression qu'ici, à Saint-Quentin, c'était vraiment un village d'agriculteurs ou que le bois avait énormément d'importance?

Je pense que les deux, à ce moment-là, avaient une importance égale. Seulement c'était moins des agri-

culteurs que des colonisateurs (...). Les premiers arrivants essayaient de faire une vie aussi bonne que possible, de faire les deux. Devenir colon, prendre possession d'un lot, faire de l'agriculture, en autant que faire se peut et quand l'occasion se présentait, aller travailler dans le bois pour faire un revenu supplémentaire (...)

On devenait cultivateur à plein temps dans la mesure où on avait augmenté son cheptel et qu'on s'était mécanisé. C'était l'ambition du temps de cesser d'être obligé d'y aller.

Louis Lebel⁸¹
juge

Selon toutes ces informations, il est assez clair que Saint-Quentin a eu une vie économique à deux volets. C'était bien une économie agro-forestière, et même si l'agriculture est devenue assez florissante, elle est toujours allée de pair avec l'industrie du bois et elle fut graduellement dépassée par celle-ci.

En effet, une enquête socio-économique effectuée en 1968 pour le compte du CRAN et dont les résultats nous ont été communiqués par Mme Solange Savoie, qui était membre de l'équipe de recherche, a démontré que le secteur de la forêt occupait 33.8% de la main-d'oeuvre à Saint-Quentin contre 10.5% pour le secteur agricole. C'est le domaine des services, toutefois, qui occupe le premier rang avec 39%.⁸²

Le rêve de l'abbé Arthur Melanson de voir croître une paroisse agricole libérée des contraintes du travail en forêt ne s'est donc pas réalisé. Les habitants de Saint-Quentin ont pratiquement toujours vécu dans une économie agro-forestière. Et parmi les personnes interrogées, il est intéressant de noter qu'un seul mentionne que la forêt pouvait nuire à l'agriculture. Or, il s'agit du juge Louis Lebel, membre de l'élite du village et non d'un cultivateur.

Les chantiers nuisaient à ceux qui le faisaient assez régulièrement (...). Ça le consacrait dans son rôle de colon qui préférerait courir les bois que de monter une entreprise agricole d'importance.⁸³

Il semble bien qu'à la fin de ce chapitre la conclusion qui s'impose doit être nuancée. Saint-Quentin a vécu d'une économie à deux volets, c'est-à-dire d'une constante alliance entre forêt et agriculture. La forêt a-t-elle maintenu les gens dans une économie de subsistance selon la théorie du développement du sous-développement? Il semble que l'on puisse répondre oui et non. Oui, quand le travail en forêt drainait les énergies et que l'habitant n'avait plus le goût de développer sa ferme. Non, quand le colon était désireux d'améliorer son entreprise agricole et qu'il se servait de l'industrie du bois pour progresser plus rapidement, et les cultivateurs qui ont réussi à Saint-Quentin sont un vivant exemple de cette réalité.⁸⁴

1. Melanson, *Retour à la terre*, p. 152.

2. Lettre à L. Bert Somers, non datée. Copie: AFMA BC 853 .M52L 5.

3. Lettre, L. B. Somers à T. J. Loggie, 26 avril 1918, Archi-

ves provinciales du Nouveau-Brunswick, Fredericton, Record Group 10, Record Serie 272, requête de terre numéro 134, année 1918. (Ci-après APNB RG10 RS272 plus le numéro du dossier et l'année)

4. *Ibid.*

5. Arthur Perron, 79 ans, juillet 1977.
6. Lettre, Jean Morneau à T.J. Loggie, 31 juillet 1912, APNB RG10 RS272 66 1922.
7. *Ibid.*
8. Pétition présentée à l'Honorable William Morrissey, Ministre des travaux publics, 13 mars 1911. Copie: AFMA BC 853 .M52L 19.
9. Lettre, Pierre Rioux au Département des Terres et Mines, 5 octobre 1912, APNB RG10 RS272 69 1918.
10. *Ibid.*
11. Cette tragédie a été rapportée par les journaux de l'époque. Voir entre autres *L'Évangéline* du 13 novembre 1912 ainsi que le *Moncton Transcript* du 11 novembre 1912.
12. "Si Pierre Rioux n'avait pas tué 2 hommes" (en réalité, Rioux n'a tué qu'un homme), *Le Madawaska*, 20 juin 1960, p. 10.
13. Terrien de Balmoral (Arthur Melanson), "La colonisation et le français dans Restigouche", *L'Évangéline*, 21 juin 1911, p. 4.
14. *Ibid.*
15. *Ibid.*
16. Lettre, D. V. Landry à Arthur Melanson, 3 avril 1912, AFMA BC 853 .M52Z 48.
17. Lettre, J. K. Fleming à Arthur Melanson, 28 avril 1914. AFMA BC 853 .M52Z 71.
18. Lettre, Jean Thériault à Arthur Melanson, 12 décembre 1916, AFMA BC 853 .M52Z 118.
19. Dossier du lot 8, rang 11, APNB RG10 RS272 18 1915.
20. Dans ce cas-ci, nous éviterons de révéler les noms vu le caractère particulier des informations.
21. Dossier du lot 6, rang 11, APNB RG10 RS272 8 1918.
22. *Ibid.*
23. Normand Séguin, *La conquête du sol au 19e siècle*, Éditions du Boréal Express, Sillery, 1977, p. 86.
24. Terrien de Balmoral (Arthur Melanson), "La colonisation dans le comté de Restigouche", *L'Évangéline*, 25 octobre 1911, p. 4.
25. Eudore Martin, *Livre des Annonces (1914-1922)*, Archives du presbytère de Saint-Quentin.
- 25a *Plan showing Hazen, Stewart and Grimmer Settlements*, Restigouche County, Crown Land Department, Fredericton, August 4th, 1920.
26. Lettre, L. Bert Somers à T. J. Loggie, 9 mai 1921. APNB RG10 RS272 17 1923.
27. Rapport d'enquête: Lot 2, rang 17, 1929. APNB RG10 RS272 153 1918.
28. Louis Lebel, 68 ans, décembre 1984.
29. René Banville, 76 ans, décembre 1984.
30. Laetitia Thériault, 77 ans, décembre 1984.
31. Les dossiers de concessions des terres ont été étudiés au complet, c'est-à-dire à partir des premières demandes en 1911 jusqu'à la dernière concession en 1976. Ceci a été rendu nécessaire pour vérifier le nombre de demandes faites dès les débuts. Par exemple, le lot 94 du rang 13 deviendra propriété de M. Carl Moers en 1975 seulement. Or, ce lot fut occupé par huit personnes au cours des années dont deux avant 1924.
32. On relève quelques lots seulement qui seront subdivisés lors des ventes de terres. C'est le cas de quatre lots au rang 9, deux au rang 13 et un au rang 17. La plupart du temps, une petite partie seulement est vendue ou encore la moitié du lot fait l'objet d'une transaction.
33. Le Five, c'est l'endroit où coule la rivière Five Fingers, un peu à l'est de la rue principale actuelle.
34. Mme Jean-Baptiste Chouinard, 83 ans, mai 1977

M. Jean-Baptiste Chouinard (lot 9, rang 12) et M. Fred Pelletier (lot 10, rang 12) firent don d'une acre chacun au diocèse de Chatham comme futur site pour la construction de l'église. APNB RG10 RS272 89-90 1915.
35. Louis Lebel, 68 ans, décembre 1984.
36. Alphonse Léveillé, 90 ans, décembre 1984.
37. Antonio Rioux, 71 ans, décembre 1984.
38. René Banville, 76 ans, décembre 1984.
39. Joseph Michaud, 84 ans, décembre 1984.
40. Hector Boissonnault, 84 ans, décembre 1984.
41. Louis Castonguay, 75 ans, décembre 1984.
42. Arthur Perron, 79 ans, juillet 1977.
43. Louis Lebel, 68 ans, décembre 1984.
44. Terrien de Balmoral (Arthur Melanson), "La colonisation dans le comté de Restigouche", *L'Évangéline*, 25 octobre 1911, p. 4.
45. Agricola Amicus, "Au pays des rêves", *L'Évangéline*, 1er octobre 1913, p. 4.
46. "Mgr Melanson, évêque de Gravelbourg", *L'Évangéline*, 1er décembre 1932, p. 3.
47. "Une paroisse fondée par son Excellence Mgr Melanson", *L'Évangéline*, 25 février 1937, 6e fascicule, p. 44.
48. *Ibid.*
49. (Louis Lebel) *Saint-Quentin, Quarantième anniversaire*, p. 28.
50. *Ibid.*
51. C.V. Leclerc, "Oraison funèbre prononcée aux funérailles de Mgr Martin", *L'Évangéline*, 10 février 1951, p. 7.
52. "Hommage à un valeureux pionnier", *L'Évangéline*, 15 mars 1951, p. 1.
53. "Homme d'affaire bien connu décédé", *L'Évangéline*, 24 octobre 1959, p. 3.
54. "Cinquantième de la paroisse de Saint-Quentin", *Le Madawaska*, 9 juin 1960, p. 1.
55. Melanson, *Retour à la terre*, p. 149.

56. Mme Donat Beaulieu, 82 ans, mai 1977.
57. Hector Boissonnault, 77 ans, juillet 1977.
58. Louis Levesque, 87 ans, juillet 1977.
59. Charles Labrie, 80 ans, septembre 1979.
60. Mme Eglina Lebel, 74 ans, septembre 1979.
61. Mme Rose Perron, 83 ans, voir Guimond, Guitard & Landeen, "L'origine des premiers défricheurs venus à Saint-Quentin et le pourquoi de leur immigration", dans la *Revue de la Société historique du Madawaska*, Vol. XI, nos 2-3, avril-septembre 1983, p. 24.
62. Mme Rose Dufour, 96 ans, *Ibid.*, p. 23.
63. Jean D'Arc, "À propos d'un voyage d'agrément", *L'Évangéline*, 15 octobre 1913, p. 4.
64. Terrien (Arthur Melanson), "À M. Jean D'Arc à propos d'Anderson", *L'Évangéline*, 4 février 1914, p. 4.
65. *Ibid.*
66. Jean D'Arc, "Oh! fragile bonheur", *L'Évangéline*, 25 mars 1914, p. 4.
67. Jean D'Arc, "Oh! fragile bonheur" (suite), *L'Évangéline*, 1er avril 1914, p. 4.
68. *Ibid.*
69. Objectif 4, "Évolution de l'industrie forestière en Maréville entre 1910 et 1971", *Revue de la Société historique du Madawaska*, Vol. IX, no 1, juin 1981, p. 5. Voir aussi ANNEXE I pour un compte rendu détaillé de tous les moulins en opération à Saint-Quentin entre 1910 et 1971.
70. Melanson, *Retour à la terre*, pp. 88-94.
71. *Ibid.*, p. 84.
72. Séguin, *La conquête du sol au 19e siècle*, p. 23.
73. *Ibid.*, p. 34.
74. Bouchard, "Introduction à l'étude de la société sague-nayenne", p. 15.
75. *Ibid.*
76. Nicolas Landry, "Aspects socio-économiques des régions côtières de la péninsule acadienne (N.-B.), 1850-1900", Thèse de maîtrise, Université de Moncton, 1982, pp. 79-80.
77. *Ibid.*
78. Joseph Michaud, 84 ans, décembre 1984.
79. Alphonse Léveillée, 90 ans, décembre 1984.
80. Maurice Perron, 72 ans, décembre 1984.
81. Louis Lebel, 68 ans, décembre 1984.
82. Guide de travail sur la main-d'oeuvre, comité local de Saint-Quentin, no 81, **Enquête socio-économique Restigouche-sud** commandée par le Conseil régional d'Aménagement du Nord du Nouveau-Brunswick, 1968, p. 24.
83. Louis Lebel, 68 ans, décembre 1984.
84. L'entreprise agricole de M. Paul Labrie de Saint-Quentin est un bel exemple de cette réussite. Sa ferme, fortement mécanisée, s'étend sur une superficie de 2200 acres. On y cultive surtout l'avoine et l'orge. Le cheptel comprend un troupeau laitier de 96 bêtes à cornes et une porcherie de plus de 1000 porcs. Les produits se vendent partout à travers le Nouveau-Brunswick et dans la région du Bas-Saint-Laurent. --Cette entreprise agricole passa de père en fils. Paul, âgé de 44 ans, est le petit-fils d'Elisée Labrie, premier colon de Saint-Quentin. Elisée avait d'abord légué sa terre à son fils Charles qui l'exploita jusqu'en 1963, année où son fils Paul en prit possession. --Informations fournies par Paul Labrie lors d'une entrevue réalisée à Saint-Quentin le 17 décembre 1984.



École Académie St-Joseph, construite en 1924

Chapitre III

Aspects démographiques et sociologiques

*"Voilà bien, certes, ce que nous cherchons; nous voulons garder les nôtres et attirer le plus grand nombre possible de nos frères de Québec vers nous."*¹

Arthur Melanson

Origine des gens et instabilité de la population

La nouvelle localité d'Anderson devint vite un grand village. Il faut attendre 1922 pour connaître les données annuelles du chiffre de la population, mais on sait qu'un premier recensement effectué en 1914 l'évaluait à 1380. De plus, l'abbé Melanson soulignait qu'en 1916, elle avait dépassé les 2000.²

Le graphique 4 illustre cette progression rapide. Dans les années 1950, les effectifs dépassaient les 3600. Nous verrons un peu plus loin que le taux d'accroissement naturel y était très élevé mais, il faut aussi tenir compte, au début, de l'immigration massive vers ce nouveau village riche en belles terres boisées.

Ce comportement démographique se compare bien aux régions de colonisation du Québec. Gérard Bouchard, parlant du Saguenay, fait une observation qui s'applique à la lettre à la paroisse de Saint-Quentin.

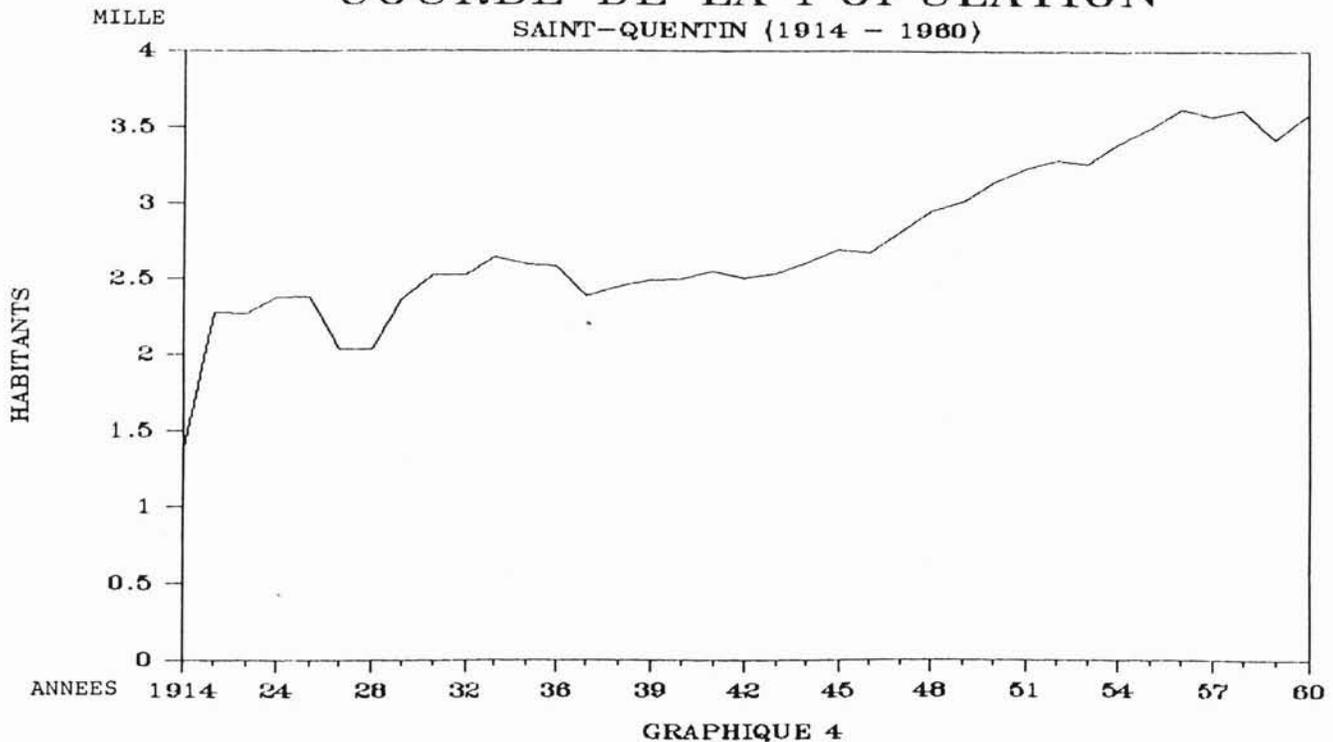
*Les courants migratoires s'y prêtant, au gré du mouvement colonisateur, de nouvelles paroisses, surtout au Lac St-Jean, atteignaient le plateau des 2000-3000 habitants en moins d'un demi-siècle.*³

Le plateau des 2000 habitants, Anderson l'avait atteint en 1916. Ces gens qui arrivent par centaines, d'où venaient-ils? Pour établir l'origine des gens, il semble que le plus sûr moyen soit encore l'étude des concessions de terres. Une étude complète portant sur les dossiers des concessions de terres ayant été faite pour la période s'échelonnant de 1910 à 1924, il est possible d'établir l'origine de plus de la moitié des requérants.

Bien entendu, cette étude laisse de côté tous ceux qui n'ont jamais cherché à obtenir une terre: les employés du chemin de fer, les bûcherons, les ouvriers des moulins, les marchands, etc. Nous ne disposons d'aucun moyen pour connaître l'origine de ces gens de façon systématique.

COURBE DE LA POPULATION

SAINT-QUENTIN (1914 - 1960)



Note: Les années qui manquent sont 1915 à 1921, 1925, 1930, 1934.

C'est donc à partir des formules de demandes que l'on peut retracer le lieu d'origine du futur colon. De 1910 à 1924, 712 demandes furent envoyées à Fredericton et sur ce nombre, 308 donnaient Saint-Quentin comme lieu d'origine. Mais les 404 autres, soit 56.7%, ont identifié l'endroit réel d'où ils venaient et cela représente, croyons-nous, un assez bon échantillonnage.

Le tableau suivant indique l'origine de ces premiers habitants de Saint-Quentin en même temps que les rangs où ils ont choisi de s'établir.

TABLEAU 6
ORIGINE DES PREMIERS COLONS (1910-1924)

Rangs	Lieu d'origine		
	Québec	N.-B.	E.-U.
7 & 8	5	41	10
9 & 10	42	14	10
11 & 12	74	7	2
13 & 14	53	2	10
15 & 16	31	26	13
17 & 18	26	16	22
Total	231	106	67

Une évidence s'impose immédiatement, la majorité des gens venaient du Québec, soit 231 sur 404 ou 57.2%. Seulement 26.2% venaient du Nouveau-Brunswick et 16.6% des États-Unis.⁴ Mentionnons aussi que tous les colons en provenance des États-Unis portaient des noms francophones.

Si on essaie de déterminer la stabilité de ces gens, on constate encore là que les gens du Québec l'emportent. Sur les 231 requérants d'origine québécoise, 34.2% vont demeurer à Saint-Quentin comparé à 16% pour le Nouveau-Brunswick et 9% pour les États-Unis. Ceux qui ont donné Saint-Quentin comme lieu d'origine ne sont pas plus stables. Seulement 10.4% prendront racine à Saint-Quentin.

Cette plus grande stabilité des gens d'origine québécoise apparaît aussi dans le choix de leur terre. On remarque qu'ils se sont concentrés dans les rangs du centre là où le village s'est érigé. Alors que ceux du Nouveau-Brunswick et des États-Unis se sont groupés dans les rangs périphériques, rangs qui seront abandonnés par la suite vu leur éloignement.

Les pourcentages de stabilité que nous venons d'évoquer ne sont pas très élevés. Au total, 319 terres ont fait l'objet de cette étude et 712 personnes ont rempli les formulaires de demande, donc une moyenne de plus de deux par terre. Ce brassage de la population est aussi attesté par les registres paroissiaux. À partir de 1922, le curé note

le nombre de familles qui sont arrivées à Saint-Quentin pendant l'année en cours ainsi que le nombre de celles qui sont parties.

Le graphique 5 illustre bien le va-et-vient des familles à Saint-Quentin. Les années manquantes, telles 1923, 1953, 1955 et 1956 sont celles où les renseignements ont été omis dans le registre. Il est malheureux que nous n'ayons pas les informations pour les premières années de la colonie alors que la mobilité devait y être encore plus prononcée.

Il semble que beaucoup de gens quittèrent Saint-Quentin à la suite de nombreux feux de forêt. En 1919, un incendie cause la destruction d'une vingtaine de maisons et, en 1920, soixante-dix bâtiments, y compris ceux que l'on avait reconstruits, passent au feu. Le livret du quarantième anniversaire fait remarquer que "le relèvement est long et pénible" et que "quelques citoyens se découragent et vont s'établir à l'étranger".⁵

Ces départs apparaissent sur le graphique 5 aux années 1922 et 1926. Et en 1927, "le nombre de familles tombe à 314, à la suite des feux de forêts des années précédentes."⁶ Soulignons aussi que ces années coïncident avec une période de forte relance économique et que les villes industrielles du Québec et de l'Ontario commençaient déjà à exercer leur attraction sur les populations rurales.⁷ Les nombreux départs des années 1920 pourraient donc être reliés aussi à ce phénomène.

Toutefois, pour faire contrepoids à cette baisse des années 1920, la crise économique qui frappe le pays en 1929 eut pour effet d'attirer de nombreuses familles à Saint-Quentin. Ces gens sans emploi viendront chercher dans l'agriculture le moyen de survivre. L'année 1929 voit donc arriver trente-huit nouvelles familles et le début des années 1930 marque une certaine stabilité. Mais, dès 1934, le va-et-vient recommence et, jusqu'aux années 1950, les départs l'emporteront sur les arrivées. Rappelons qu'il s'agit ici de familles. Ce graphique ne rend pas compte de l'exode des jeunes célibataires.

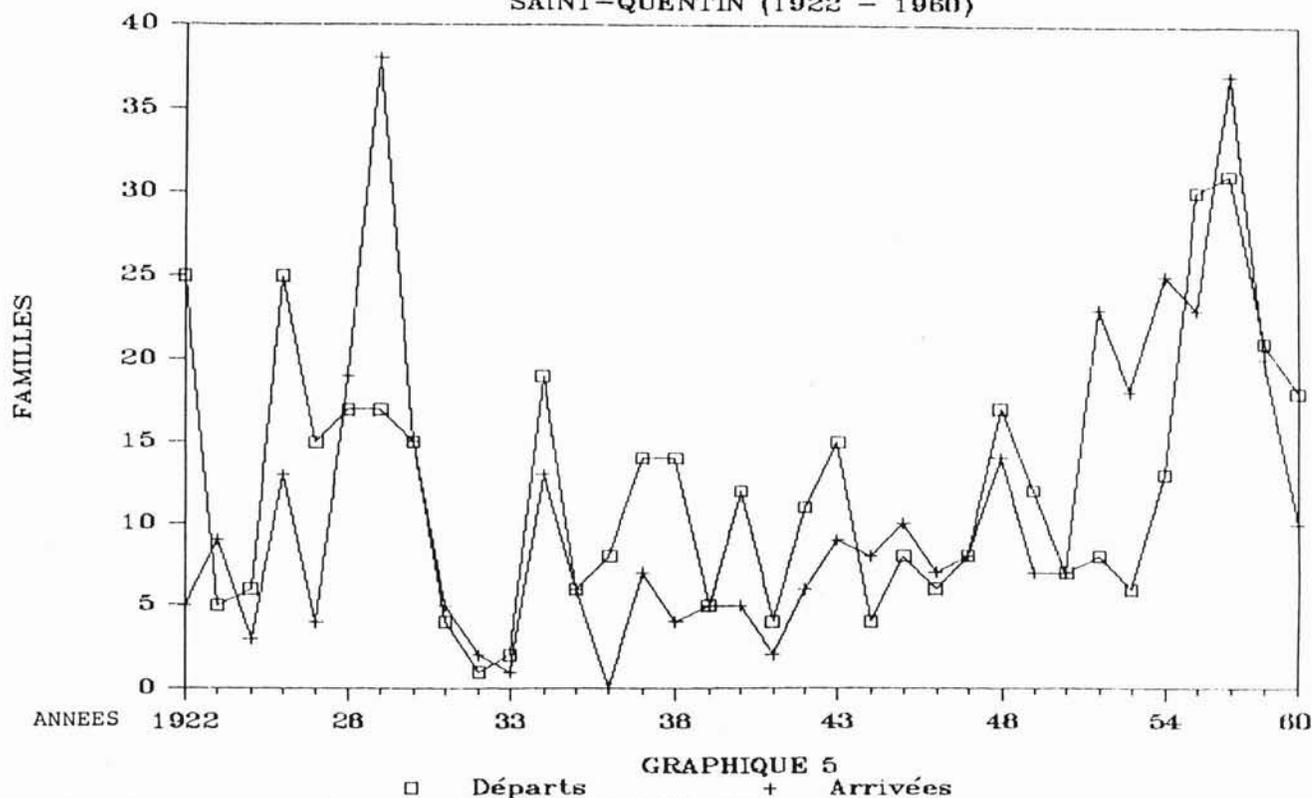
Gérard Bouchard, dans le volume *Les Saguenayens*, analyse la croissance rapide du Saguenay et il émet le commentaire suivant: "On se demande ce qu'aurait été la croissance sans les coups de frein de l'émigration".⁸ M. Louis Castonguay, de Saint-Quentin, un ancien cultivateur à sa retraite, fait le même commentaire bien qu'en termes plus simples. "Si le monde qui est né à Saint-Quentin aurait resté ici, ça serait une grande ville aujourd'hui. Y en a bien plus de partis en dehors qui en a qui ont resté ici."⁹

On peut tenter une évaluation scientifique de l'émigration à Saint-Quentin par la méthode de l'accroissement naturel. Il s'agit d'ajouter le nombre de naissances excédant les décès au chiffre de la population au début de chaque période. Cela établit la population prévue. Ensuite, la différence entre la population prévue et la population réelle indique la migration nette.

Comme le tableau 7 l'indique, les calculs ont été effectués par décennie pour ce qui a trait aux trente dernières années. Concernant les premières années, puisque

DEPLACEMENT DE LA POPULATION

SAINT-QUENTIN (1922 - 1960)



Note: Les années qui manquent sont 1923, 1953, 1955, 1956.

nous n'avons le chiffre de la population que pour 1914 seulement, soit 1380, et ensuite, de façon continue, à compter de 1922, nous avons cru bon diviser la période de la façon suivante: 1914 à 1921 et 1921 à 1930. Comme il faut bien établir une ligne de démarcation pour ce qui a trait aux données démographiques, nous supposons ici que le curé faisait son recensement annuel à la fin de l'année et que l'évaluation des effectifs inscrits dans les registres à chaque année constitue le chiffre de la population de la fin de l'année précédente. Un témoignage oral peut justifier ce choix. Parlant de la visite du curé, Mme Jean-Baptiste Chouinard mentionne que "d'ordinaire, c'était dans le temps des fêtes qui passait. Et puis c'est comme un recensement quasiment qui faisait, une visite pastorale".¹⁰

TABLEAU 7
MIGRATION NETTE

Années	Nais- sances	Décès	Accrois- sement naturel	Popula- tion prévue	Popula- tion réelle	Migra- tion nette
1914-1921	1027	382	645	2025	2278	+253
1922-1930	1078	288	790	3068	2526	-542
1931-1940	1004	285	719	3245	2545	-700
1941-1950	1245	254	991	3536	3229	-307
1951-1960	1450	228	1222	4451	3541	-910

Les données de ce tableau démontrent une fois de

plus l'extrême mobilité de la population de Saint-Quentin. Jusqu'en 1921, l'immigration l'emporte, mais après ces années, les départs sont très nombreux et dépassent de beaucoup les arrivées.

On peut se demander pourquoi les gens ne restaient pas à Saint-Quentin. On sait déjà que beaucoup ne sont venus que pour les revenus du bois et sont allés tenter la même expérience ailleurs. Nécessairement, ces chercheurs de fortune sont instables mais il y a aussi tout le système agro-forestier qui explique l'instabilité de la population du village. Si l'industrie forestière ralentissait, tous ceux qui en tiraient leurs revenus étaient forcés de s'exiler. Du côté de l'agriculture, Saint-Quentin est un village éloigné des grands centres. Pour les cultivateurs, l'organisation et le coût du transport pour écouler leurs produits constituaient un énorme problème.

Des familles entières quittaient la région. Mais ce sont surtout les jeunes qui s'en allaient dans les grandes villes à la recherche d'emploi. Monsieur Paul Labrie, le plus gros cultivateur actuel de Saint-Quentin, fait cette remarque très concluante:

*Que c'est que t'entendais dire sur les autres cultivateurs, que le papa, y pouvait pas payer le garçon, c'est pour ça que le garçon allait travailler d'un bord à l'autre (...). Ça fait qu'à ce moment-là, la culture du père, ça s'est détérioré.*¹¹

En fait, les constatations de Gérard Bouchard sur le Saguenay, à savoir que le véritable problème de l'agri-

culture n'était pas l'exploitation forestière, mais bien l'absence d'un marché régional et l'éloignement des grands centres¹², semblent bien s'appliquer à Saint-Quentin. La complémentarité de l'agriculture et de la foresterie marchait bien dans un système fermé au tout début de Saint-Quentin. Mais dès que le marché entre en jeu, autant du côté du bois que de celui de l'agriculture, le système intégré agro-forestier présente des difficultés.

Ces difficultés économiques se sont répercutées sur la dynamique démographique du village de Saint-Quentin entraînant une très grande mobilité. Cette mobilité rend l'étude démographique plus difficile mais nous pouvons quand même observer le comportement de cette jeune population lors des grandes étapes de la vie. Dans ce contexte, les registres paroissiaux constituent une source d'information fondamentale. Les renseignements sur les mariages, les baptêmes et les sépultures permettent de faire assez facilement l'étude statistique des trois grands facteurs démographiques, à savoir la nuptialité, la natalité et la mortalité. En plus de l'étude des registres, des entrevues orales permettent souvent d'expliquer ou d'aller plus loin dans l'analyse des données statistiques. Elles font ressortir les coutumes et les traditions qui se sont bâties autour des baptêmes, des mariages et des sépultures dans ce pays de colonisation.

Nuptialité

De 1910 à 1960, 924 mariages furent célébrés à Saint-Quentin, ce qui constitue une moyenne de 18.5 par année. Toutefois, si l'on divise la période en tranches de 25 ans, on constate une augmentation du nombre de mariages dans la période de 1936 à 1960 quand la moyenne grimpe

à 23.4 alors qu'elle n'est que de 13.6 pour les premières 25 années. Cette augmentation est, bien sûr, attribuable à l'augmentation de la population, mais aussi probablement au fait que, dans les débuts, ce sont généralement de jeunes familles qui venaient s'établir et qu'il fallait attendre la génération suivante pour voir les enfants se marier. (Le graphique suivant illustre la courbe de mariages à Saint-Quentin de 1910 à 1960.)

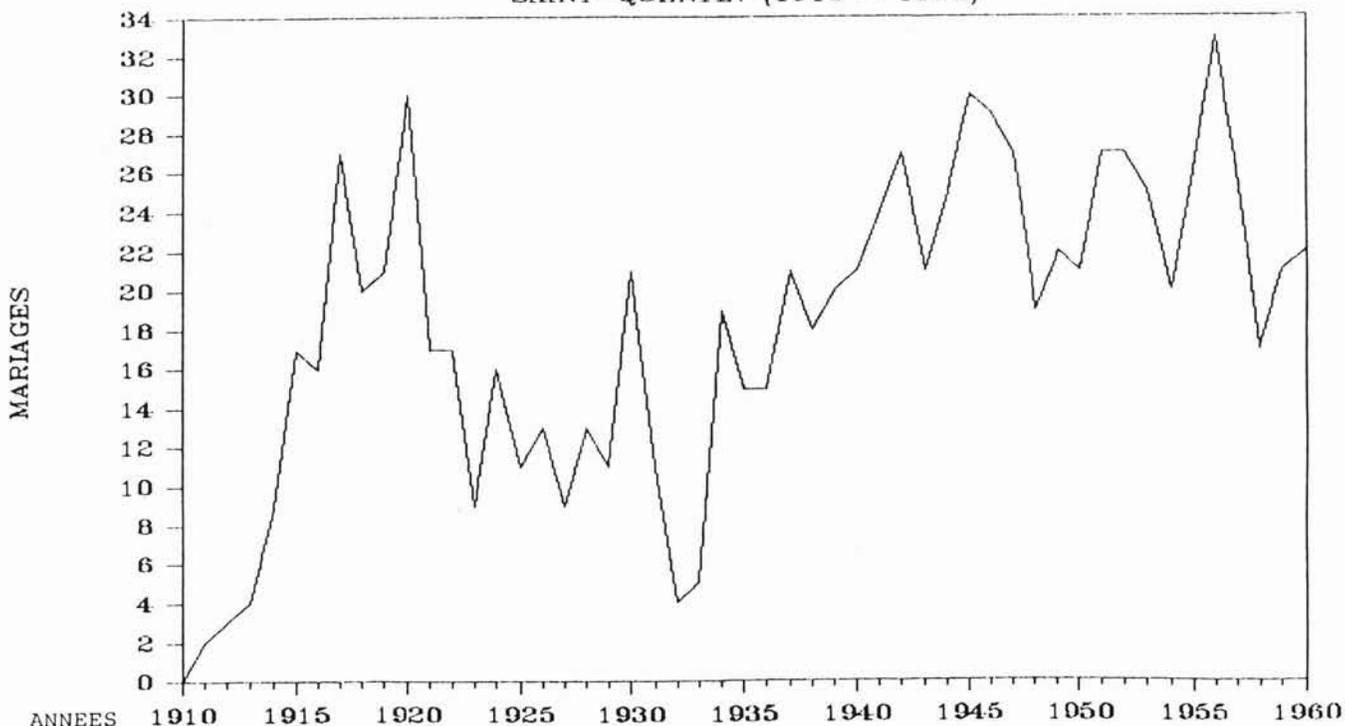
Cette courbe des mariages est assez erratique, mais il est possible d'avancer quelques hypothèses quant à l'analyse de ces données. Les trois ou quatre premières années virent peu de mariages. Les familles venaient d'arriver et leurs enfants étaient généralement en bas âge. Mais certaines familles avaient de grands enfants qui vont se marier après un certain temps sans oublier que de nombreux célibataires viennent s'installer sur les terres nouvelles et plusieurs se marieront à Saint-Quentin après quelques années. On assiste donc à une hausse du nombre de mariages entre 1915 et 1922. On sait que ce sont les années où les arrivées l'emportent sur les départs et où la population augmente constamment et rapidement.

Le début de cette période coïncide aussi avec la Première guerre mondiale et beaucoup d'hommes ont pu être attirés à Saint-Quentin afin d'échapper à la guerre. Être cultivateur permettait alors d'obtenir une exemption. "Mon mari n'est pas allé à la guerre parce qu'il avait ses papiers, sa terre"¹³, nous dit Mme Léonard Violette.

On note aussi pendant cette période, deux années où la courbe grimpe de façon particulière, l'année 1917 et l'année 1920. Le manque de données sur le chiffre global de la population complique l'interprétation de ce phéno-

COURBE DES MARIAGES

SAINT-QUENTIN (1910 - 1960)



GRAPHIQUE 6

mène mais nous pouvons toutefois émettre des hypothèses.

L'année 1917 fut l'année de la conscription et on sait que cette loi appelait "sous les armes tous les hommes célibataires ou veufs sans enfants, de 20 à 35 ans".¹⁴ Cela peut expliquer une certaine ruée vers le mariage.

Quant à l'année 1920, la hausse de la nuptialité pourrait être reliée à l'après-guerre et, en particulier, au programme de rétablissement des soldats en vertu de la loi *Soldiers' Land Settlement*.¹⁵ Il est probable que ces années-là ont emmené à Saint-Quentin un fort contingent de jeunes gens entraînant une hausse dans le nombre des mariages.

On assiste à la suite à une baisse de la nuptialité dans les années 1920. Cette baisse est sans doute associée à la chute de la population suite à l'émigration massive de cette période. Nous avons vu qu'à partir des années 1920, le solde migratoire à Saint-Quentin devient négatif. Les gens quittent le village en quête d'emploi dans les grands centres.

La crise des années 1930 ne va pas non plus favoriser les mariages. La plupart des études démontrent que les mariages sont retardés en période de récession économique.¹⁶ Toutefois, on note une nette remontée de la courbe en 1930 ce qui, au premier abord, peut paraître étrange. Mais nous avons vu que de nombreuses familles sont venues ou revenues à Saint-Quentin au temps de la crise économique. Trente-huit sont arrivées en 1929, ce qui probablement explique le nombre élevé de mariages en 1930. Mais la nuptialité chutera par la suite de façon spectaculaire. Quatre mariages en 1932 et cinq en 1933 ce qui ne s'était pas vu depuis le tout-début de la colonie. Toutefois, avec la fin de la crise économique, la vie reprendra son cours normal et le nombre de mariages ainsi que les effectifs de la population s'engageront dans un mouvement à la hausse qui se maintiendra de façon générale jusqu'à la fin de la période étudiée ici.

On se mariait donc à Saint-Quentin comme partout ailleurs mais quelles étaient les coutumes entourant ce grand événement dans ce pays de colonisation? D'abord au temps des fréquentations, il y avait les "bons soirs" pour aller voir sa blonde. C'était le mardi, le jeudi et le dimanche. Dans les premières années, c'était le dimanche seulement.

Selon des témoignages de personnes originaires de la Gaspésie, "Y a seulement le vendredi qu'on pouvait pas aller voir notre fille. C'était la soirée des jaloux."¹⁷

Les "bons soirs", il ne fallait pas que le garçon veuille plus tard que neuf heures et demie. Certains parents allaient même jusqu'à faire sonner le réveille-matin pour rappeler le retardaire à l'ordre.¹⁸

Il était rare que les amoureux sortaient sauf pour aller prendre une marche. S'ils assistaient à une veillée et dansaient, la jeune fille devait accorder la première danse à son amoureux. "Si a dansait pas le premier set avec, c'était un gros affront à faire à son ami."¹⁹

En général, les fréquentations ne duraient que quelques mois mais on ne semble pas s'être marié anormalement jeune. On peut difficilement établir l'âge exact des conjoints au moment de leur mariage, surtout durant les premières années, puisque les futurs époux sont nés ailleurs. Le curé note uniquement s'ils sont majeurs ou mineurs. En général, le garçon est majeur en 89.6% des cas et la femme l'est aussi dans une proportion de 47.5%. Sur les 924 mariages, la femme est mineure en 51.5% des cas. Les informations manquent pour 1.4% des mariages.

On constate que les remariages sont plutôt rares, fait assez typique chez une jeune population. Sur le total des 924 mariages, au moins un des conjoints a déjà été marié en 7.4% des cas. C'est l'homme en 24 occasions, la femme en 17, et 27 mariages uniront veufs et veuves.

En ce qui concerne la publication des bans à l'église, les témoignages se contredisent. Par exemple, un couple soutient qu'ils ont été "criés" trois fois à l'église²⁰ alors que le registre des mariages note une dispense de deux bans. De fait, si on s'en tient aux registres paroissiaux, la majorité des couples obtiennent une dispense de deux bans. De 1911 à 1920, sur 149 mariages, 128 n'ont été publiés qu'une fois. À compter de cette date, le curé cessera de le noter dans les registres. M. Louis Levesque, lui, n'hésite pas à affirmer que son mariage n'a été publié qu'une fois et le registre lui donne raison.²¹

Avant le mariage, on faisait un genre de "shower" à la future mariée. M. Charles Labrie parle d'une "veillée de toile".

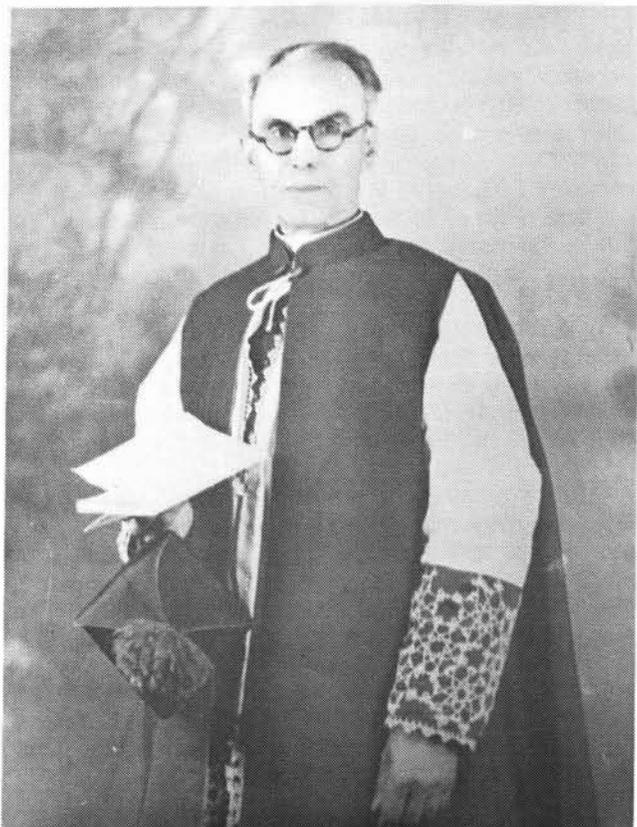
*C'était des filles qui apportaient un morceau de butin, vous savez ça faisait partie de la toile, des essuie-mains, des linges à vaisselle, des oreillers. Y appelaient ça la veillée de toile.*²²

Dans les premières années, il existait aussi l'habitude de jouer des tours aux mariés. Il semble que le "vol de la mariée" se soit pratiqué quelques fois. Mme Jean-Baptiste Chouinard dit qu'il en avait été question pour elle et son mariage eut lieu en 1913. Bien sûr, la mariée n'allait pas loin vu l'isolement de Saint-Quentin. Le voyage se résumait à quelques petits tours dans les rangs. "C'était rien qu'ici dans le coin."²³

Il n'y avait pas que la jeune fille qui était victime de tours. Le garçon n'y échappait pas. "Y se faisait des tours. Toutes sortes de connasseries, y essayaient à prendre le butin, pis la jaquette de la mariée. Pis le garçon pareil, y cachaient son butin."²⁴

Dans les premiers temps de la colonisation, il n'y avait pas de voyage de nocces car il n'était pas facile de sortir du milieu. Les nocces se faisaient à la maison chez le père de la mariée. Avec l'arrivée du curé Martin, les fêtes ont dû perdre un peu d'ambiance car il défendait la danse. Après un certain temps, il semble qu'il ait fait une concession: les gens pouvaient danser aux nocces mais seulement de clarté. "Aux nocces, à la clarté, pas à la noirceur. Avec le curé Martin, après six heures, fallait pas danser."²⁵ Et encore, "fallait demander une dispense".²⁶

Comme partout ailleurs, les jeunes amoureux de



Mgr Eudore Martin, curé de Saint-Quentin de 1914 à 1951

Saint-Quentin attendaient le beau temps pour leurs épousailles. Le tableau 8 nous présente le mouvement saisonnier des mariages.

D'après ces chiffres, le nombre de mariages se

divise, selon les saisons, de la façon suivante:

Automne (septembre-octobre-novembre): 218 mariages 23.6%
 Hiver (décembre-janvier-février): 126 mariages.....13.6%
 Printemps (mars-avril-mai): 148 mariages.....16.0%
 Été (juin-juillet-août): 432 mariages.....46.8%

On peut constater aussi que l'on ne se mariait habituellement pas pendant les périodes de l'Avent et du Carême suivant la coutume en milieu catholique.²⁷ Par exemple, des trente-huit mariages célébrés en décembre, trois seulement l'ont été pendant l'Avent et, pour au moins un de ces mariages, il y avait une certaine urgence puisqu'un bébé naîtra dans les cinq mois.

À Saint-Quentin, toutefois, contrairement à d'autres villages de colonisation, on ne s'est pas beaucoup marié entre parents.²⁸ Des 924 mariages, trente-deux seulement ont nécessité une dispense, soit 3.5%. Cela peut paraître étonnant pour un village aussi isolé mais s'explique probablement par les lieux d'origine variés de cette population. Dans les dix premières années, sur un total de 149 mariages, quatre-vingt-trois époux venaient de l'extérieur. Un bon nombre de femmes aussi venaient de l'extérieur, soit trente-six de 1911 à 1920. Pour toute la période étudiée, un total de soixante-dix-sept femmes seront identifiées comme venant de l'extérieur, mais de ce nombre, c'est presque la moitié, soit 46.8%, qui se rencontre dans les dix premières années. Ces femmes venaient chercher du travail à Saint-Quentin dans l'enseignement, par exemple, ou comme femme de ménage. Il semble que les salaires étaient même alléchants pour une femme à Saint-Quentin. Mme May Roy, originaire de New Richmond, est venue en 1919 et voici comment elle décrit les avantages qu'une femme pouvait y trouver:

Je suis venue pour travailler dans les maisons privées. Les salaires étaient meilleurs qu'à New-Richmond, \$4.00 par mois à New-Richmond et ici

TABLEAU 8

MOUVEMENT SAISONNIER DES MARIAGES

Années	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre
1911-1920	13	13	5	14	6	14	16	17	12	18	18	3
1921-1930	11	13	3	14	8	13	19	25	15	8	5	3
1931-1940	4	5	2	13	11	14	39	26	11	12	10	2
1941-1950	10	6	2	19	16	39	44	41	17	24	14	13
1951-1960	2	11	..	22	13	22	48	55	16	25	13	17
Total	40	48	12	82	54	102	166	164	71	87	60	38

*j'avais \$4.00 par semaine. Les salaires étaient plus hauts parce qu'il y avait beaucoup de gagnes à Saint-Quentin.*²⁹

Donc la grande mobilité des débuts explique que les conjoints viennent en majorité de l'extérieur du village. Le tableau 9 nous éclaire sur les lieux d'origine des futurs époux.

TABLEAU 9
ORIGINE DES CONJOINTS

Années		St.-Q.	Qué.	N.-B.	E.-U.	Autres	Non ident.
1911-1920	H	63	52	20	9	2	3
	F	113	21	11	4
1921-1930	H	77	36	19	4	..	1
	F	126	5	4	2
1931-1940	H	111	13	22	1	..	2
	F	140	1	7	1
1941-1950	H	176	20	41	3	1	4
	F	228	3	13	1
1951-1960	H	139	22	69	10	4	..
	F	240	1	3
Total	H	566	143	171	27	7	10
	F	847	31	38	5	..	3

Ce tableau illustre bien que la majorité des conjoints provenaient de familles déjà établies à Saint-Quentin. Mais, en ce qui concerne les nouveaux venus, les premières années offrent une concentration de gens originaires du Québec. Ce n'est qu'à partir des années 1930 que les conjoints originaires du Nouveau-Brunswick seront les plus nombreux. Ils viennent des comtés voisins tels le Madawaska (42) et Victoria (29) mais surtout du comté de Restigouche (68). Des liens se sont vite créés avec les jeunes gens des villages voisins de Kedgwick (30) et de Saint-Martin (23).

Natalité

Comme nous l'avons déjà constaté, la population de Saint-Quentin a connu un taux de croissance très rapide. Il a suffi de cinquante années pour que le chiffre global des effectifs atteigne 3588 (population: 1960), chiffre que bien des villages du Nouveau-Brunswick n'ont jamais atteint. À part Campbellton et Dalhousie, Saint-Quentin est la plus grosse agglomération du comté de Restigouche.

L'arrivée massive et constante de nouvelles familles à Saint-Quentin étant contrebalancée par de nombreux départs n'explique pas à elle seule l'augmentation de la population. Le facteur principal est à chercher du côté du taux de natalité extrêmement élevé, et, bien entendu, si tous les enfants avaient survécu, la croissance serait bien plus marquée. Car, dans ce que l'on appelle un cycle démographique d'ancien régime, les enfants naissaient en très grand nombre, mais la mortalité infantile constituait un véritable fléau.

Le graphique 7 illustre la courbe des naissances à Saint-Quentin de 1910 à 1960. On y voit que, dès les débuts,

le nombre de naissances grimpe rapidement et considérablement.

On assiste ensuite à un mouvement à la baisse au début des années 1920, mouvement qui s'accroît en 1928 pour remonter ensuite passablement pendant les années 1929 et 1932.

Cette courbe des naissances est, bien entendu, reliée à la courbe des mariages et à celle de la population. Les années 1920 ayant marqué une baisse générale de la population à cause de l'émigration, le taux de natalité s'en est ressenti. Par contre, l'arrivée de nombreuses familles vers 1930 fera momentanément remonter le nombre des naissances. Mais, par la suite, les années de crise économique entraîneront une baisse de la natalité. Le mouvement à la hausse reprendra, cependant, vers les années 1940 pour atteindre un sommet dans les années 1950.

Si la courbe des natalités suffit à elle seule à illustrer la vitalité des familles à Saint-Quentin, c'est encore plus évident quand on établit une comparaison entre les taux de natalité de Saint-Quentin, ceux du comté de Restigouche en général et ceux du Nouveau-Brunswick. Soulignons, toutefois, que pour Saint-Quentin, vu les faibles effectifs, les taux de natalité qui apparaissent au tableau 10 constituent une moyenne entre l'année indiquée et les deux années encadrantes sauf pour 1931 où les données manquaient pour établir cette moyenne. Nous avons choisi les années où il était possible de comparer soit avec Restigouche soit avec le Nouveau-Brunswick.³⁰

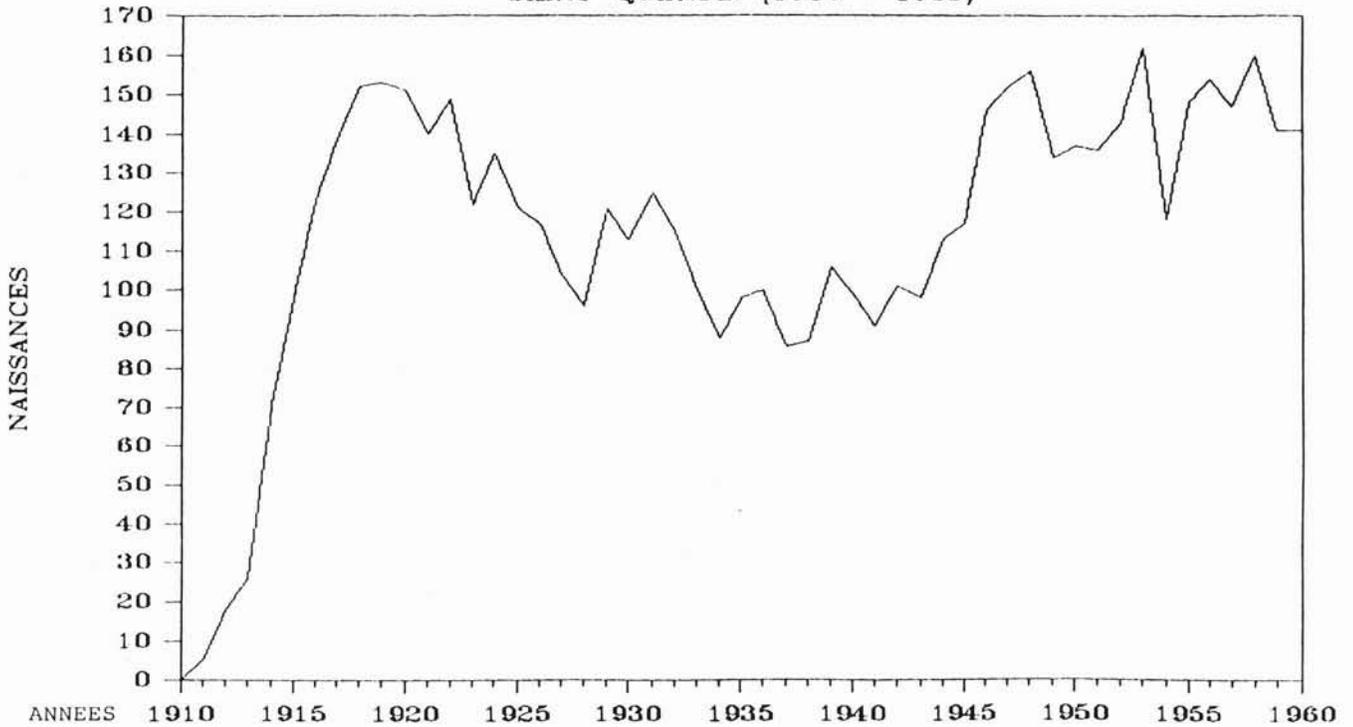
De tels chiffres démontrent que Saint-Quentin l'emporte sur toute la ligne. Et on constate aussi que le haut taux de natalité se maintient jusqu'aux années 1960 où il commencera à baisser comme partout ailleurs. Cette constante des cinquante premières années est à remarquer car le nombre élevé de naissances s'expliquerait dans les débuts par la jeunesse de la population qui se concentre surtout dans les catégories d'âges reproductives, mais cela aurait dû se normaliser après une vingtaine d'années. En fait, le taux de natalité à Saint-Quentin se compare à celui d'autres régions de colonisation. "L'étude de la démographie saguenayenne, dit Gérard Bouchard, mettra à jour des vitesses de croissance tout à fait spectaculaires (...) des taux de natalité de l'ordre de 50 à 60%."³¹

Il est intéressant d'aller voir si Saint-Quentin, village entièrement francophone et d'origine surtout québécoise, se comporte à ce titre comme les autres villages et régions du Nouveau-Brunswick. Le graphique 8 établit une comparaison entre les taux de natalité de la population du Nouveau-Brunswick selon l'origine ethnique par rapport à Saint-Quentin. Pour Saint-Quentin, il s'agit encore des moyennes entre l'année indiquée et les deux années encadrantes (sauf pour 1931). De plus, la courbe part de 1923 plutôt que 1921 puisque nous ne connaissons pas le chiffre total de la population du village avant 1922.

Les Saint-Quentinois semblent difficiles à dépasser. Où que l'on regarde, ils battent les records. Dans un article publié en 1921 dans l'*Écho de Campbellton*, l'abbé Melanson se réjouit de l'augmentation de la population francophone dans le comté de Restigouche. Et il semble

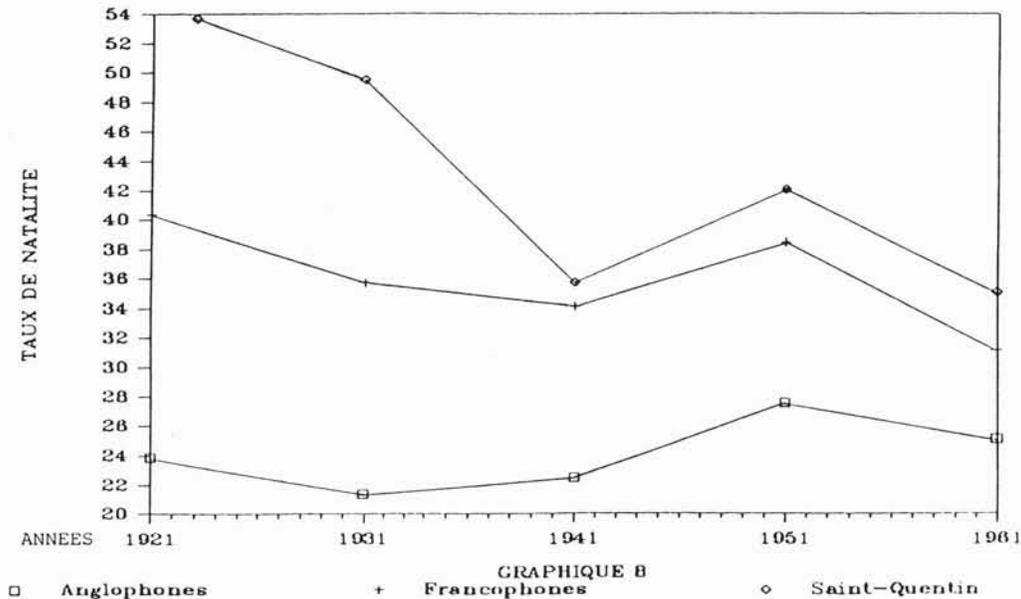
COURBE DES NAISSANCES

SAINT-QUENTIN (1910 - 1960)



GRAPHIQUE 7

TAUX DE NATALITE DE LA POPULATION DU N.-B.
SELON L'ORIGINE ETHNIQUE PAR RAPPORT
A SAINT-QUENTIN¹



GRAPHIQUE 8

□ Anglophones

+ Francophones

○ Saint-Quentin

¹Ces chiffres sur les taux de natalité selon l'origine ethnique du Nouveau-Brunswick nous ont été fournis par Mme Muriel K. Roy de l'Université de Moncton, spécialiste en démographie. Les données dont elle s'est servie proviennent des rapports annuels des Statistiques de l'Etat civil. Nous avons aussi profité des conseils de Mme Roy pour toute la partie démographique de cette étude et nous l'en remercions sincèrement.

TABLEAU 10
TAUX COMPARATIFS DE NATALITE POUR 1,000 HABITANTS

Années	Saint-Quentin	Restigouche	Nouveau-Brunswick
1931	49.5	..	26.5
1941	38.6	..	26.8
1948	50.5	41.6	..
1951	43.1	..	31.2
1952	45.1	39.3	..
1961	37.0	..	27.7

tout fier de remarquer que "la natalité annuelle dépasse même celle de nos frères de la vallée du Saint-Laurent et ce n'est pas peu dire".³²

On peut facilement conclure qu'avec un tel accroissement naturel les grandes familles devaient être nombreuses à Saint-Quentin. Les gens y étaient d'ailleurs fortement encouragés par leurs prêtres. L'abbé Melanson, parlant de l'importance de la femme pour soutenir le mari dans une colonie à ses débuts, constataient que la Providence avait pourvu le village d'Anderson de femmes remarquables.

Nous y trouvons là de bonnes mères chrétiennes à qui, si on leur demande: combien avez-vous d'enfants?) Elles pourront nous répondre: 9, 10 et même 12. L'une d'elles ajoutait, un jour, avec un petit sourire plein de santé et de légitime orgueil, après nous avoir dit qu'elle n'en avait que 12 de vivants; "mais j'en ai 6 au ciel".³³

L'abbé Melanson écrivait ceci en 1911, donc ces familles arrivaient tout juste à Saint-Quentin et venaient en majorité du Québec comme on l'a vu. Il est clair par le ton de l'article que les grandes familles sont encouragées, et le curé Eudore Martin, qui imposera son autorité sur cette population pendant trente-sept ans, a certainement continué dans cette ligne. Il n'était absolument pas question d'un quelconque contrôle des naissances. Mme Jean-Baptiste Chouinard, interrogée à ce sujet, répond:

On s'occupait pas de ça par ici. Parce qu'ils ont pas mal eu toutes des grosses familles par ici. Puis on avait le Père Martin à part ça. Si une femme avait pas d'enfants, elle était quasiment damnée.³⁴

Voyons maintenant si tout cela peut être attesté par quelques statistiques. Déterminer la taille des ménages d'une population aussi récente et sur une période aussi courte comporte des problèmes. Nous avons quand même essayé d'établir un certain échantillonnage. D'abord cinquante familles furent choisies à partir d'un critère de base à savoir l'assurance qu'elles ont toujours vécu à Saint-Quentin. Pour le déterminer, nous avons choisi des couples qui vivent toujours à Saint-Quentin ou qui y sont décédés après avoir élevé leur famille. De plus, les jeunes couples mariés avant d'arriver à Saint-Quentin ont été éliminés sauf s'il était possible d'établir qu'ils venaient tout juste de se marier. Aucun mariage célébré après 1930 n'a été retenu car il fallait la certitude que la famille était

vraiment complète à la fin de la période étudiée, en l'occurrence 1960. Les mariages interrompus par décès ou autres raisons ont aussi été mis de côté afin de ne pas entrer dans des complications qui déborderaient le cadre de cette étude.

Il est évident que ce genre d'échantillonnage comporte des lacunes. Les familles qui sont demeurées à Saint-Quentin n'étaient pas nécessairement plus ou moins fertiles que celles qui sont parties. C'est donc avec une certaine réserve que sont présentés les chiffres du tableau 11, mais nous croyons qu'ils sont suffisamment significatifs.

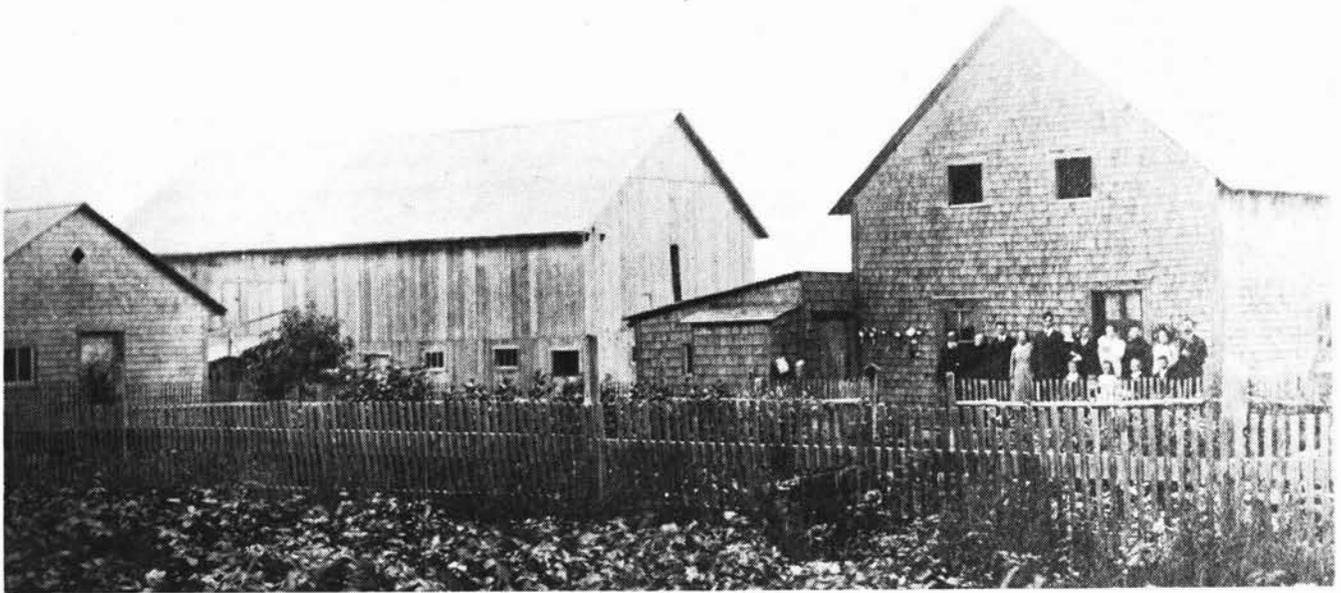
TABLEAU 11

NOMBRE D'ENFANTS PAR FAMILLE			
No. d'enfants	No. de familles	No. d'enfants	No. de familles
0 à 3	..	11 à 15	20
3 à 5	4	16 à 18	9
6 à 10	17	19 à 20	..

L'étude de ces cinquante familles démontre une moyenne de 11.3 enfants par ménage. De ces cinquante familles, huit femmes ont donné naissance à des jumeaux mais une fois seulement. Cet échantillonnage confirme alors les témoignages oraux à l'effet qu'à Saint-Quentin, les familles nombreuses étaient de règle. Mais, si le curé favorisait les grandes familles, il n'était certainement pas en faveur des naissances hors-mariage, et on constate qu'il ne manque pas de le noter dans le registre paroissial. Le nombre d'enfants illégitimes est donné pour chaque année et lors des sépultures, le curé le mentionne s'il s'agit d'un enfant illégitime comme s'il fallait bien mettre en évidence cet accroc à la morale chrétienne.



Jean Labrie et famille, Rang 10, 1912



Maison de Jean Labrie et famille, Rang 10, 1912

Selon les informations contenues dans les registres, quarante-neuf enfants naîtront hors des liens du mariage sur une période de cinquante ans. Ce n'est pas énorme mais il faut tenir compte que certains enfants ont pu naître ailleurs et être placés à la "crèche" comme cela se pratiquait beaucoup à l'époque.

On remarque que c'est le début des années 1930 qui enregistre le plus de naissances illégitimes soit cinq en 1932 et quatre en 1934. Probablement lié au fait que les mariages furent retardés à cause de la crise économique.

On ne constate pas de disproportion marquée entre le nombre de garçons et de filles chez les nouveaux-nés. Sur les 5,853 naissances, 2,993 sont de sexe masculin et 2,753 de sexe féminin. Pour 107 naissances, nous ignorons le sexe de l'enfant, car ils moururent avant d'être baptisés et le curé écrivait à ce moment-là Anonyme dans le registre. Cela ne veut pas dire qu'il n'y eut que 107 bébés pendant cinquante ans qui moururent sans avoir reçu le baptême car un certain nombre d'enfants morts sans baptême sont identifiés selon leur sexe dans le registre soit par le nom déjà attribué par les parents, soit sous une entrée où le curé spécifie qu'il s'agit d'une fille ou d'un garçon. En fait 160 enfants sont morts avant d'avoir été baptisés de 1911 à 1960. Ceci nous amène à traiter de l'intervalle naissance-baptême. Dans l'ensemble, l'enfant était baptisé rapidement, le jour de sa naissance, ou le lendemain. La majorité l'était en-dedans de leur première semaine d'existence et cela dès 1913 même s'il n'y avait pas encore de curé résident. Une vérification aux décennies permet de présenter le tableau suivant:

On constate ici que dans les premières années, les parents s'empressaient de faire baptiser leur enfant à cause du grand danger de le voir mourir très vite. Avec les améliorations du côté sanitaire, les gens attendront le dimanche suivant bien que ce n'est qu'à partir des années 1950 que l'on remarque que le curé ne baptise que

TABLEAU 12

INTERVALLE NAISSANCE-BAPTEME

Années	Même jour	1 jour	2 à 7 jours	Plus d'une semaine
1915	16	37	38	4
1925	11	21	75	9
1935	10	8	66	10
1945	6	25	79	13
1955	2	3	90	46
1960	62	77

le dimanche.

Lors des cérémonies baptismales, les parrains et marraines étaient choisis dans la parenté. Du côté du mari pour un garçon et du côté de la femme pour une fille. On faisait sonner les cloches pendant le baptême et c'est le parrain qui payait, habituellement 1,00\$. "Si on aurait pas fait sonner les cloches, y disait que l'enfant aurait resté sourd."³⁵

C'est au baptême que l'on attribue un nom à l'enfant. Les registres de baptêmes des toutes premières années indiquent que les parents avaient tendance à donner plusieurs noms à leur enfant. Mais le Père Martin, nommé curé en 1914, n'aimait pas cette coutume. "Marie puis un autre nom, c'est assez"³⁶, disait-il. On trouve les noms de Marie et de Joseph à chaque baptême. Ensuite souvent le nom du parrain ou de la marraine. Il arrive aussi que le nom soit pris dans la parenté, nom des grands-parents par exemple. La coutume de donner à l'enfant le nom du saint du jour semble aussi avoir été pratiquée. "Fallait qu'on y donne un nom de Saint".³⁷

À part cela, on ne remarque rien de particulier sauf peut-être une certaine tendance à appeler un de ses garçons du nom du curé. De 1917 à 1952, on compte quarante-trois petits Eudore. Même, un enfant sera baptisé en 1951

sous le nom de Joseph-Eudore-Martin-Roger Somers, et cela trois mois après la mort du curé, en hommage à celui-ci probablement.

Mortalité

L'étude de la mortalité à Saint-Quentin révèle un peu les mêmes réalités qu'ailleurs, c'est-à-dire un très haut taux de mortalité infantile dans la première moitié du siècle et une baisse générale de la mortalité à mesure que les progrès de la médecine font reculer la mort. En cinquante ans, il meurt en moyenne 29.2 personnes par année mais encore ici si on divise la période en deux tranches de vingt-cinq ans, les premiers vingt-cinq ans ont une moyenne de 33.1 et ensuite la moyenne baisse à 25.2. (Voir graphique 9.)

La courbe des décès révèle une forte pointe en 1918 à la suite des ravages de la grippe espagnole. On peut imaginer le désarroi de cette jeune paroisse qui vit mourir quarante-huit des siens dans l'espace de deux mois (septembre et octobre accusaient la plus forte concentration de décès). M. Joseph L. Caron nous dit "qu'un jour, il y en avait seize sur les planches".³⁸ Une famille, celle de Louis Pinault, fut entièrement décimée. Le père, la mère et leurs trois enfants mourront l'un après l'autre.

À part cette crise, il est évident que les décès surviennent surtout chez les enfants, du moins dans les vingt-cinq premières années. Le taux de mortalité infantile était extrêmement élevé. Le tableau suivant l'illustre bien.

TABLEAU 13
TAUX DE MORTALITE INFANTILE (DECES DES MOINS DE 1 AN) POUR 1,000 NAISSANCES VIVANTES A SAINT-QUENTIN³⁶

Année	Taux de mort. infant.	Année	Taux de mort. infant.	Année	Taux de mort. infant.
1915	238.6	1930	173.4	1945	31.6
1920	206.0	1935	158.6	1950	58.3
1925	144.0	1940	101.4	1955	47.7

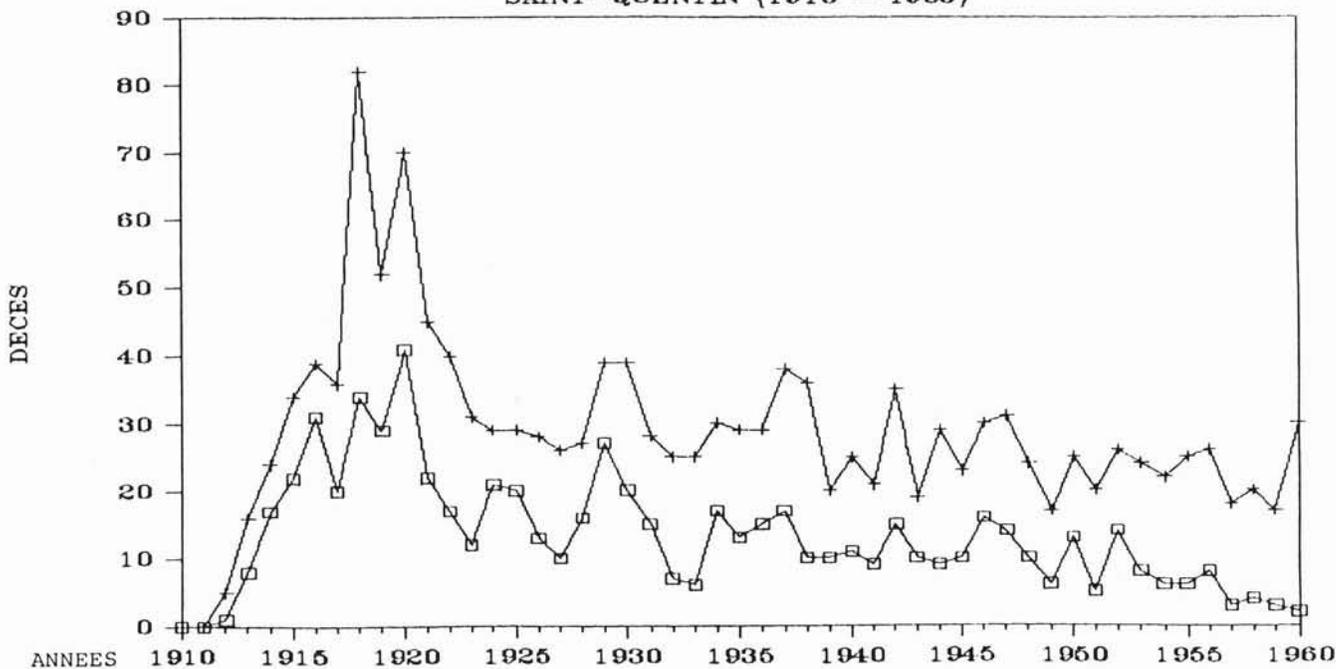
Soulignons qu'ici aussi il s'agit de la moyenne entre l'année indiquée et les deux années encadrantes. Ces chiffres, surtout dans les premières années sont vertigineux. Mais sont-ils plus élevés qu'ailleurs? Il semble bien que oui si on les compare à quelques données relatives au comté de Restigouche tel qu'illustré au tableau 14.⁴⁰

TABLEAU 14
TAUX DE MORTALITE INFANTILE POUR 1,000 NAISSANCES VIVANTES: RESTIGOUCHE ET SAINT-QUENTIN

Années	Restigouche	Saint-Quentin
1920-1924	140.5	159.3
1940-1944	102.3	108.0

"Une épouvantable mortalité infantile hante l'Acadie"⁴¹, comme le fait remarquer Maud Hody dans

COURBE DES DECES SAINT-QUENTIN (1910 - 1960)



□ Décès des enfants de moins d'un an

GRAPHIQUE 9

+ Décès y compris les enfants de moins d'un an

son étude démographique sur les Acadiens des Maritimes. Cette mortalité hantait certainement les familles de Saint-Quentin. Comparativement aux anglophones et aux autres francophones de la province, le nombre de décès est à peu près toujours plus élevé chez les enfants de Saint-Quentin qu'ailleurs tel qu'illustré au tableau 15. Toutefois, un hôpital ayant ouvert ses portes à Saint-Quentin en 1947, la situation s'améliore dès les années 1950. De meilleurs soins et de nouvelles connaissances en matière de santé amèneront une diminution considérable de la mortalité infantile.

Les causes de décès à Saint-Quentin sont difficiles à préciser puisqu'elles ne sont mentionnées dans les registres que dans le cas de mort tragique: noyade, chute dans les chantiers, tué par la foudre, etc. On relève vingt cas de mortalité maternelle ce qui n'est peut-être pas excessivement élevé, mais quand même déplorable. Saint-Quentin avait un médecin dès 1914 et les services de sages-femmes aussi. Mme Donat Beaulieu nous dit qu'elle a "assez couru avec le docteur icitte à Saint-Quentin". Elle mentionne que "y a rien que depuis qu'il y a un hôpital que j'y vais pas".⁴²

TABLEAU 15

MORTALITE INFANTILE (DECES DES MOINS DE 1 AN) POUR 1,000 NAISSANCES VIVANTES SUIVANT L'ORIGINE ETHNIQUE, N.-B.⁴³ COMPARAISON AVEC SAINT-QUENTIN (MOYENNES)

Année	Saint-Quentin	Francophones	Anglophones
1925	144	124	91
1930	173.4	135	69
1935	158.6	111	58
1940	101.4	104	58
1945	91.6	87	55
1950	58.8	74	41
1955	47.7	48	29

Dans cette terre de colonisation et surtout dans un milieu aussi isolé que Saint-Quentin, les anciennes coutumes et traditions autour de la mort se sont perpétuées jusqu'à la fin des années 1930. Les gens avaient une façon à eux de vivre cet événement toujours pénible. Quand quelqu'un mourait à Saint-Quentin, on faisait d'abord sonner le glas. Neuf coups pour un homme et sept pour une femme. Ensuite on procédait à l'ensevelissement. Les femmes s'occupaient d'une femme et les hommes s'en chargeaient quand c'était un homme. On habillait la femme d'une robe noire et l'homme avec des vêtements noirs ou très foncés. Le corps était veillé jour et nuit à la maison. Le chapelet était récité à toutes les demi-heures et à minuit on offrait une collation.

Selon M. Louis Levesque, les gens n'étaient pas à l'aise si le mort "passait l'dimanche sur les planches comme on appelait ça autrefois. Là, bien y allait en mourir un autre en d'dans d'huit jours. Ça c'était garanti."⁴⁴

Au moment des funérailles, les porteurs étaient choisis dans la parenté. Toute la famille proche portait le deuil et même l'église se parait de noir. "L'église était toute en noir. Y sortait toutes les banderolles noires. Y mettait ça dans les fenêtres. Ça dépendait du prix qu'on payait pour le service."⁴⁵ Et le deuil était porté très sérieusement et très longuement. Pour son mari, une veuve portait le noir un an et le noir et blanc pendant six mois. Même que ça pouvait se prolonger longtemps. "Fallait pas qui portent du rouge pour cinq ou six ans. Sans ça, y avaient pas de coeur."⁴⁶

L'homme qui portait le deuil s'habillait en noir. Habit, cravate, bas noirs. S'il n'avait pas d'habit noir, il portait un brassard en crêpe noir sur une manche. La femme portait du noir et un petit voile noir sur la figure. Si elle pleurait la mort de son mari, elle portait une "pleureuse". Mme Donat Beaulieu a encore chez elle la pleureuse qu'elle a portée à la mort de son mari en 1935. "C'était une pleureuse qu'on appelait ça. C'était amanché, ça, relevé sur notre chapeau en arrière. C'était attaché après notre chapeau."⁴⁷ Les morts étaient donc traités avec respect et on en gardait le souvenir pendant de nombreuses années.

Les habitants de Saint-Quentin ont donc gardé longtemps certaines vieilles coutumes emmenées avec eux de leur province d'origine. L'avocat Louis Lebel, natif de Saint-Léonard, fut à même de le constater quand il vint s'installer à Saint-Quentin en 1939. "Quand je suis arrivé, dit-il, j'ai reconnu ici toutes les vieilles coutumes du Québec dont j'avais lu la description dans le livre de Georges Bouchard. J'avais jamais vu ça avant."⁴⁸

S'il est évident que les gens de Saint-Quentin ont conservé longtemps leurs vieilles coutumes, il est aussi évident que ce village a connu un cycle démographique d'ancien régime. L'accent fut mis sur la reproduction, la "revanche des berceaux" selon l'expression des historio-graphes québécois. Et les conséquences de cette forte démographie consistaient en une mortalité infantile très accentuée et un taux d'émigration de plus en plus élevé. Ailleurs en pays de colonisation, il a été démontré que cette émigration était le résultat de l'occupation intégrale des terres fertiles dans une région et de l'éloignement des centres pour la vente des produits agricoles.⁴⁹

Dans le cas de Saint-Quentin, on voit que la combinaison de ces deux facteurs faisait qu'il était de plus en plus difficile d'intégrer l'accroissement régulier de la population à l'intérieur des structures de production, de propriété foncière et de travail.

1. Melanson, *Retour à la terre*, p. 104.

2. *Ibid.*, p. 149.

3. Bouchard, "Introduction à l'étude de la société sagnayenne", p. 9.

4. Les colons du Québec proviennent surtout du Témiscouata et de la Matapédia. Ceux du Nouveau-Brunswick sont en majorité des comtés de Victoria et du Madawaska alors que le Maine constitue le réservoir américain. Voir ANNEXE II pour les détails.

5. (Louis Lebel), **Saint-Quentin, Quarantième anniversaire**, p. 15.
6. *Ibid.*, p. 16.
7. Arthur R. M. Lower, **Colony to Nation, a History of Canada**, Longmans, Green & Company, Toronto, 1953, p. 498.
8. Gérard Bouchard, "Le peuplement blanc", dans Pouyez & Lavoie, **Les Saguenayens**, Presses de l'Université du Québec, Sillery, 1982, p. 303.
9. Louis Castonguay, 75 ans, décembre 1984.
10. Mme Jean-Baptiste Chouinard, 83 ans, mai 1977.
11. Paul Labrie, 44 ans, décembre 1984.
12. Bouchard, "Introduction à l'étude de la société saguenayenne", pp. 15 et 16.
13. Mme Léonard Violette, 89 ans, mai 1977.
14. Lacoursière, Provencher et Vaugeois, **Canada-Québec, synthèse historique**, Éditions du Renouveau pédagogique Inc., Montréal, 1978, p. 482.
15. Edgar McInnis, **Canada, a Political and Social History**, Rinehart & Company, Inc., Toronto, 1958, p. 421.
16. Michael Katz, **The People of Hamilton, Canada West, Family and Class in a Mid-nineteenth-Century City**, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1975, pp. 58-59.
17. Robert Bourdage, 68 ans, mai 1977.
18. Mme Donat Beaulieu, 82 ans, mai 1977.
19. Robert Bourdage, 68 ans, mai 1977.
20. M. et Mme Alphonse Léveillée, 83 et 74 ans, juillet 1977.
21. M. Louis Levesque, 87 ans, juillet 1977.
22. M. Charles Labrie, 78 ans, mai 1977.
23. Mme Jean-Baptiste Chouinard, 83 ans, mai 1977.
24. Charles Labrie, 78 ans, mai 1977.
25. Mme Jean-Baptiste Chouinard, 83 ans, mai 1977.
26. M. Louis Levesque, 87 ans, juillet 1977.
27. Gérard Bouchard, **Le village immobile, Sennely-en-Sologne au XVIII^e siècle**, Librairie Plon, Paris, 1972, pp. 66-70.
28. Jacques Gomila et Louise Guyon, "Étude comparative de petites communautés rurales. Méthode et premiers résultats à propos de la consanguinité à Bois-Vert (Québec)", **Population**, 24^e année, no 6, novembre-décembre 1969, Éditions de l'I.N.E.D., Paris, p. 1144.
29. Mme May Roy, 82 ans, entrevue publiée par la **Revue de la Société historique du Madawaska**, *Ibid.*, p. 24.
30. Maud Hody, "Étude démographique sur les Acadiens des Maritimes", **La Société historique acadienne**, Vol. III, no 4, juillet-août-septembre 1969, pp. 142-143.
31. Bouchard, "Introduction à l'étude de la société saguenayenne", p. 9.
32. Arthur Melanson, **L'Écho de Campbellton**, 1^{er} juin 1921, AFMA, BC 851 .M52R 27.
33. Terrien de Balmoral (Arthur Melanson), "La colonisation dans le comté de Restigouche", **L'Évangéline**, 25 octobre 1911, p. 4.
34. Mme Jean-Baptiste Chouinard, 83 ans, mai 1977.
35. Mme Donat Beaulieu, 82 ans, mai 1977.
36. Mme Jean-Baptiste Chouinard, 83 ans, mai 1977.
37. Mme Donat Beaulieu, 82 ans, mai 1977.
38. M. Joseph L. Caron, 90 ans, juillet 1977.
39. Entre 1910 et 1950, les registres font mention de 55 cas d'enfants mort-nés qui, bien entendu, ne figurent pas dans ces calculs.
40. Hody, "Étude démographique sur les Acadiens des Maritimes", *Ibid.*, p. 144.
41. *Ibid.*
42. Mme Donat Beaulieu, 82 ans, mai 1977.
43. Chiffres fournis par Mme Muriel K. Roy d'après les rapports annuels des Statistiques de l'État civil.
44. Louis Levesque, 87 ans, juillet 1977.
45. Mlle Bernadette Chouinard, 58 ans, mai 1977.
46. Louis Levesque, 87 ans, juillet 1977.
47. Mme Donat Beaulieu, 82 ans, mai 1977.
48. Louis Lebel, 68 ans, décembre 1984. Voir Georges Bouchard, **Vieilles choses Vieilles gens**, Librairie d'Action Canadienne-française Ltée, Montréal, 1931, 184 pages.
49. Gérard Bouchard, "Un essai d'anthropologie régionale: l'histoire sociale du Saguenay aux XIX^e et XX^e siècles", **Annales**, 34^e année, no 1, janvier-février 1979, Éditions Armand Colin, pp. 118-119.

Conclusion

Au début du XXe siècle, la région du nord-ouest du Nouveau-Brunswick n'était que forêt au grand profit des marchands de bois. Ces derniers, trouvant que les rivières de la région n'offraient pas tous les avantages possibles pour le transport des produits forestiers, se firent les promoteurs d'une nouvelle ligne de voie ferrée qui reliait Campbellton à Saint-Léonard. Ils ignoraient sans doute qu'ils venaient d'ouvrir la porte à un dynamique mouvement de colonisation dans cette région.

Avec le chemin de fer, c'était tout un territoire au sol fertile qui s'offrait aux défricheurs. À la suite d'une publicité bien orchestrée dans les journaux, publicité dirigée surtout par l'abbé Arthur Melanson, des centaines d'hommes vinrent séjourner dans la région et bon nombre d'entre eux devinrent les premiers colons fondateurs du village de Saint-Quentin.

La situation géographique centrale de Saint-Quentin et les nouvelles possibilités offertes par le chemin de fer ont attiré des gens du Québec, du nord du Nouveau-Brunswick et même des États-Unis. Saint-Quentin c'était la promesse d'un sol fertile, c'était aussi de la forêt à perte de vue. Les belles terres en "bois deboutte", selon l'expression colorée des anciens, constituaient un puissant facteur d'attraction autant pour le cultivateur qui y voyait l'occasion d'un revenu supplémentaire que pour l'aventurier, le "coureur de forêt" qui ne cherchait qu'à tirer tous les profits possibles de la coupe du bois avant de tenter la même expérience ailleurs. Il s'en suivit donc une forte mobilité de la population. Les terres passaient souvent entre plusieurs mains avant qu'un colon plus sérieux décide d'y prendre racine. Les plus stables seront finalement les gens d'origine québécoise ce qui donnera à ce petit village isolé une couleur particulière.

La vie économique s'est organisée autour de deux grands axes de développement: l'agriculture et l'industrie forestière, et les deux semblent être allés de pair sans trop de heurts. L'exploitation forestière a créé des centaines d'emplois dans le milieu soit dans les moulins, soit dans les chantiers.

Cette réalité économique de la paroisse de Saint-Quentin n'a toutefois pas toujours été reflétée dans la littérature de l'époque. Marqués par le discours du mouvement de colonisation qui parlait de noblesse de l'agriculture, de vocation, de mission et du salut de la race, les écrits du temps passent à peu près sous silence l'apport de l'industrie forestière dans le développement économique du village. Même que l'abbé Melanson a dénoncé le travail forestier parce qu'il détournait les colons de leur but principal, cultiver la terre.

Mais le colon ordinaire, qui devait gagner sa vie, semble avoir été peu influencé par cette rhétorique. Il y avait de belles terres à Saint-Quentin et du bois en abondance. Ces deux avantages combinés suffisaient pour attirer bien des gens.

Les premières années de Saint-Quentin virent donc arriver des centaines de familles et cette forte immigration jointe à un taux de natalité très élevé fit grimper le chiffre de la population à plus de 2,000 dans l'espace de cinq ans. Mais, l'épreuve a frappé cette jeune colonie. D'abord un taux de mortalité infantile effarant dans les premières années, la grippe espagnole en 1918 et, ensuite, de nombreux feux dévastateurs au début des années 1920. Il s'amorce alors tout un mouvement d'émigration qui ira en s'amplifiant malgré un ralentissement pendant les années de la crise économique.

La vitalité naturelle de cette population atteindra un sommet dans les années 1950. Les familles nombreuses semblaient la fierté de ces habitants et l'accroissement naturel, libéré du fléau de la mortalité infantile, aurait vite fait de ce village un centre fort peuplé n'eût été de sa constante émigration.

Saint-Quentin, village isolé et loin des grands centres, enfermé dans une économie agro-forestière, n'a pas su garder ses forces vives. On peut d'ailleurs se demander jusqu'à quel point c'était possible pour ce village d'intégrer de façon productive une jeunesse toujours plus nombreuse. En fait, Saint-Quentin est une paroisse typique des régions à très forte natalité telles le Saguenay-Lac St-Jean.

Les promoteurs du mouvement du retour à la terre prévoyaient que la fondation de villages comme Saint-Quentin représentait un moyen d'enrayer l'émigration des Canadiens français vers les États-Unis. Mais ces mêmes leaders cléricalo-nationalistes ont encouragé des taux de natalité très élevés dans ces terres de colonisation. Ils n'ont pas prévu le résultat de cette double initiative car les infrastructures économiques nécessaires pour assurer l'intégration de nombreux jeunes dans ces nouveaux villages manquaient partout tant au Saguenay qu'en Abitibi ou encore au Nouveau-Brunswick.

Le mouvement de colonisation au Québec a produit des centaines de nouveaux villages et il a donné aux Canadiens français l'accès aux terres et aux possibilités qui leur manquaient dans les anciens comtés situés sur les rives du Saint-Laurent. Saint-Quentin constitue un excellent exemple de ce mouvement de colonisation appliqué en Acadie. Grâce aux interventions de l'abbé Melanson, de nouvelles terres furent ouvertes et tout un système intégré agro-forestier devint la base productive de ce nouveau village.

Toutefois, l'ironie de ce mouvement de colonisation, c'est que combiné avec les hauts taux de natalité, il a reproduit sur une échelle encore plus grande la même émigration qu'il a voulu enrayer. Les statistiques démographiques de Saint-Quentin jusqu'aux années 1960 en sont un témoignage évident.

Bibliographie

A. SOURCES ORALES

A. Quarante-cinq entrevues réalisées à Saint-Quentin 1977 et 1984.

B. SOURCES MANUSCRITES

- I. Archives du presbytère de Saint-Quentin.
 1. **Livre des Annonces** (1914-1922).
 2. **Registres paroissiaux** (1911-1960).
- II. Archives des Filles de Marie-de-l'Assomption, Campbellton. Fonds Arthur Melanson.
- III. Archives provinciales du Nouveau-Brunswick, Fredericton. Dossier des concessions de terres (1914-1945).
- IV. Ministère des Ressources naturelles - Section Terres et Mines, Fredericton. Dossiers des concessions de terres (1945-1976).
- V. Bureau de l'enregistrement, Campbellton. Transferts de propriétés, Saint-Quentin (1914-1924).

C. SOURCES IMPRIMÉES

- I. Documents officiels
 1. Guide de travail sur la main-d'oeuvre, Comité local de Saint-Quentin, no 81. **Enquête socio-économique Restigouche-sud**, Conseil régional d'Aménagement du Nord du Nouveau-Brunswick. 1968, 26 pages.
 2. Information for Intending Settlers, Printed at the **Evening Star** office, Fredericton. 1979, 64 pages.
 3. **Report of the Select Committee of the Legislative Assembly appointed to inquire into the causes and importance of Emigration which takes place annually, from Lower Canada to the United States.** Montréal, 1849, 96 pages.
 4. **Saint-Quentin-Kedgwick, Rapport pédologique, Direction de l'industrie végétale.** Ministère de l'Agriculture et de l'Aménagement rural du Nouveau-Brunswick. Juin 1982, 129 pages.
- II. Journaux
 1. **L'Écho de Campbellton.** 1921-1928.
 2. **L'Évangéline.** 1910-1960
 3. **Le Madawaska.** 1913-1960
 4. **Le Moncton Transcript.** Novembre 1912.
- III. Histoire locale
 1. (Lebel, Louis) **Saint-Quentin, Quarantième anniversaire.** April et Fortin Ltée, Edmundston, 1950, 95 pages.
 2. Melanson, Arthur. **Retour à la terre.** Librairie Beauchemin Ltée. Montréal, 1916, 168 pages.
 3. Rossignol, Arthur. **Répertoire de mariages de Saint-Quentin et Saint-Martin, 1910-1970.** Saint-Quentin, 1970, 170 pages.
- IV. Articles de revue
 1. Albert, Père. "Mgr Louis-Joseph-Arthur Melanson", **Annales Notre-Dame de l'Assomption.** No 6, décembre 1941. Moncton, 72 pages.
 2. Bouchard, Gérard. "Introduction à l'étude de la société saguenayenne aux XIXe et XXe siècles," **Revue d'histoire de l'Amérique française**, 31e année, No 1, juin 1977, pp. 3-27.
 3. Bouchard, Gérard. "Un essai d'anthropologie régionale: L'histoire sociale du Saguenay aux XIXe et XXe siècles," **Annales.** 34e année, No 1, janvier-février 1979, pp. 106-125.
 4. Gomila, Jacques, et Guyon, Louise. "Étude comparative de petites communautés rurales. Méthode et premiers résultats à propos de la consanguinité à Bois-Vert (Québec)," **Population.** 24e année, No 6, novembre-décembre 1969, pp. 1127-1153.
 5. Groupe Objectif 4. "Évolution de l'industrie forestière en Marévie entre 1910 et 1971." **Revue de la Société historique du Madawaska**, Vol. IX, No 1, juin 1981, pp. 2-20.
 6. Guimond; Guitard; et Landeen. "L'origine des premiers défricheurs venus à Saint-Quentin et le pourquoi de leur immigration." **Revue de la Société historique du Madawaska**, Vol. XI, Nos 2-3, avril-septembre 1983, pp. 21-25.

7. Hody, Maud. "Étude démographique sur les Acadiens des Maritimes," **La Société historique acadienne**, 24e cahier, Vol. III, No 4, juillet-août-septembre 1969, pp. 132-157.

V. Ouvrages

1. Bouchard, Georges. **Vieilles choses Vieilles gens**. Librairie d'Action Canadienne-française, Ltée, Montréal, 1931, 184 pages.
2. Bouchard, Gérard. **Le village immobile, Sennely-en-Sologne au XVIIIe siècle**. Librairie Plon, Paris, 1972, 386 pages.
3. Buies, Arthur. **La Province de Québec**. Département de l'Agriculture, Québec, 1900, 352 pages.
4. Charbonneau, Hubert. **Vie et mort de nos ancêtres**. Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1975, 267 pages.
5. Goubert, Pierre. **Cent mille provinciaux au XVIIIe siècle, Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730**. Ed. Flammarion, Paris, 1968, 439 pages.
6. Hamelin, Jean, et Roby, Yves. **Histoire économique du Québec, 1851-1896**. Fides, Montréal, 1971, 436 pages.
7. Hareven, Tamara K. **Anonymous Americans: Explorations in Nineteenth Century Social History**. Englewood Cliffs, N.J., 1971, 314 pages.
8. Katz, Michael B. **The People of Hamilton, Canada West, Family and Class in a Mid-Nineteenth-Century City**. Harvard University Press, Cambridge, 1976, 381 pages.
9. Lacourcière; Provencher; et Vaugeois. **Canada-Québec, synthèse historique**. Éditions du Renouveau Pédagogique, Inc., Montréal, 1978, 625 pages.
10. Laflèche, Louis-François. **Quelques considérations sur les rapports de la société civile avec la religion et la famille**. Sénéchal, Montréal, 1866, 264 pages.
11. Landry, Nicolas. **Aspects socio-économiques des régions côtières de la péninsule acadienne (N.-B.) 1850-1900**. Thèse de maîtrise, Moncton, 1982, 129 pages.
12. Lower, Arthur R.M. **Colony to Nation, A History of Canada**. Longmans, Green & Company, Toronto, 1953, 600 pages.
13. McInnis, Edgar. **Canada, a Political and Social History**. Rinehart & Company, Inc., Toronto, 1958, 619 pages.
14. Morrissonneau, Christian. **La terre promise: Le mythe du Nord québécois**. Hurturbise HMH, Ltée, Montréal, 1978, 212 pages.
15. Pouyez, Christian, et Lavoie Yolande. **Les Saguenayens**. Presses de l'Université du Québec, Sillery, 1983, 386 pages.
16. Rameau de Saint-Père, Edme. **La France aux colonies, Études sur le développement de la race française hors de l'Europe. Les Français en Amérique: Acadiens et Canadiens**. Paris, Jouby, 1859, 355 pages.
17. Saunders, S.A. **Studies in the Economy of the Maritime Provinces**. The Macmillan Company of Canada Ltd, Toronto, 1939, 266 pages.
18. Séguin, Maurice. **La nation canadienne et l'agriculture (1760-1850)**. Les éditions Boréal Express, Trois-Rivières, 1970, 284 pages.
19. Séguin, Normand. **Agriculture et colonisation au Québec**. Boréal Express, Montréal, 1980, 222 pages.
20. Séguin, Normand. **La conquête du sol au 19e siècle**. Boréal Express, Sillery, 1977, 295 pages.
21. Stevens, G.R. **Canadian National Railways**. Vol. II, Clarke, Irwin & Company Ltd, Toronto, 1962, 547 pages.

Annexe I:

Moulins à Saint-Quentin (1910-1971)

Alfred Bouchard 1928-1940

- site: Restigouche Milling
- employés: 10 hommes
- production: il fait des manches de haches, il scie de la planche et des madriers, il fait du bardeau

Jim Burgess 1913-1918 [?]-1925

- site: Hazen (rang 10 de Saint-Quentin, terre à Georges Dupère)
- employés: 40 hommes

2e moulin

- site: Grande Rivière

3e moulin

- site: Big Forks (emplacement du moulin à Veneer)

Jean-Baptiste Chouinard 1935-1938

- site: au 5e et 6e rang
- employés: 5 à 6 hommes
- source: il scie le bois des habitants
- production: il scie du cèdre carré
- il vendit à Pierre Valcourt

Narcisse Couturier

- site: rang 12

Frost:

- site: terre à Jean Fournier
- source: il prend son bois des Compagnies
- production: sciage de planche et de madrier
- il vendit à F.E. Rivard

Urbain Guimond 1e moulin 1914-1928

- site: emplacement du garage Fina (actuellement)
- employés: 25 hommes
- source: des compagnies Lynch, Fournier, Patrick Jean. Les compagnies demandent seulement le sciage de Urbain Guimond parce que ces mêmes compagnies gardent leur bois pour le vendre. Après 1921, il prend le bois des habitants. Urbain a un permis de coupe de C.I.P.
- Écoule son bois rarement parce qu'il fait le sciage seulement. Quelques habitants lui vendent leur bois, les autres font seulement scier
- production: un million de pied par année

2e moulin 1934-1962

- site 7 & 8 nord (voisin des limites C.I.P.)
- employés: 25-30 hommes
- moulin est plus gros que le premier
- production: la même que pour le premier moulin mais de plus il fabrique le bardeau
- source: même chose que le premier

3e moulin 1948-1952

- site: Mennéval
- employés: 12-15 hommes
- bois: même que le premier
- production: 1/2 million /année

4e moulin 1954-.....

- site: village (à côté de celui à Wilfred)
- moulin à planer, ouvert à temps partiel
- appartient à Patrick Guimond
- employés: 3 à 5 hommes
- scie et plane pour les habitants et les autres qui ont du bois à planer
- production: 1/2 million par année

Jean Hammond 1920-1928

- site: Nickel Siding au rang 7 & 8
- employés: 15 à 20 hommes

John & Dave Harquails

1er moulin 1930-1934

- site: Jardine Brook
- employés: 25 à 30 hommes
- source: il prend son bois de Miller et Fraser (lease de la Couronne)
- il écoule à Campbellton (Harquails Manufactures (châssis, tombe, planches)
- production: 4 millions par année
- fermeture: il manque de bois et déménage au ruisseau 6 milles trop loin pour le halage avec chevaux

2e moulin 1934-1937

- site: au 6 mille (bout 7 & 8)
- employés: 25 à 30 hommes
- source: il coupe sur les terres de la Couronne en plus du bois de Miller, Fraser et Richard Co.
- il écoule son bois à Campbellton
- production: 4 millions par année
- fermeture: il manque de bois et déménage au ruisseau Quatre Milles

3e moulin 1937-1942

- site: au ruisseau Quatre Milles (l'autre côté de Restigouche nord)
- employés: 25 à 30 hommes
- source: il prend son bois au C.I.P.
- il l'écoule à Campbellton
- production: 4 millions /année
- fermeture: en 1935 jusqu'en 1940, des inconnus coupent 4 millions en Veneer; ceci enlève du bois à Harquail et il vend à Patrick Jean

Hardwood Industries 1963-.....

- site: au Five Fingers
- employés: 30 hommes à l'année, 50 hommes l'été dans le bois
- source: Compagnie Fraser et C.I.P.
- il écoule son bois sur le marché américain et anglais
- production: scie le bois franc 4 à 5 millions de pieds de bois par année
- autres: il a concédé les terres de la couronne qu'il avait aux compagnies Fraser et C.I.P.
- autres: 1963: moulin à scie
- autres: 1964: moulin à bardeau
- autres: 1966: moulin à copeaux

Patrick Jean 1er moulin 1923-24 à 1930

-site: Jardine Brook (tête du Jardine, sud, route 17)
-employés: 25-40 hommes au moulin; 45 à 60 hommes dans le bois
-salaires: nourrit et loge: \$20.00 à 22.00 par mois, quelque fois \$18.00 par mois
-ils travaillent 10 heures par jour
-source: il prend le bois de N.-B. Lands & Railway Co.
-75% de sa production va outre-mer (bois mou) et aux Etats-Unis (bois franc)
-production: le moulin fonctionne l'été (3 mois)
-production: 30,000 par jour; 4 millions de pieds par année, l'hiver: coupe le bois
-il scie le sapin, l'épinette et le cèdre
-il vendit à Harquail en 1930

2e moulin 1935-1961

-site: au rang 12
-employés: 40 à 50 hommes (45 hommes au moulin après 1950)
-salaires dans les années 50 à 60 (\$1.00 à \$1.25 de l'heure)
-source: de 1935 à 1944 il prend le bois de N.B. Railway, paie \$8.00 du mille pied
-source: après 1944 il achète son bois de Fraser & C.I.P. (paie \$12.00 par mille pieds)
-fermeture en 1961: Patrick Jean doit discontinuer à 72 ans Normand, son fils a laissé aller le moulin malgré le fait qu'il avait des permis de coupe
-production: au début, il coupe 3 millions par année, celle-ci augmente jusqu'à 7 millions par année vers 1955 entre les années '55 et '61 il coupe jusqu'à 10 à 12 millions par année
-avant 1950, les mêmes hommes travaillent au moulin et dans le bois
-le moulin a brûlé deux fois (en 1945 et 1955)
-en avril il construit un moulin à planer
-après 1950, il coupe de 15 à 20 mille pieds de bois en hiver et 30,000 pieds (épinette) en été

3e moulin 1940-1945

-site: rang 5 et 6
-employés: 40 à 50 hommes
-salaires: \$2.00 par jour; \$2.80 par jour en 1942; \$3.25 par jour en '43-'44
-salaires: 10 heures par jour, 6 jours par semaine
-source: prend son bois de N.B. Lands
-80% de produit est expédié: bois franc (E.U.), bois mou (Outre-mer)
-fermeture: Irving achète le territoire en 1944 et Patrick n'a plus de bois
-production: 2 à 3 millions par année
-en 1943, D'Auteuil achète une pointe au Sud de la Rivière

4e moulin 1942-1944

-site: 4 milles de Saint-Quentin
-source: il prend son bois de N.B. Lands and Railway
-il achète le moulin d'Harquail pour avoir les morceaux du moulin et moins pour couper le bois

David Laplante

-site: rang 18
-moulin en 1925, acheté de Eloi Michaud
-il avait un autre moulin de 1935-1936 au rang 18
-il sciait le bois franc et le bois mou pour faire le bardeau
-source: il sciait pour les habitants

Eloi Blanchette 1925

-il vendit à David Plante

Elisee Lauzier 1920.....

-site: moulin à Lauzier Siding
-source: sciage du bois des habitants
-employés: 15 hommes
-moulin à bardeau au Five Fingers (roule à l'eau)
-moulin de Lauzier Siding fut acheté de Ernest Michaud

Lauzier et Bario 1918-1923 (?)

-il bâtit un moulin en 1917-1918
-site: chez Florent Chouinard (garage)
-source: il scie pour les habitants (épinette)
-il scie le cèdre en bardeau

Malenfant, Louis 1915-1920

-moulin à bardeau
-source: scie pour les Richards Co. qui ont des coupes de bois dans le rang 18

Mc Laughlin 1918-1922

-site: moulin situé chez Jos Castonguay
-employés: 30 hommes

Ernest Michaud 1912-1925

-site: Restigouche Milling
-source: il prend son bois de Richard Co. et il coupe le bois des habitants
-il l'écoule dans les environs; le bois de Richard est expédié à Campbellton
-fermeture: le moulin a brûlé
-production: 5 à 6 millions par année
-en 1922, Fred Richard de Saint-Léonard prend le moulin par succession parce qu'Ernest meurt sans laisser de testament
-fonctionne environ 2 ans

Ernest Michaud 1913-1920

-site: Lauzier Siding
-employés: 50 hommes
-source: il prend son bois de Richard Co. et des habitants
-il écoule son bois chez les habitants et à Campbellton
-fermeture: il vendit à Elisee Lauzier en 1920
-production: 3 à 4 millions par année

Cf. Ernest Michaud

Miller W.H. 1914-1925

-site: moulin à Nickel Siding de 1916-1922
-site: moulin au rang 8 et 7
-fermeture: il a brûlé

Pelletier Baptiste 1914-1918

-site: moulin au rang 10

Pelletier Narcisse 1918-1922

-site: Five Fingers (terre Fred Coulombe)
-employés: 20 hommes
-il scie de la latte
-fermeture: à cause des limites (grosses compagnies avalent les permis de coupe)
-autre: Narcisse achète le moulin à Alphonse Deschênes (Five Fingers) qui, lui, avait commencé en 1911

F.E. Rivard 1916-1922

- site: terre à Jean Fournier
- employés: 30 à 40 hommes
- source: il prend son bois des compagnies
- il achète le moulin de Frost

Charles Roy 1913-1920

- site: l'ancien garage Lounsbury
- employés: 15 hommes
- source: il scie le bois des habitants
- production: 150,000 à 200,000 pieds par année

Saucier, Arthur

- site: il bâtit un moulin (Restigouche Milling) Saint-Quentin
- fermeture: il vendit à Fred Bouchard

Wilfrid Guimond 1962-.....

- site: à l'ouest du garage de la voirie
- employés: 8 à 10 hommes
- autre: il fonctionne de temps à autre parce qu'il ne peut pas avoir de permis de coupe

Références pour les moulins Saint-Quentin

Félix Cyr
Hector Buisonnault
Edouard Savoie
André Thériault
Charles Labrie
Hector Savoie
Donald Guimond
Urbain Guimond
Omer Thériault
David Perron
Alphonse Guimond

Source: Groupe Objectif 4, "Evolution de l'industrie forestière en Marévie entre 1910 et 1971", Revue de la Société historique du Madawaska, Vol. IX, no 1, juin 1981, pp. 17-19.



La chapelle de bois rond, le campanile et le premier presbytère construits en 1913

Annexe II:

Origine des premiers habitants de Saint- Quentin selon leur province et comté à partir des dossiers de concessions des terres

QUEBEC	NOUVEAU-BRUNSWICK	ÉTATS-UNIS
Témiscouata.....84	Victoria.....60	Maine.....63
Matapédia.....53	Madawaska.....32	Ailleurs.....4
Rimouski.....25	Restigouche.....10	
Bonaventure.....23	Glouceser.....4	
Matane.....16		
L'Islet.....7		
Montmagny.....8		
Gaspé.....4		
Kamouraska.....2		
Ailleurs.....9		



Église construite en 1917 et détruite par un incendie en 1947

Publications locales

Depuis quelques années, plusieurs publications à caractère historique ont vu le jour au Madawaska. Elles sont disponibles auprès des auteurs ou à l'imprimerie Le Madawaska. Nous voulons rendre hommage à ces personnes pour l'intérêt qu'ils manifestent à l'histoire locale et à la sauvegarde de notre patrimoine.

Albert, Jacques G., **Saint-François-de-Madawaska, 1859-1984**, Edmundston, Le Madawaska, 1984, 200 p., 8,00\$

Cyr, Sr Marguerite, **Saint-Léonard-Parent, 130 ans d'histoire - 1876**, 1984, 15,00\$ (disponible chez l'auteur seulement).

Lang, Mgr Ernest, **Clergé du Diocèse d'Edmundston Nouveau-Brunswick, 1985**, 360 p., 15,00\$.

Lang, Mgr Ernest, **15-16-17-18-19 août 1951, Congrès Marial Diocésain, Saint-Basile, N.-B.**, Edmundston, Le Madawaska, 5,00\$.

Michaud, Guy R., **Brève histoire du Madawaska, Début à 1900**, Edmundston, Les Éditions GRM, 1984, 206 p., 12,00\$.

Ouellette, Marie-Anna, **Souvenir du passé, 1820, Verret, 1984**, Montmagny, Ateliers Marquis, 1984, 273 p., 12,00\$ (disponible auprès de l'auteur seulement).

Le patrimoine de l'Institut féminin de Saint-Basile, N.-B., 1949-1985, Montréal, Éditions Addenda, 1986, 12,00\$ (disponible auprès de l'Institut féminin de Saint-Basile).

Derniers numéros de notre Revue

Voici les derniers numéros de la **Revue de la Société historique du Madawaska**. Ces numéros sont disponibles auprès de la Société ou à l'Imprimerie Le Madawaska.

Vol. XII, Nos 1-2, janvier-juin 1984, **Biographie de J. Gaspard Boucher**, par le Dr Alexandre J. Savoie, O.C. (5,00\$)

Vol. XII, No 3, juillet-septembre 1984, **L'établissement des frontières du Nouveau-Brunswick: Une nouvelle cartographie des territoires contestés**, par Adrien Bérubé; **Présence de l'armée britannique au Témiscouata 1837-42**, par Georges Sirois; **La recherche historique au Madawaska: Saint-François-de-Madawaska, 1859-1984**, par Jacques G. Albert.

Vol. XII, No 4, octobre-décembre 1984, **D'un bicentenaire à l'autre, recueil de 46 textes traitant de l'histoire du Nouveau-Brunswick**, par Patricia Gallant, Marie-Claire Pître, Maurice Basque, Benoît Bérubé, Roy Bourgeois et Marcel Ouellette.

Vol. XIII, No 1, janvier-mars 1985, **90 ans d'histoire postale à Edmundston, 1837-1927**, par Georges Sirois.

Vol. XIII, Nos 2-3-4, avril-décembre 1985, **Il était une fois... dans un coin du Madawaska, La vie au Rang des Couturier**, par Lucie-Anne Couturier-Cormier.

Vol. XIV, Nos 1-2, janvier-juin 1986, **Oeuvres des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph du Nouveau-Brunswick (1868-1986)**, par Soeurs Georgette Desjardins et Corinne LaPlante.

Vol.: XIV, No 3, juillet-septembre 1986, **Maisons historiques, présentation de la maison Alexis Cyr, de la boutique de forge Jos-B.-Michaud, de la maison Daigle-St-Jean, du musée des Pionniers de Connors et de l'école élémentaire de Rivière-Verte**, par Jacques G. Albert.

Membres à vie

Albert, Bernette, Madawaska, Maine
Albert, Jacques G., Edmundston
Albert-Levesque, Anne, Tracadie
Bérubé, Adrien, Edmundston
Bérubé, Benoît, Edmundston
Bourgoin, Paul G., Grand-Sault
Bourque, Maurice, Edmundston
Caisse Populaire de Pâte et Papier d'Edmundston Ltée,
Edmundston
Chiasson, Jeanne, Edmundston
Chiasson, Léandre, Edmundston
Clavet, Oneil, Edmundston
Corbin, Sénateur Eymard, Ottawa
Corbin, Dr Jacques, Edmundston
Cormier, Mathieu et Lucie-Anne, Campbellton
Corno, Normand, Saint-Jacques
Couturier, Rollande, Edmundston
Cyr, Almida, Saint-Basile
Cyr, Jeannine et Alphée, Saint-Basile
Cyr, Roland, Edmundston
Daigle, Rév. Lionel, Saint-Basile
DeGrâce, Eloi, Caraquet
Desjardins, Sr Georgette, Saint-Basile
Desjardins, Gérard, Dieppe
Doucette, Francis G., Derry, New Hampshire
Dubé, Carmon, Edmundston
Ferran, Marie-Elisa, Edmundston
Fournier, Richard N., Vancouver
Gagnon, Aimé, Matane, Qc
Gagnon, Rév. Narcisse, Grand-Sault
Gagnon, Yvonne, Lewiston, Maine
Hébert, Ernest, Edmundston

Labrie, Réjean, Edmundston
Lacroix, Mgr Fernand, Québec
Laflamme, Claire et Robert, Edmundston
Lajoie, Lionel H., Lac-Baker
Lavoie, Colette, Edmundston
Leclerc, Mgr Camille, Grand-Sault
Léger, Maurice A., Shédiac
LeGresley, Pierre, Grand-Anse
Long, Denise et Jean-Marie, Fredericton
Maillet, Marguerite, Moncton
Martin, Albert, Pasedena, Californie
Martin, Gérard, Ville Ile Perrot, Qc
Michaud, Georges, Gatineau, Qc
Michaud, Rév. Napoléon, Saint-Basile
Michaud, Raymond, Edmundston
Michaud, Vitaline, Baker-Brook
Musée du Madawaska, Edmundston
Ouellet, Léopold, Edmundston
Pelletier, Rudolph R., Madawaska, Maine
Poitras, Jean-Guy, Edmundston
Plourde, Rév. Armand, Kedgwick
Rice, Francis, Edmundston
Rice, Marie-Ange, Edmundston
St-Onge, Armand, Fredericton
Savoie, Sr Anne-Marie, Bathurst
Simard, Sénateur Jean-Maurice, Ottawa
Soucy, Conrad, Saint-Basile
Société généalogique du N.-B.
Thériault, Rév. Léo R., Grand-Sault
Therriault, Clément, Edmundston
Therrien, Adrien, Oromocto
Thibodeau, Georgette, Edmundston

Membres honoraires à vie

Boucher, Jean-Louis, Edmundston
Desjardins, Mgr Eymard, Edmundston
Lang, Mgr Ernest, Saint-Basile
Picard, Claude, Saint-Basile

Courrier de deuxième classe
Enregistrement No 6304
Publiée 4 fois par année

Depuis 1913
le MADAWASKA Ltee C
VOTRE IMPRIMERIE

20 RUE ST-FRANÇOIS, EDMUNDSTON, NB, E3V 1E3